

BRUSSOLO



Peggy Sue

et Les fantômes

La révolte des dragons

PLON
JEUNESSE

SERGE BRUSSOLO

Peggy Sue et les fantômes

La révolte des dragons



Plon

Les personnages

Peggy Sue

Peggy Sue Fairway a 14 ans. Elle est blonde, coiffée en queue-de-cheval avec deux mèches rebelles sur le front. À une époque, elle a été très myope, mais une sorcière amie de sa grand-mère l'a guérie de ce handicap. Elle est habillée d'un haut à rayures roses et d'un jean vert. Elle porte de petites bottes. Longtemps, elle a affronté les Invisibles, des créatures extraterrestres qu'elle était seule à voir et qui s'amusaient à semer le chaos sur la Terre. On la croyait folle, et même ses parents avaient honte d'elle. Après bien des aventures, elle a réussi à vaincre les Invisibles. Peggy Sue ne va plus au collège, elle a décidé de vivre avec sa grand-mère et d'ouvrir : soit un restaurant de tartelettes aux fruits, soit une boutique de vêtements qu'elle fabriquerait elle-même. Elle ne sait pas encore très bien... Il faut qu'elle réfléchisse à tout ça à tête reposée, entre deux catastrophes ! Une chose est sûre : elle ne veut ni devenir sorcière (les formules magiques sont trop difficiles à apprendre et elle n'a aucune mémoire) ni posséder des pouvoirs extraordinaires. Elle ne souhaite qu'une chose : mener la vie d'une fille normale de son âge. En fait, Peggy Sue est une fille ordinaire à qui il arrive des aventures extraordinaires !

Granny Katy

Son vrai nom est Katy Erin Flanagan. C'est la grand-mère maternelle de Peggy Sue. Elle exerce le métier de sorcière campagnarde. Elle vend des manteaux absorbeurs de fatigue ou des chats de sérénité qui s'imprègnent de la nervosité de leurs maîtres et leur permettent ainsi de redevenir calmes. Elle est un

peu folle mais très gentille et toujours prête à se lancer dans une nouvelle aventure. Elle a peu de pouvoirs. Son animal fétiche est un crapaud péteur qui répand d'épouvantables odeurs.

Le chien bleu

Au départ, c'était un pauvre chien errant, mais son cerveau a été irradié par un soleil maléfique qui l'a rendu très intelligent (et même un peu fou pendant quelque temps)... Son pelage a pris une étrange teinte bleuâtre. Il a la manie de porter une cravate autour du cou ! Il a le pouvoir de communiquer avec les humains par transmission de pensée. Il est râleur, gourmand, mais très courageux. Il aime bien se battre et nourrit une véritable passion pour les os. Il n'a pas de nom et ne veut pas en porter, car c'est une manière pour lui d'affirmer son indépendance vis-à-vis des Hommes. C'est le fidèle compagnon de Peggy Sue à qui il a sauvé la vie des dizaines de fois.

Sébastien

C'est le petit ami de Peggy Sue. Il a 14 ans depuis... 70 ans ! Pour fuir la misère, il avait trouvé refuge dans le monde fabuleux des mirages où les années passent sans qu'on vieillisse d'un seul jour, si bien que le temps a filé sans que Sébastien grandisse. Au terme d'une incroyable aventure il a réussi à fuir sa prison. Hélas, pour rester avec Peggy Sue, il avait dû accepter de devenir une statue de sable vivante qui tombait en poussière dès qu'elle n'était plus humidifiée. Son existence n'était pas simple et il a tout fait pour se débarrasser de cette malédiction (ses aventures sont contées dans *Le Château noir*). Il est beau, avec de longs cheveux noirs et des yeux bridés. Sa peau mate lui donne l'allure d'un jeune Indien apache. N'étant pas réellement humain, il est d'une force colossale mais il a malheureusement tendance à être trop sûr de lui, ce qui lui vaut bien des déboires.

Prisonnière des fantômes !

Il devait être minuit quand Peggy Sue Fairway vit la porte du placard de sa chambre s'entrebâiller et ses vêtements sortir tout seuls de la penderie.

« Voilà qui n'est pas ordinaire ! » songea-t-elle en s'asseyant dans son lit.

Les T-shirts, les pantalons, les vestes se tortillaient comme si d'invisibles créatures les avaient enfilés. Ils quittèrent la pièce pour gambader à travers la maison. Intriguée, Peggy se leva pour les suivre. Le chien bleu qui dormait sur l'édredon ouvrit un œil ébahi.

Cette agitation dura trois minutes, puis les habits se déchirèrent aux coutures comme si les fantômes qui les avaient revêtus triplaient soudain de volume. Cette explosion les transforma en un monceau de chiffons colorés inutilisables.

— Hé ! souffla le chien, tu n'as plus qu'à renouveler ta garde-robe si tu ne veux pas te promener toute nue. Cette fois c'est vrai : tu n'as plus rien à te mettre !

Peggy ne répondit pas, persuadée que *quelque chose* était sorti des vêtements pour s'engouffrer dans le miroir du salon, ce grand miroir magique suspendu au-dessus de la cheminée. Elle avait perçu un violent courant d'air ; au même moment, des mains de fumée lui avaient effleuré le visage.

Tout cela n'annonçait rien de bon.

Elle s'approcha prudemment de la glace. Elle n'y vit que sa propre image entourée d'un épais brouillard.

— D'où sort cette purée de pois ? s'étonna le chien. Il n'y a pas de brume dans la pièce où nous nous trouvons.

— Non, murmura Peggy, *le brouillard est à l'intérieur du miroir*. Regarde, à part mon image, on ne distingue rien du salon.

— On devrait réveiller Sebastian et Granny Katy avant que les choses n'empirent, proposa le petit animal. Ces diableries me dressent le poil sur l'échine.

Peggy allait répondre quand le brouillard se mit soudain à bouillonner entre les montants dorés du cadre entourant la glace, et finit par prendre l'apparence d'étranges créatures de fumée.

« On dirait des animaux, constata la jeune fille. Des animaux fort peu sympathiques. »

Instinctivement elle fit un pas en arrière. Impuissante, elle vit ces fantômes se jeter sur son image inversée, prisonnière du verre, et l'entraîner au cœur de la brume, très loin à l'intérieur du miroir.

— C'est incroyable ! hoqueta le chien bleu. *Les spectres ont capturé ton reflet !* Regarde ! La glace est vide, tu as cessé de t'y réfléchir... C'est comme si tu n'étais plus dans la pièce, et pourtant tu es bien là ! C'est à devenir fou !

Peggy écarquilla les yeux. « Voilà un curieux prodige » admit-elle, et elle toucha son visage pour s'assurer qu'elle se tenait toujours là, en chair et en os. Elle eut beau s'approcher du miroir jusqu'à ce que son nez en frôle la surface, son image ne daigna pas réapparaître.

La glace ne réfléchissait plus rien. Elle ressemblait à une haute fenêtre ouverte sur un paysage noyé de brume.

Peggy s'empressa d'allumer la lumière du salon ; cela n'eut aucun effet.

Le chien bleu courut réveiller Granny Katy et Sebastian. Pendant que ceux-ci descendaient l'escalier, il leur expliqua ce qui venait d'arriver.

— Peggy Sue n'a plus de reflet, conclut-il. Elle n'apparaît plus dans les miroirs, comme les vampires. Des spectres ont capturé son image !

— C'est fâcheux, rigola Sebastian. Comment fera-t-elle pour se coiffer ?

Le garçon cessa néanmoins de plaisanter lorsqu'il vit les volutes de vapeur blanche qui bouillonnaient dans la glace du salon.

Granny Katy fit la grimace.

— Voilà qui est de mauvais augure, lâcha-t-elle après avoir vérifié que sa petite fille ne se reflétait nulle part, pas même dans le minuscule miroir de son poudrier. Il est dangereux de perdre son image, cela vous affaiblit. Si des fantômes ont capturé ton reflet c'est qu'ils veulent t'amener à faire quelque chose contre ta volonté, mais quoi ?

— Puisqu'ils possèdent mon image, je serai forcée de leur obéir ? C'est ce que tu veux dire ? gémit Peggy.

— Oui, confirma la veille dame. C'est inquiétant.

— Et ils ont déchiré tous ses vêtements, insista le chien. Regardez ce gâchis ! Pourquoi ont-ils fait ça ?

— Je ne sais pas, avoua Katy Flanagan, c'est bizarre en effet.

Tout en parlant, ils fixaient le miroir empli de nuées menaçantes avec l'espoir d'y voir réapparaître l'image de Peggy Sue. Hélas, rien de tel ne se produisit.

Soudain, le téléphone portable de la jeune fille sonna. C'était un téléphone vivant qu'elle avait ramené d'une de ses aventures¹ et apprivoisé après bien des difficultés. Il était assez puissant pour transmettre un appel sur la planète Pluton, mais il avait le défaut d'être capricieux et, parfois, lorsqu'il s'ennuyait, il se mettait à chanter au beau milieu de la nuit, réveillant tout le monde.

Peggy porta l'appareil à son oreille. Qui pouvait l'appeler à cette heure ?

— Oui ? fit-elle.

— *C'est moi*, lança une voix qui lui sembla familière. Il faut que tu viennes me chercher.

— Qui est-ce ? insista Peggy.

— *Toi*, répondit la voix. *Je suis toi...* ou plus exactement ton reflet. Les fantômes m'ont fait prisonnière. J'ai peur... Je suis enfermée dans un château, c'est horrible. Tu dois venir me chercher. Vite ! Je crois que...

La communication fut coupée par le téléphone lui-même qui détestait être utilisé pour transmettre de mauvaises nouvelles.

¹ Voir *Le Zoo ensorcelé*.

- Qui était-ce ? demanda Sébastian.
- C'était moi, bredouilla Peggy. Enfin... c'était mon image, celle qui a disparu dans le miroir.
- Tu plaisantes ? hoqueta le garçon.
- Non, intervint Granny Katy, ça n'a rien d'impossible. Désormais Peggy est coupée en deux. Tant qu'elle n'aura pas récupéré son image, elle sera moitié moins intelligente, moitié moins rapide, moitié moins forte... Vous comprenez le principe ? *Sa vie également sera raccourcie de moitié.*
- Oui, balbutia Sébastian, effrayé. Elle est divisée en deux.
- Exactement. Voilà pourquoi elle doit à n'importe quel prix récupérer son reflet. Si elle ne le fait pas, elle restera diminuée jusqu'à la fin de ses jours, qui aura lieu bien plus tôt que prévu.

Peggy Sue fronça les sourcils ; depuis deux minutes elle avait du mal à suivre la conversation. Son esprit était engourdi. En fait, elle se sentait devenir idiote.

— Nom d'une saucisse atomique ! gronda le chien bleu. On ne peut pas lui faire une piqûre de jus de cerveau pour remédier à ça ?

— Non, soupira la vieille dame. Il faut vraiment qu'elle se rende chez les fantômes pour libérer son image.

Peggy trouvait tout cela hor-ri-ble-ment compliqué. Elle commençait à souffrir d'une migraine carabinée.

Son portable sonna de nouveau.

— C'est encore moi... ou plutôt c'est encore *toi*, fit sa propre voix dans l'écouteur. Tu dois venir... Ils veulent te voir. Ils ont quelque chose à te proposer. Si tu refuses, ils me mettront en pièces et tu ne pourras plus jamais te regarder dans une glace. Tu resteras mal coiffée pour le restant de ta vie, et tu ne pourras jamais te maquiller.

— Ça va, je n'ai peut-être qu'une moitié de cervelle mais j'ai compris, fit Peggy. Dis-moi ce que je dois faire.

— La prochaine fois que le brouillard sortira du miroir ce sera pour venir te chercher. Ne cours pas te cacher. Laisse-toi emporter. Les fantômes t'amèneront ici. Je serai là pour te guider.

La communication fut coupée. Une grande discussion s'ensuivit entre Sébastien, Granny Katy et le chien bleu. Chacun voulait donner son avis. Peggy leur intima l'ordre de se taire.

— Je vais y aller, annonça-t-elle. Il n'y a pas moyen de faire autrement. Vous allez me laisser seule dans cette pièce. Si je ne suis pas ressortie du miroir d'ici deux heures, je vous laisse libres de tenter n'importe quoi pour venir à mon secours.

Il y eut des protestations, mais l'adolescente avait arrêté sa décision. Il était hors de question pour elle de revenir en arrière. Elle sentait bien que la perte de son reflet l'avait diminuée car elle éprouvait de grandes difficultés à ordonner ses idées. Elle avait l'impression d'avoir de nouveau 4 ans !

C'est à regret que ses amis et sa grand-mère se retirèrent. Peggy Sue s'installa dans le fauteuil de cuir en face de la cheminée. Le chien bleu avait l'habitude d'y faire la sieste ; le siège était plein de poils, mais ce soir Peggy Sue ne s'en souciait guère.

Au bout de trois minutes, le brouillard sortit du miroir et coula dans la pièce, recouvrant peu à peu la moquette, grimpant le long des jambes de Peggy. C'était impressionnant.

« On dirait vraiment que la glace est une fenêtre ouverte sur un autre monde, songea la jeune fille. Espérons que j'en reviendrai. »

Des tentacules de brume se formèrent, enveloppant le fauteuil. Peggy crispa les doigts sur les accoudoirs. Elle discernait d'étranges visages dans les volutes blanches, et tous n'étaient pas bienveillants, loin de là ! Lentement, la vapeur se referma sur elle, lui cachant le reste de la pièce. Elle se sentit soulevée dans les airs, perdit ses pantoufles, et fut projetée vers le miroir avec une force incroyable. Par réflexe elle leva les mains pour se protéger le visage, persuadée que la plaque de verre allait exploser en mille morceaux, mais rien de semblable ne se produisit, et ce fut comme si elle tombait dans un puits. Elle se mit à tourbillonner au sein d'un courant d'air glacial qui aurait donné la chair de poule à un ours polaire.

Enfin, un choc brutal lui apprit qu'elle venait d'arriver à destination.

Comme elle avait perdu ses pantoufles, elle atterrit pieds nus dans l'herbe mouillée... et éternua.

Elle se débattit pour se dégager des nuées qui l'enveloppaient tel un nuage de barbe à papa. Elle réalisa qu'elle se trouvait dans le parc d'un vieux château. Autour d'elle, tout était d'une blancheur de neige : les arbres, l'herbe, et aussi les statues. Il y avait *énormément* de statues. Elles ne se dressaient pas sur un piédestal, non, on les avait jetées en vrac sur le sol. Il y en avait tellement que Peggy eut du mal à se frayer un chemin jusqu'à la porte du manoir. Son image l'attendait là, habillée et coiffée comme elle (toutefois, elle avait encore ses pantoufles puisqu'elle avait été capturée avant que Peggy Sue ne perde les siennes !).

— Comme tu es pâle ! s'étonna Peggy.

— Toi aussi, fit sa moitié, les couleurs de notre peau et de nos cheveux ont été divisées par deux. Ceci explique cela. Ne reste pas là... *Quelque chose rôde dans ce parc*. Quelque chose qui grogne et hurle. Ça me fait peur.

— Pourquoi y a-t-il tant de statues ? demanda Peggy.

— Je ne sais pas, avoua son reflet. Il y en a aussi dans les couloirs du château. À certains endroits elles bouchent le passage.

Les deux adolescentes pénétrèrent dans une vaste salle voûtée. Tout y était blanc, comme partout ailleurs, même les armures au garde-à-vous.

— Où sont les fantômes ? s'enquit Peggy Sue.

— Dans le brouillard, expliqua sa jumelle avec une grimace d'effroi. Le brouillard est constitué de fantômes mélangés. C'est pour ça qu'il prend parfois forme humaine. Dès que tu verras de la brume s'infiltrer dans une pièce, tiens-toi sur tes gardes. Cela voudra dire que les spectres sont là, à nous observer.

— D'accord, fit Peggy, guère rassurée.

Elle éprouvait une curieuse impression à deviser avec elle-même. C'était un peu gênant. Elle se trouvait mal coiffée et n'aimait pas la forme de son nez.

— Moi non plus je n'aime pas la forme de TON nez ! siffla son image qui lisait dans ses pensées.

— Ne nous disputons pas, plaïda Peggy. Gardons à l'esprit que nous ne pouvons pas vivre l'une sans l'autre.

— Si, rétorqua le reflet, mais moitié moins longtemps.

« Cette fille me tape sur les nerfs ! Elle veut toujours avoir le dernier mot », songea Peggy. Au même instant, la brume s'insinua sous la porte, signalant l'arrivée des fantômes.

— Ils sont sur nos traces ! haleta le reflet. Viens, je dois te montrer quelque chose.

Elles s'élancèrent dans un interminable couloir encombré de statues enchevêtrées. À cette occasion, Peggy vit que les sculptures présentaient des traces de morsures, comme si on avait essayé de les dévorer. Qui donc avait assez d'appétit pour manger des bonshommes de pierre ?

« Et d'assez bonnes dents... », aurait ajouté le chien bleu.

De profondes griffures balafrèrent les murs et les meubles. Même les cheminées étaient lacérées.

— Qui a fait ça ? interrogea-t-elle.

— Les fantômes, gémit sa jumelle. Ils se transforment... D'abord ils prennent une apparence humaine, *puis ils deviennent autre chose*.

— Quoi ? Quelle sorte de chose ?

— Je ne sais pas... des loups-garous peut-être ? Enfin, des trucs avec des griffes et des crocs. Alors ils se jettent sur les statues et essayent de les dévorer.

— Pourquoi ?

— Il paraît que tout ça a un sens caché que tu découvriras bientôt. Ce sont de curieux spectres, tantôt gentils, tantôt méchants. Ils te parlent d'une voix triste puis se métamorphosent soudain en bêtes affreuses. Ils prétendent en être désolés mais ne pas pouvoir s'en empêcher.

— Sans doute sont-ils victimes d'une malédiction ?

— Possible, en tout cas, ils disent que tu es la seule à pouvoir les aider. Ils veulent te proposer une mission, dans un monde lointain. Une planète nommée Zantora.

— Et si je refuse ?

— Alors ils me garderont prisonnière, à jamais, et tu ne seras plus qu'une demi-Peggy Sue. Tu deviendras stupide et ton temps de vie sera raccourci de moitié. C'est ce qui arrive quand on cesse de se refléter dans les miroirs.

La jumelle poussa une nouvelle porte. Cette fois les deux filles entrèrent dans une salle ronde au centre de laquelle des centaines de vêtements déchirés se trouvaient jetés en vrac. Sur une table, deux grosses bobines de fil et deux aiguilles d'argent attendaient d'être utilisées.

— Voilà, expliqua hâtivement l'image de Peggy Sue. Nous devons rafistoler tout ça. Les fantômes en ont besoin pour prendre forme humaine. Ils enfilent les habits, ça les aide à apparaître. C'est comme une sorte de moule dans lequel ils se coulent, tu vois ?

Peggy s'agenouilla. Elle ne savait pourquoi, mais ces vêtements en loques l'effrayaient. On eût dit qu'ils avaient explosé sur leurs propriétaires.

— Si les habits sont solidement cousus, insista le reflet, les fantômes s'y installent et ne se déforment plus. Hélas, si les coutures craquent, ils se changent en... *autre chose*. Quelque chose de méchant, d'effrayant. Et il faut alors se sauver en courant. Tu as tout compris ?

— Oui, marmonna Peggy, je ne suis pas plus idiote que toi, tu sais ?

« Les vêtements fonctionnent comme des camisoles de force², songea-t-elle. Ils retardent la métamorphose des spectres. Il y aura donc intérêt à les coudre solidement. »

— Ah ! une dernière chose, fit le reflet. Le fil et les aiguilles sont magiques. Ils ne se laissent pas facilement apprivoiser.

Peggy ne tarda pas à comprendre ce que sa jumelle voulait dire par là. En effet, dès qu'elle voulut saisir l'aiguille, celle-ci se tortilla comme un asticot et lui piqua le pouce !

— Ouille ! fit l'adolescente.

Son image émit un ricanement étouffé.

2 Vêtements très résistants dans lesquels on ligote les fous pour les empêcher de se blesser ou d'attaquer les gens.

— Je n'ai peut-être qu'une moitié de cerveau, siffla-t-elle entre ses dents, mais je suis plus habile que toi !

Il est vrai qu'elle s'était débrouillée pour s'emparer de son aiguille sans subir la moindre agression et entamait déjà ses travaux de couture.

« Elle m'agace ! Elle m'agace ! » pensa Peggy Sue.

— Je t'entends, fit le reflet. N'oublie pas que nous partageons le même cerveau.

Peggy ne répliqua pas, elle éprouvait trop de difficulté pour capturer l'aiguille ensorcelée qui ne cessait de se dérober. On eût dit un ver de terre aussi brillant qu'une coulée de mercure.

Elle parvint enfin à s'en emparer et glissa un morceau de fil dans le chas. Cela s'avéra tout aussi difficile car le brin se tortillait autant que l'aiguille ! Elle crut qu'elle n'y arriverait jamais.

— Dépêche-toi ! lui lança son image d'un ton chargé d'inquiétude, les fantômes vont bientôt entrer dans la pièce. Il faut qu'ils trouvent des habits solides à enfiler sinon ils perdront leur forme humaine pour devenir quelque chose de vraiment pas joli à voir.

Peggy faisait son possible, hélas, elle n'avait jamais été douée en couture. Dès qu'elle cessait de la tenir fermement, l'aiguille en profitait pour relever sa pointe et la piquer.

— Voilà les premiers spectres ! balbutia le reflet. Vite ! Vite ! pose les habits que tu as fini de coudre sur cette chaise, ils vont s'en revêtir.

Des coulées de brouillard s'étaient infiltrées sous la porte. À présent, elles se dandinaient dans la pièce tels des serpents de fumée.

« On dirait les tentacules d'une pieuvre ! » se dit Peggy Sue.

Peu à peu les coulées de brume s'insinuèrent dans les habits, les gonflant comme si des êtres humains venaient de s'y glisser.

— Les coutures ne sont pas solides, fit une voix qui sortait de nulle part. Elles ne tiendront pas longtemps. Quand elles craqueront, vous devrez vous enfuir toutes les deux si vous ne voulez pas être dévorées.

— Qui êtes-vous ? interrogea Peggy en essayant d'adopter un ton assuré.

Autour d'elle, les vêtements se dandinaient.

— Nous sommes des fantômes venus d'un monde lointain, Zantora, expliqua la voix. Nous y sommes morts d'une manière horrible. Aujourd'hui tu ne peux plus rien pour nous, mais d'autres sont menacés... des hommes, des femmes, des enfants. Si tu n'interviens pas, ils deviendront, comme nous, des spectres privés du repos éternel.

— Zantora. Nous vivions sur une planète appelée Zantora, répéta une autre voix. Un monde désespérant où l'on est sans cesse menacé de connaître un sort atroce.

— Comment cela ? s'inquiéta Peggy Sue.

— Zantora est un monde étrange où l'on doit chaque jour avaler un certain médicament si l'on ne veut pas se retrouver transformé en monstre ! dit le fantôme.

— Quelle sorte de médicament ?

— C'est bien là le problème. Ce médicament est fabriqué avec les pleurs d'un dragon ! Il faut donc recueillir ses larmes... La chose n'est pas simple, comme tu peux l'imaginer.

— Et quand ce médicament fait défaut, insista Peggy, on se métamorphose en loup-garou ?

— C'est à peu près ça, soupira le spectre. Sauf que beaucoup de gens préfèrent avaler du poison plutôt que de connaître ce sort horrible.

Peggy grimaça.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Ça paraît effectivement affreux.

— Tu dois te rendre là-bas, reprit le premier fantôme. Tu es futée, tu trouveras une solution. Nous avons entendu parler de ce que tu as fait sur d'autres planètes. Tu as vaincu la Dévoreuse³ !

— Et si je refuse ? hasarda l'adolescente.

— Alors nous garderons ton image ici, pour toujours, et tu sais ce qui t'arrivera.

3 Voir *La Bête des souterrains*.

— Non ! protesta le reflet, je ne veux pas rester ici, j'ai trop peur.

À ce moment, Peggy réalisa que les coutures des vêtements qui gigotaient devant elle commençaient à céder.

— Ne remuez pas tant, supplia-t-elle. Vos habits vont se découdre.

— C'est que tu les avais mal cousus, grogna la voix qui, d'un seul coup, semblait beaucoup moins aimable.

— Qu'arrive-t-il ? demanda la jeune fille à sa jumelle assise à côté d'elle.

— *Ils se transforment*, ça y est..., balbutia cette dernière en grelottant de frayeur. C'est toujours pareil. Les habits vont se déchirer, et ceux qui les portaient deviendront des monstres. Il va falloir galoper, ma vieille. Si nous leur échappons, ils se contenteront de mordre et de griffer les statues. Prépare-toi à courir sans te retourner.

Le spectre se rapprocha de Peggy Sue et lui dit :

— Tu dois aller sur Zantora, dans la ville d'Omakaido... Une de nos amies t'y accueillera. Elle se nomme Isi, c'est une sorcière. Il n'y a que toi qui puisses trouver une solution à notre problème. Demain, à minuit, une porte à travers l'espace-temps s'ouvrira dans le miroir de ta grand-mère. Si tu l'emprunes, elle te mènera sur Zantora. Es-tu d'accord pour tenter l'aventure ?

— Dis oui ! Dis oui ! supplia le reflet, je ne veux pas rester ici.

— D'accord, capitula Peggy, je me rendrai là-bas ; mon petit ami et mon chien m'accompagneront.

— Merci, haleta le fantôme, tu vas sauver la vie de beaucoup de gens. Je savais que nous pouvions compter sur toi. Maintenant file, cours vers le parc. Au bout de la grande allée tu verras briller un rectangle de lumière, c'est le miroir. Au moment où vous passerez ce seuil, vous serez de nouveau réunis, ton reflet et toi.

— Que vous arrive-t-il ? s'enquit Peggy. Vous n'avez pas l'air de vous sentir bien.

— Je me transforme en monstre, gronda son interlocuteur. Regarde : quand toutes les coutures des vêtements auront craqué, je deviendrai un loup, et je n'aurai plus qu'une idée : te

capturer pour te dévorer... C'est cela qui t'attend sur Zantora. Il te faudra trouver le moyen de remédier à cette malédiction.

— Viens ! supplia le reflet en saisissant la main de Peggy. Viens ! Fichons le camp. Si nous ne prenons pas un peu d'avance, ils nous rattraperont facilement.

Peggy Sue se laissa entraîner. Les deux filles s'élancèrent dans le couloir tandis que les fantômes se contorsionnaient en poussant d'effroyables rugissements. Les coutures des habits craquaient avec un bruit sec. Les volutes de brouillard, n'étant plus comprimées par les camisoles, changèrent aussitôt d'apparence.

Une fois dans le parc, Peggy et sa jumelle zigzaguerent entre les statues, courant à perdre haleine. Hélas, comme leurs forces étaient à présent divisées par deux, elles allaient moitié moins vite qu'elles ne l'auraient fait si elles avaient été réunies en une seule personne.

— J'avance comme un escargot ! se lamenta Peggy, atterrée de voir qu'en dépit des efforts déployés elle se traînait au ralenti.

À travers la brume, elle distingua le rectangle doré du miroir, mais cette « porte » magique lui parut si lointaine qu'elle douta de pouvoir l'atteindre.

Dans son dos, les hurlements des fantômes devenaient insupportables. Regardant par-dessus son épaule, l'adolescente vit que les spectres avaient perdu toute apparence humaine. Ils arboraient à présent des oreilles pointues, et leurs doigts se terminaient par des griffes.

« On dirait des loups-garous, songea-t-elle. Des garous composés de brouillard. »

Les monstres se jetèrent sur les statues encombrant le parc et entreprirent de les mordre avec férocité. Peggy frissonna en entendant crisser leurs crocs sur la pierre.

« J'espère qu'ils ont un bon dentiste ! » se dit-elle.

— On y est presque ! lui cria son reflet. Donne-moi la main, il faut sauter ensemble à l'intérieur du miroir, une fois de l'autre côté, nous serons réunies. Je cesserai de mener une vie différente de la tienne.

Peggy serra la main de sa jumelle et, prenant son élan, plongea dans le rectangle doré qui se dressait devant elle.

Elle eut l'impression d'encaisser une décharge électrique de 100.000 volts. La seconde d'après, elle roulait sur le tapis du salon, devant la cheminée.

Alertés par le bruit, Sébastien, Granny Katy et le chien bleu firent irruption dans la pièce.

— Alors ? lança le garçon.

Peggy se redressa, étourdie. Elle jeta un coup d'œil au miroir où son image avait repris sa place. Elle gesticula pour s'assurer que le reflet obéissait à chacun de ses mouvements. Oui ! Tout fonctionnait à la perfection. L'image était de nouveau synchrone⁴.

— Alors ? insista le chien bleu.

— Alors, fit Peggy, je crois qu'il va falloir se résoudre à vivre une nouvelle aventure.

⁴ Qui fait la même chose au même moment.

La sorcière aux cheveux rouges

Même si les dangers qu'impliquait cette nouvelle plongée dans l'inconnu l'inquiétaient fort, Granny Katy ne s'opposa pas au départ de Peggy.

— Je suis trop vieille à présent pour une équipée de ce genre, soupira-t-elle, je vais rester ici. Toutefois, si vous êtes en difficulté, n'hésitez pas à m'appeler, je vous rejoindrai aussitôt ; mes modestes pouvoirs pourraient vous être d'une certaine utilité.

Les trois amis se plantèrent donc devant le miroir aux alentours de minuit, comme les fantômes l'avaient ordonné. D'abord il ne se passa rien, puis la glace fut envahie par la brume. Une brume qui déborda du cadre doré pour emplir le salon.

— Ça y est, cria Sébastien, on décolle !

Effectivement, la nuée les aspira avec la puissance d'une tornade.

Après avoir été secouée comme dans une essoreuse, Peggy fut rejetée sur une plaine désertique et boueuse, dans un univers fort éloigné de la planète Terre. Elle roula au pied d'un grand miroir ovale, à la décoration barbare, qui se dressait au milieu d'un temple en ruines. Une jeune fille aux cheveux rouges l'aida à se relever. Elle devait avoir 16 ans. Très maigre, vêtue de peaux de bêtes, elle allait à moitié nue, seulement enveloppée de sa chevelure d'un roux flamboyant. Des colliers d'os cliquetaient sur sa poitrine. Peggy la trouva effrayante car son visage, assez beau au demeurant, avait quelque chose de félin.

— Salut, dit l'étrange fille, je me nomme Isi. Je suis celle que les fantômes ont choisie pour te servir de guide. Comment te sens-tu ?

— Ça va, bredouilla Peggy. J'ai été tellement ballottée que j'ai envie de vomir. Où sont mes compagnons ?

— Ils ne sont pas encore sortis du miroir magique, fit Isi en fronçant les sourcils. J'espère qu'il n'y aura pas de problème avec eux. Tout le monde ne supporte pas les voyages à travers l'espace-temps.

Peggy grimaça, déjà inquiète. Levant les yeux, elle scruta le miroir encadré de bronze qui servait de passage entre les mondes.

— Je n'aime pas ça, grommela Isi. Ils mettent trop longtemps pour apparaître. Ça se produit parfois. Il arrive qu'on perde des voyageurs. On ne les retrouve jamais. Ils finissent par se matérialiser au fin fond du cosmos, sur des planètes dont personne n'a entendu parler. C'est là qu'ils terminent leurs jours, comme des Robinson Crusoé de l'espace.

Pendant deux interminables minutes, les jeunes filles scrutèrent désespérément les tourbillons de brume emplissant la glace sans toutefois discerner la moindre silhouette.

Enfin, l'image du chien bleu se dessina, grossit, et jaillit hors du cadre. Peggy bondit pour l'attraper au vol. Elle faillit se couper les doigts en le saisissant, *car le petit animal s'était changé en statue de verre !*

La seconde d'après, Sebastian émergea du tourbillon, mais il était, lui, constitué de fumée ! Son corps se déformait dans le vent. Il avait l'air d'un fantôme dansant la gigue.

— Vite, lui cria Isi, rentre dans ce bocal ou bien la bourrasque va t'éparpiller !

Et elle poussa au pied du garçon un gros récipient dont elle se dépêcha de rabattre le couvercle dès qu'il s'y fut engouffré.

Peggy écarquilla les yeux, horrifiée par ces maléfices. Décidément, cette aventure commençait mal ! Le chien bleu s'était changé en bibelot de cristal, quant à Sebastian, il avait pris l'apparence d'un fantôme blanc prisonnier d'un bocal à cornichons.

— Je suis désolée, soupira Isi. Toi, tu es passée sans problème parce que tu es humaine, ce qui n'est pas le cas de ces deux personnages. Le chien et le garçon sont des démons, pas vrai ?

— Pas tout à fait, balbutia Peggy. Disons plutôt qu'ils sortent de l'ordinaire.

— Peu importe, coupa la sorcière. Ils sont de nature instable, voilà pourquoi ils ont mal supporté la traversée. Je vais tenter d'arranger ça. Mais il faut retourner à mon laboratoire. Ici je suis impuissante.

Peggy déposa prudemment la sculpture de cristal dont les arêtes lui entaillaient les mains.

— Attention ! cria Isi. Si tu la casses, ton chien mourra. Même chose pour le garçon : si la fumée s'échappe du bocal, le vent l'éparpillera aux quatre points cardinaux ; ce sera comme s'il était écartelé par cent chevaux furieux. On survit mal à ce genre d'expérience.

— C'est horrible ! gémit Peggy Sue.

— Je sais, fit Isi, mais Zantora est un territoire de haute magie. Tu dois t'attendre au pire.

Peggy examina les ruines qui l'entouraient. Plus loin, sur la plaine, se dressaient les contours d'une ville fortifiée ceinte d'une épaisse muraille. Devant la porte de cette citadelle, un dragon cornu attendait, enchaîné. Couché sur le sol, il avait l'air d'une énorme vache occupée à ruminer.

— La ville, c'est Omakaïdo, expliqua Isi. Le dinosaure, un morok ; une bête très précieuse dont dépend notre survie. Sur Zantora, chaque ville possède un morok.

— Ils sont méchants ? s'enquit Peggy.

— Non, répondit la fille aux cheveux rouges. Mais nous parlerons de ça plus tard. Pour le moment il faut se dépêcher de regagner la cité car si tes amis restent plus d'une heure prisonniers de ce sortilège, ils ne redeviendront jamais comme avant. Tu n'as qu'à porter le chien, je me charge du bocal... Ah ! encore un détail, regarde où tu mets les pieds, il y a des pièges à monstres un peu partout sur la plaine.

— Des pièges à monstres ?

— Oui, ça se présente sous la forme d'une tapette à souris, sauf que ça mesure deux mètres de long. Si tu marches dessus, la lame à ressort te coupera en deux à la hauteur du nombril. Déplace-toi dans mon sillage, je connais leur emplacement. Si

tu marches derrière moi, tu ne risqueras rien. Maintenant ramasse ton chien et sors, le temps presse.

Peggy obéit. Hélas, à peine eut-elle mis le nez dehors que le vent la fit suffoquer. Une effroyable bourrasque rabotait la plaine, charriant une mitraille de terre et de cailloux.

— Attention au chien de cristal ! cria Isi. Si une pierre le touche, il éclatera en mille morceaux.

Elle-même avançait courbée, serrant le bocal sur son ventre pour le protéger des graviers brassés par la tornade.

Peggy s'appliqua à l'imiter ; cela s'avéra plus difficile car la statue était lourde, en outre ses arêtes coupantes entaillaient les mains. Très vite, les doigts de l'adolescente se couvrirent de coupures sanglantes.

Aveuglées par la poussière, les deux filles prirent la direction de la citadelle. Avancer contre le vent relevait de l'exploit sportif. Chaque fois qu'un caillou ricochait sur le chien de cristal Peggy gémissait de frayeur, s'attendant à voir l'animal lui exploser au visage.

Elle avait mal mais se cramponnait à la statue de toutes ses forces. Le sang qui poissait ses mains compliquait les choses.

« Je ne dois pas le lâcher, se répétait-elle. Je ne dois surtout pas le lâcher. »

De la terre plein les yeux, elle avançait presque au hasard, essayant de ne pas perdre de vue la silhouette d'Isi dont la chevelure dansait telle une flamme dans la tourmente.

Tout à coup, la jeune sorcière trébucha sur une aspérité du terrain et tomba, laissant échapper le bocal qui roula sur la plaine, emporté par le vent déchaîné. Elle dut lui courir après. Peggy crut que son cœur allait cesser de battre. Elle n'osait imaginer ce qui se passerait si le récipient perdait son couvercle ! Au milieu d'une telle tempête, Sébastien serait impitoyablement éparpillé.

De temps à autre, un piège à monstres se déclenchait par erreur. La lame à ressort se détendait alors avec un épouvantable craquement.

Il fallut quarante minutes aux jeunes filles pour atteindre les remparts de la cité. Le vent prenait un malin plaisir à les ralentir ou à leur souffler au visage une grêle de cailloux. On eût dit qu'un esprit mauvais l'animait. Quand Peggy put enfin s'abriter sous l'arche de la grande porte, elle tremblait de tous ses membres. Le temps pressait.

Au bord de l'évanouissement, elle suivit Isi à travers un dédale de ruelles jusqu'à un terrain vague où se dressait une tente de cuir aux parois ornées de signes mystérieux.

— Voilà mon repaire, haleta la jeune sorcière. Ne traînons pas, si tes amis n'ont pas recouvré leur apparence normale d'ici dix minutes, ils resteront à jamais tels qu'ils sont. Le chien de cristal pourra servir à décorer ta maison, mais le bocal rempli de fumée ne te sera pas d'une grande utilité.

Sans plus attendre, elle entreprit de mélanger des herbes dans une marmite noircie suspendue au-dessus d'un feu de camp.

Peggy déposa l'animal de verre sur le sol et l'examina de près, vérifiant qu'aucune fêlure ne l'ébréçait. Il avait résisté à la mitraille de gravier ; cela relevait du miracle.

Enfin, Isi puisa à l'aide d'une louche un liquide nauséabond au fond du chaudron. Elle s'empressa d'en verser une partie dans le récipient contenant « Sébastian », et fit couler l'autre sur la figurine de cristal.

— J'espère qu'il n'est pas trop tard, soupira-t-elle.

Par bonheur la potion remplit son office. Le bocal explosa, libérant la fumée qui se consolida pour prendre la forme de Sébastian. Quant à la statue de verre, elle se couvrit de poils bleus et se mit à frétiller de la queue.

Peggy serra ses amis dans ses bras.

— Vous revenez de loin, murmura-t-elle, et elle leur expliqua ce qui avait failli arriver.

— Viens par ici, ordonna Isi en attirant Peggy Sue près du foyer. Tu es pleine de sang et de coupures. Je vais frotter tes plaies avec ce baume ; elles disparaîtront en moins de dix minutes.

Peggy se laissa faire. Elle avait eu si peur pour Sebastian et le petit animal qu'elle n'avait pas pris conscience de la gravité de ses lacérations.

Sebastian et le chien bleu dodelinaient de la tête, hagards.

— Ils sont en pleine confusion mentale, déclara Isi. Normal. Demain ils y verront plus clair.

— Explique-moi ce qui se passe dans ce drôle de monde, supplia Peggy. Je voudrais bien comprendre les règles du jeu avant d'entamer la partie.

— C'est à la fois simple et compliqué, soupira la fille aux cheveux rouges en préparant du thé à la menthe. Tout le monde ici dépend des dragons, ou plus précisément de leurs larmes.

— De leurs larmes ?

— Oui, elles contiennent une substance mystérieuse qui empêche ceux qui la boivent de se transformer en monstres. L'ennui, c'est qu'il faut en avaler un gobelet chaque matin si on veut que ça agisse.

— Mais pourquoi se transforme-t-on en monstre ?

Isi haussa les épaules avec fatalisme⁵.

— À cause du vent, du sol, de l'eau, des légumes, des fruits, répondit-elle. À cause de tout ce qui nous entoure... Cette planète n'est pas faite pour nous. Nos ancêtres étaient des Terriens. Des colons, débarqués il y a deux siècles pour tenter de mettre en culture cette terre bizarre. Ils ont beaucoup travaillé, beaucoup défriché, beaucoup construit... pour finalement découvrir que Zantora ne voulait pas d'eux.

— Comment cela ?

— Les seuls vrais habitants de Zantora sont les dragons. Les animaux domestiques que tu croiseras dans la campagne ont été importés jadis par les Terriens, dans les cales de la fusée qui les a amenés ici. Les chevaux, les vaches, les moutons sont comme nous, les humains, des étrangers sur cette planète... Ils n'y ont pas leur place. Zantora n'est pas faite pour eux. Ce qui vient de la Terre ne peut s'acclimater sur ce sol maudit. Dès que les dragons cessent de pleurer, nous perdons notre apparence

⁵ Croyance qui prône la résignation.

humaine, nous devenons des créatures monstrueuses. Sans doute s'agit-il d'un sort qu'on nous a jeté pour nous punir d'avoir envahi Zantora.

— Mais pourquoi ne rentrez-vous pas sur la Terre si la vie ici est à ce point pénible ?

— Nous avons oublié à quoi ressemble la Terre. Nous sommes nés sur Zantora, c'est notre monde, malgré tout, et nous n'avons pas envie de le quitter. En outre, la fusée qui a amené nos ancêtres ici est depuis longtemps tombée en miettes. Désormais nous sommes prisonniers de Zantora. Et nous buvons les larmes du dragon en priant pour qu'il ne cesse jamais de pleurer.

Peggy Sue fit la grimace. Décidément, les choses semblaient bien compliquées ! Elle avala son thé à petites gorgées pour se donner le temps de réfléchir.

Isi lui jeta une couverture.

— Il faut dormir, lança-t-elle. Demain je vous présenterai Romo, le chef des serviteurs du dragon. Rassure-toi, en dépit de leur titre ronflant, ce sont juste des palefreniers. De cette manière tu en apprendras davantage sur les moroks.

La méfiance des bourreaux

Le jour se levait à peine quand la tente fut soudain envahie par une troupe de soldats bardés de cuirasses et brandissant des haches. Un vieillard au crâne rasé, enveloppé d'une cape noire, les précédait.

— Debout ! lança-t-il d'une voix désagréable. Je suis Mécanicus, le médecin du palais. Je viens d'apprendre que des étrangers se cachaient ici. D'où viennent-ils ? De quelle ville ?

Isi se redressa la première. Le vieillard la dévisagea avec méchanceté, et Peggy Sue comprit qu'il détestait la jeune sorcière.

— Ils ne viennent pas d'une cité voisine, expliqua patiemment la fille aux cheveux rouges, ce sont des Terriens. Ils ont traversé l'espace-temps grâce au miroir magique du temple abandonné pour nous aider.

S'ensuivit un interminable dialogue où les questions crépitaient telles des rafales de mitraillette. Le médecin du palais s'approcha de Peggy et de Sébastian afin de les examiner au moyen d'une forte loupe.

— Des Terriens, des Terriens..., grommela-t-il, c'est vite dit. Qu'est-ce qui me prouve que vous ne venez pas de l'autre côté de la plaine, hein ? Vous avez peut-être fui une ville dont le dragon est mort de vieillesse... Vous vous êtes introduits ici en fraude, dans l'espoir de vous faire passer pour des habitants d'Omakaido. Vous ne seriez pas les premiers qui tenteraient de profiter illégalement des larmes de notre morok. Pas question que des étrangers viennent nous voler notre antidote⁶ !

6 Produit qui permet, par un effet contraire, de combattre un empoisonnement.

« Quel vilain bonhomme ! songea Peggy tandis que Mécanicus la regardait sous le nez. Pourvu que Sébastian ne lui flanque pas son poing sur la figure ! »

Pendant ce temps, Isi ne cessait de parlementer.

— Tais-toi, sorcière ! lui intima le vieillard. C'est à moi de décider. J'ai dans ce sac une fiole de poison. Si j'estime que ces étrangers sont des imposteurs, je demanderai à mes soldats de leur en faire boire une gorgée. Il est hors de question que je laisse s'introduire dans notre bonne ville des individus qui, la nuit prochaine, se changeront peut-être en monstres.

« On ne peut pas dire qu'on nous accueille en sauveurs ! » souffla le chien bleu à Peggy, par transmission de pensée.

L'examen s'éternisait. Curieusement, ce fut la couleur du petit animal qui finit par convaincre Mécanicus de l'origine terrienne des « étrangers ».

— Il n'existe pas de chiens de cette couleur sur Zantora, admit-il. D'ailleurs, il n'y a plus de chiens nulle part depuis 30 ans. Leur race s'est éteinte, comme celle des chats.

Fort de cette conclusion, le vieil homme consentit à grimacer un sourire de bienvenue.

— Nous devons nous montrer prudents, décréta-t-il en guise d'excuse. Si je n'étais pas d'une extrême vigilance, les monstres auraient vite fait de nous envahir.

Les soldats aux armures cabossées n'avaient pas bougé d'un pouce.

— Bien, fit le médecin. Puisque vous comptez séjourner ici quelque temps, il est capital que vous appreniez nos coutumes. Je vous invite à me suivre au tribunal. Les juges sont en train de condamner un monstre capturé hier soir dans les rues de la cité. Je dois me rendre là-bas pour exécuter la sentence car je suis également le bourreau d'Omakaïdo. Ce petit spectacle sera, j'en suis sûr, très instructif.

Les gardes agitèrent leurs haches, signifiant aux jeunes gens qu'ils n'avaient d'autre choix que d'obéir, ce qu'ils firent en ravalant leur colère.

« Tout de même, s'indigna Peggy en son for intérieur, nous ne venons pas en ennemis ! »

Isi, d'une mimique suppliante, leur signifia de ne pas contrarier l'affreux bonhomme. L'instant d'après, on les poussait sans ménagement dans la rue.

Ils arrivèrent bientôt sur une place publique. Une tribune se dressait là. Des juges s'y tenaient, la mine sévère, tout imprégnés de leur importance.

Dans une cage, un énorme loup au pelage écarlate se contorsionnait, essayant de se dégager des liens qui l'immobilisaient. C'était une bête impressionnante, dont la mâchoire de 80 centimètres évoquait celle du crocodile tant elle était hérissée de crocs. La foule massée derrière les barrières le couvait d'un œil où la haine le disputait à la terreur.

— Ah ! Maître Mécanicus, vous voilà enfin, grinça le président du tribunal. La sentence est rendue. Le monstre a été condamné à l'empoisonnement par 13 voix sur 12... je veux dire 12 voix sur 12 ! Veuillez procéder à l'exécution sans tarder je vous prie.

Le médecin s'inclina avec obséquiosité et, s'avancant vers la cage, sortit de sa manche un petit flacon rempli d'un liquide doré.

Aussitôt les soldats se précipitèrent. À l'aide de longues tenailles, ils forcèrent le loup à ouvrir la gueule. Mécanicus déboucha la fiole et, d'un geste assuré, l'expédia au fond du gosier de la bête qui ne put se retenir de l'avalier. Les gardes s'écartèrent, Mécanicus fit un bond en arrière.

Dix secondes s'écoulèrent, puis le loup eut une convulsion brutale qui le fit se redresser, la bave aux babines. Quand il retomba sur le sol, on entendit un bruit sourd... *Il s'était changé en pierre.*

— Hé ! balbutia le chien bleu, vous avez vu ça ? Le poison l'a transformé en statue.

Peggy ne dit rien. Elle commençait à comprendre pourquoi, lorsqu'elle était allée rejoindre son reflet dans les profondeurs du miroir, elle avait vu tant de loups, et tant de statues !

— Instructif, non ? ricana Mécanicus en revenant vers eux. Voilà ce qui arrive aux gens qui oublient d'avalier leur gobelet de larmes chaque matin. À présent, vous pouvez circuler librement.

Vous êtes sous la responsabilité d'Isi qui vous a amenés ici. Si vous vous conduisez mal, elle sera punie pour vos erreurs.

Les jeunes gens s'empressèrent de s'éloigner.

Isi les pria de garder le silence tant qu'ils se déplaceraient au milieu de la foule car les juges avaient des espions partout.

Peggy Sue nota avec stupeur que de grandes pyramides de brique rouge se dressaient au milieu de la ville.

— Ce sont des ziggourats⁷, expliqua Isi. Elles abritent les maîtres de la cité. Et notamment les seigneurs du poison.

— Les seigneurs du poison ? souffla Sébastian.

— Des alchimistes, murmura la fille aux cheveux rouges. Tu viens de voir ce dont ils sont capables. Le poison pétrifiant est la seule arme dont nous disposons pour échapper à la monstruosité. Un loup-garou transformé en statue ne peut plus mordre personne.

Peggy devina que cette conversation mettait la jeune sorcière mal à l'aise et qu'elle avait hâte de changer de sujet.

— Je vais vous présenter Romo, le grand serviteur du dragon, annonça d'ailleurs Isi. Il vous apprendra ce que vous devez savoir sur les moroks. Tenez, le voilà...

Elle fit un geste de la main pour saluer un gros homme taillé en hercule et habillé d'un gilet de cuir rouge. Il avait beau être sale, hirsute, sa trogne ornée d'un nez en pomme de terre se fendait d'un sourire bien sympathique.

⁷ Pyramides d'origine mésopotamienne.

Une vache de 3 000 tonnes

La bête était grosse... *Énorme* ! On avait l'impression qu'elle aurait pu avaler une montagne en guise de repas, et se coucher là pour la digérer.

— Pas de panique ! lui souffla mentalement le chien bleu. Tu sais bien qu'il ne peut pas bouger. Ce n'est qu'une vache.

D'un mouvement nerveux, la jeune fille rejeta ses cheveux en arrière. Elle avait les mains moites. L'ombre de l'animal s'étirait sur le sol, recouvrant la ville.

Le dragon était affaissé sur la plaine, le museau posé sur ses pattes antérieures, tel un chien assoupi. De grosses plaques d'ivoire verticales hérissaient son dos, érigeant une ligne crénelée au long de son échine. Une corne jaillissait du front. Cet épieu gênait l'animal lorsqu'il devait brouter sa nourriture : essentiellement des herbes et du feuillage, qu'on jetait en vrac sous son nez trois fois par jour.

— C'est vrai qu'il n'est pas beau, grommela le chien bleu.

— Peux-tu sonder ses pensées ? s'enquit Peggy.

— Oui, mais il n'y a pas grand-chose, à part des images de nourriture. Il semble plus ou moins en hibernation. Attends ! je distingue une masse sombre au fond de sa tête... Une silhouette armée d'une épée. Un truc plutôt inquiétant, une sorte d'assassin embusqué derrière le brouillard... Il doit s'agir d'un cauchemar.

« On dirait un stégosaure⁸, songea Peggy. Sauf qu'il a une corne au bout du nez, comme un rhinocéros. »

La jeune fille laissa courir son regard le long des câbles fixés à la crête dorsale du dinosaure. Chaque entrave⁹ s'enfonçait

⁸ Dinosaur doté de grandes plaques osseuses dressées sur le dos, comme les créneaux d'un château fort.

⁹ Lien.

dans un trou de l'ivoire et n'en ressortait qu'après une série de nœuds marins fort compliqués. Tous les câbles descendaient jusqu'au sol où ils étaient amarrés à des anneaux fichés dans la terre.

— Il est important de le tenir à l'attache, expliqua Romo. S'il s'échappait, c'en serait fini d'Omaïdo. Nous serions condamnés à mort à brève échéance. Notre survie dépend de cette bête. Chaque jour, j'envoie quelqu'un vérifier les points de fixation. Il faut grimper le long de sa colonne vertébrale pour s'assurer que le frottement n'a pas scié les câbles. Le dragon se laisse faire sans rechigner. La présence des hommes n'a jamais éveillé chez lui la moindre réaction. C'est comme s'il ne nous voyait pas !

— Ça me plairait de courir sur son dos, s'exclama Sébastien, les yeux brillants. Vous êtes certain qu'il ne nous voit pas ?

— Et pourquoi nous verrait-il ? ricana Romo. Pour lui tu n'es qu'une fourmi. Est-ce que tu passes ta vie à t'occuper de ce que bricolent les fourmis ?

— Notre grande ennemie, c'est la pluie, reprit le gros homme, les sourcils froncés. Dès qu'un orage éclate, le dragon sort de sa somnolence, car il déteste le bruit du tonnerre. Les éclairs le terrifient. À la première goutte, il ne tient plus en place. Il bondit, se met à ruer comme un cheval furieux. S'il lui prend l'envie de charger, la secousse est terrible. Imaginez donc ces quelques milliers de tonnes se dressant sur leurs pattes pour se jeter en avant. C'est à ce moment-là que tout se joue. Si les filins cassent, si les anneaux se brisent, le dragon s'échappe. Il ne faut pas que cela se produise ici, trop de communautés ont déjà vécu ce malheur : Ghan-Taar, Nadhyna... Leurs habitants se sont empoisonnés. Aujourd'hui, ces villes sont des cités fantômes.

Comme pour se rassurer, le colosse caressa l'un des anneaux gigantesques plantés dans le sol.

Sébastien, lui, tendit les doigts pour effleurer le câble qui lui barrait la route. Une graisse rouge le protégeait de la rouille. Le garçon entreprit de pénétrer à l'intérieur de ce que les

palefreniers surnommaient « la zone de piétinement », un cercle pelé que les pattes de l'animal avaient peu à peu changé en surface lunaire. Peggy n'aima guère le voir se hasarder si près du dragon endormi. Elle fut tentée de lui crier de revenir, mais le garçon prenait manifestement plaisir à frôler l'énorme bête. C'était autre chose que de contempler les lions, au zoo, à travers les barreaux d'une cage !

Romo vérifia encore une fois l'état des câbles, des anneaux, puis déclara la visite terminée. Peggy fit un détour pour ne pas passer devant le mufle du morok. Une odeur fétide montait de la gueule entrouverte sur une rangée de dents plates et carrées. Des dents de ruminant. La longue corne jaillissant du front était impressionnante.

— J'espère ne pas être là le jour où cette bestiole se mettra en colère, grommela le chien bleu. M'est avis qu'elle fera du dégât.

La nuit des monstres

Trois jours s'écoulèrent au cours desquels Peggy, Sébastien et le chien se familiarisèrent avec les coutumes d'Omakaido. Tous les matins, Romo veillait à leur faire avaler un gobelet de larmes.

— Ça a un goût affreux, disait-il, mais c'est obligatoire. Les soldats de Mécanicus ne rigolent pas avec ça. Au moindre bouton qui vous sort sur le front, on vous regarde avec méfiance ; il y a toujours quelqu'un pour penser que ce bouton cache peut-être une corne !

*

Souvent, Peggy avait l'impression d'être surveillée. Lorsqu'elle tournait la tête, elle surprenait le regard de Mécanicus rivé sur elle. Embusqué derrière une colonne, un pan de mur, le médecin bourreau l'observait de ses petits yeux de rat. Se voyant découvert, il se forçait à sourire et s'avavançait pour saluer la jeune fille. Dès qu'il était près d'elle, il l'examinait sous le nez, lui pinçait la peau ou lui touchait les cheveux.

— Simple contrôle de routine, prétendait-il. Je dois m'assurer que vous supportez bien l'atmosphère de Zantora. Après tout, vous êtes moins endurcis que nous, vous pourriez vous montrer plus sensibles aux métamorphoses.

À deux reprises, au moment de prendre congé, il ajouta perfidement :

— À votre place je me tiendrais le plus possible éloigné d'Isi... Je n'aime pas la couleur de ses cheveux, elle me rappelle trop le pelage des loups. Un jour ou l'autre, cette fille aura des ennuis, elle n'est pas normale. Je dis cela pour éviter que vous ne soyez entraînés dans une sale affaire. Je détesterais que les

juges m'ordonnent de vous faire boire le poison pétrifiant. Ce serait dommage, vraiment.

— Je hais ce bonhomme, décréta le chien bleu. Il ne cesse de rôder autour de toi comme s'il espérait te prendre la main dans le sac.

Peggy ne tarda pas à découvrir que la ville était remplie de statues monstrueuses. On tombait dessus au hasard des rues, et cette rencontre vous faisait chaque fois dresser les cheveux sur la tête tant l'aspect des bestioles de pierre était épouvantable.

— Ce sont les monstres à qui Mécanicus a fait boire le poison pétrifiant, expliqua Isi. On les laisse là pour rappeler à la population qu'elle doit se montrer vigilante.

— Quelle horreur ! protesta le chien bleu. Regardez celui-là : il a trois cornes sur le front, des ailes de chauve-souris et une gueule de lion.

— Celui-ci ressemble à un crocodile hérissé de piquants, remarqua Peggy. Ses griffes sont aussi longues que des sabres.

Se tournant vers la jeune sorcière, elle demanda :

— Si j'arrête de boire l'antidote, je me transformerai réellement en l'un de ces machins ?

— Oui, murmura Isi. Ce ne sont pas des statues taillées par un artiste, tu sais... Quand tu les regardes, n'oublie jamais qu'il s'agit de créatures vivantes pétrifiées par le poison des bourreaux.

— Alors, intervint le chien bleu, si on les cassait, on trouverait à l'intérieur des organes de pierre ? Un cœur, un foie, un estomac de granit ?

— Sans doute, répondit Isi. Je n'y avais jamais pensé mais c'est sûrement ainsi qu'elles sont faites. Mieux vaut éviter de se promener la nuit dans les rues car les monstres sortent des caves où ils s'abritent durant la journée.

Elle disait vrai. D'ailleurs Peggy ne tarda pas à remarquer que les rues d'Omakaido se vidaient dès le coucher du soleil. Les maisons étaient équipées de volets et de barreaux, les portes de grosses serrures et de barres de sécurité. Quand le crépuscule s'installait, la ville s'emplissait du claquement des verrous.

Un soir, Sébastian décida de grimper sur le toit de l'auberge où il logeait avec Peggy et le chien bleu.

— Je voudrais surprendre l'un de ces fameux monstres, lança-t-il. Tout le monde en parle mais personne n'en a jamais vraiment rencontré.

— Tu oublies le loup écarlate qu'on a pétrifié sous nos yeux le jour de notre arrivée, objecta Peggy.

— C'est vrai, admit le garçon, mais ce n'était qu'un loup à poil rouge ; moi, je voudrais voir ceux qui sont horribles, et dont les statues encombre les rues.

— Je vois où tu veux en venir, chuchota Peggy. *Tu penses que ces monstres n'existent pas...*

— Ça se pourrait bien, en effet, confirma Sébastian. N'importe quel sculpteur possédant une once d'imagination peut fabriquer une statue horrible. Je me demande si cette histoire de mutation ne serait pas une supercherie inventée par les seigneurs d'Omakaïdo pour effrayer la population et se donner de l'importance.

Quand la lune fut haut dans le ciel, les adolescents sortirent de leur chambre sur la pointe des pieds pour grimper sur le toit de l'auberge. Une fois là-haut, ils s'allongèrent sur les tuiles branlantes et attendirent, serrés l'un contre l'autre.

Une heure s'écoula sans que rien ne se passe, puis des grognements s'élevèrent dans les ténèbres. Ça et là, au hasard des rues désertes, retentissaient des hurlements qui faisaient frissonner les citadins recroquevillés au fond de leur lit.

— Pas de panique, souffla Sébastian, ça ne prouve rien, n'importe qui peut imiter ce genre de cris. Même moi.

Soudain, une ombre bancale surgit sur la place, derrière la fontaine. C'était un gorille verdâtre au dos hérissé de piquants, et dont la tête s'ornait de cornes luisantes. Il agitait les bras, comme s'il essayait de déchirer les nuages avec ses griffes.

— Bouh ! qu'il est vilain ! lâcha le chien bleu.

Peggy Sue, elle, osait à peine respirer. Elle tremblait à l'idée que le monstre simiesque¹⁰ découvre leur présence. Il était véritablement effrayant et d'une force colossale, à n'en pas douter. Elle aurait souhaité qu'il s'en aille le plus loin possible mais la créature semblait décidée à explorer la place dont elle entreprit de faire le tour en grognant.

— Alors, gémit Peggy à l'adresse de Sébastien, tu es satisfait ? Tu vois que les monstres existent bel et bien.

Le garçon n'eut pas le loisir de répondre car le gorille releva la tête et croisa le regard des adolescents couchés sur les tuiles. Il entra aussitôt dans une épouvantable fureur et se frappa la poitrine à coups de poing.

— Il nous a vus ! couina le chien bleu. Il vient par ici !

En effet, le monstre s'approchait de la taverne en se dandinant sur ses jambes tordues. Il bavait et grognait, faisait cliqueter les épines d'os dressées sur son dos. Arrivé au pied de la façade, il se mit à griffer les murs, puis, saisissant le tuyau de descente des eaux usées, entreprit de se hisser vers le toit.

— Bon sang ! haleta Sebastian en se redressant. Il grimpe !

Sans réfléchir à ce qu'elle faisait, Peggy s'empara des tuiles qui l'entouraient et en bombarda l'horrible bête pour la dissuader de continuer.

— Vite ! cria-t-elle, faites comme moi. Une fois qu'elle aura pris pied sur le toit, il sera trop tard pour la repousser.

Sebastian et le chien bleu obéirent, faisant pleuvoir sur la créature une avalanche de tuiles. Cette contre-attaque parut dégoûter le gorille qui s'enfuit dans une rue voisine.

— Je trouve ça bizarre, grommela le garçon. Voilà une victoire trop facile à mon goût. Une bête pareille qui prend la fuite parce qu'elle a reçu trois tuiles sur la tête... curieux, non ?

— C'est vrai qu'il ne s'est pas montré combatif, admit Peggy Sue.

— J'ai une idée ! lança Sebastian. *Poursuivons-le !*

— Tu parles sérieusement ? gémit le chien bleu. Tu sais ce qui nous arrivera si cette bestiole nous capture ?

¹⁰ Dont l'allure rappelle celle d'un singe.

— Rien du tout ! répliqua le garçon. Je suis sûr qu'il s'agit d'un homme déguisé. Cette histoire de monstres n'est qu'une supercherie mise sur pied par Mécanicus pour effrayer la population.

Peggy hésitait. Si Sebastian se trompait, ils allaient se jeter dans la gueule du loup. Les monstres les mettraient en pièces en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

— Si vous avez la trouille, j'y vais seul ! lança le garçon.

Et il se laissa glisser le long de la gouttière.

— Bon, ça va, capitula Peggy, on te retrouve en bas.

Suivie du chien bleu, elle emprunta l'escalier pour descendre au rez-de-chaussée.

Néanmoins, une fois qu'ils se furent éloignés de l'auberge, l'assurance de Sébastian s'effrita, car le spectacle des rues désertes noyées d'obscurité n'avait rien de rassurant. Qui plus est, des hurlements s'élevaient, ici et là, comme si les bêtes maudites avaient décidé de les encercler.

— Ce n'était peut-être pas une si bonne idée, admit le garçon.

— De toute manière, on ne peut plus revenir à l'auberge, chuchota Peggy, il y a quelqu'un... ou *quelque chose* derrière nous. Vous n'entendez pas ce bruit de griffes sur les pavés ? Il faut avancer et trouver un endroit où se cacher. Vite.

Les trois amis pressèrent l'allure. Ils se sentaient tout à coup beaucoup moins farauds. La nuit grouillait de présences hostiles, de formes inquiétantes.

Alors qu'ils commençaient à s'affoler, ils avisèrent un temple dont le fronton dominait la place. Ils escaladèrent les marches menant au péristyle et se dissimulèrent derrière les colonnes de marbre pour surveiller la rue.

Peggy faillit pousser un hurlement en découvrant qu'un lion géant à tête de requin se tenait derrière eux, debout sur ses pattes postérieures, puis elle réalisa qu'il s'agissait encore une fois d'un monstre pétrifié par le poison, et planté là pour l'édification des foules¹¹.

— Bon sang ! gronda Sébastian. Il y en a donc partout !

11 Pour inciter les gens à la prudence.

Il avait eu peur, lui aussi.

Le cœur battant à tout rompre, ils virent le gorille déboucher sur la place. Une créature hideuse qui ressemblait à une chauve-souris à mufle de panthère le suivait de près. Par bonheur, les monstres passèrent devant le temple sans s'arrêter et disparurent dans une ruelle.

— Je trouve qu'ils manquent singulièrement de flair pour des prédateurs, remarqua le chien bleu. Ils auraient dû nous repérer. Nous étions trop près pour que notre odeur ne trahisse pas notre présence.

— Je pense comme toi, grogna Sébastien. Et cela me renforce dans mon idée qu'il s'agit de soldats déguisés.

— Renversons cette statue, proposa le chien. Si c'est réellement celle d'un monstre pétrifié par le poison, en se cassant elle libérera des organes de pierre. Un cœur, un estomac de granit...

— D'accord, fit Peggy. Il faut tirer ça au clair.

Usant de sa force surhumaine, Sébastien poussa la statue dans l'escalier jusqu'à ce qu'elle bascule et se brise en mille morceaux sur les marches.

— Alors ? s'impacienta le chien.

— Aucun organe ! annonça le garçon en examinant les débris épars. Ce n'est que de la pierre pleine. De la pierre taillée par un sculpteur.

— C'est donc une supercherie, conclut Peggy Sue. Ces fameux « monstres » pétrifiés ont été fabriqués en atelier par un artiste aux ordres de Mécanicus.

Elle se sentait quelque peu rassurée.

— Venez ! décida Sébastien. Le jour va bientôt se lever, je vous propose de prendre en filature l'un des bonshommes travestis, nous verrons où il nous mène.

C'était une bonne idée, aussi s'embusquèrent-ils derrière une fontaine en attendant que passe une nouvelle « créature ». Ils n'eurent pas à patienter longtemps. Leur ami le gorille réapparut en traînant les pieds, comme si le poids de son

costume commençait à le fatiguer. Cette fois, les trois compères lui emboîtèrent le pas.

Rasant les murs, ils constatèrent bientôt que le gorille était rejoint par d'autres monstres, et que cette troupe pour le moins pittoresque se dirigeait vers la ziggourat des maîtres du poison. En file indienne, les bêtes maudites s'engouffrèrent dans l'une des salles du rez-de-chaussée où elles entreprirent de se déshabiller. Comme l'avait deviné Sébastien, des soldats en sueur se cachaient sous les déguisements fantaisistes. Mécanicus allait de l'un à l'autre pour remettre à chacun une pièce d'or, le salaire de la nuit.

— Nous savons ce que nous voulions savoir, dit Sébastien. Rentrons à l'auberge. Vous avez compris ? Les monstres n'existent pas, ce n'est qu'une farce destinée à accroître le pouvoir des seigneurs d'Omakaido. Dès demain je cesse d'absorber cet horrible antidote qui me donne la nausée chaque fois que j'en avale une gorgée !

*

Peggy Sue était troublée. Elle chercha conseil auprès d'Isi. La jeune sorcière l'impressionnait et elle aurait aimé s'en faire une amie. Elle alla donc la trouver dans sa tente de cuir pour lui conter leurs découvertes de la nuit.

— Je vois, fit la fille aux cheveux rouges. Et je suppose que dès ce matin tu as renversé sur le sol ta ration d'antidote au lieu de la boire ?

— Oui, admit Peggy, c'est tellement mauvais... et puisque ça ne sert à rien...

— Petite idiote ! explosa Isi. Tu n'as donc pas compris que Mécanicus vous a tendu un piège ? Vous êtes tombés dedans la tête la première !

— Quoi ? bredouilla Peggy. Que veux-tu dire ?

Isi eut un geste irrité. Elle fusilla l'adolescente du regard.

— Mécanicus vous déteste, lâcha-t-elle. Il n'a pas envie que vous vous mêliez de ses affaires. Il ne veut pas que les choses changent à Omakaido ; la situation lui convient parfaitement telle qu'elle est puisqu'il en retire honneurs et pouvoir. Si tu

trouvais le moyen de résoudre nos problèmes, il perdrait tout ! Il dégringolerait de son trône. Voilà pourquoi il a intérêt à se débarrasser de vous le plus vite possible. Je suis certaine qu'il a monté cette comédie à votre seule intention, pour vous persuader que les métamorphoses relèvent du domaine de la superstition. Tu comprends ?

— Non...

— Mais si, c'est évident. Tout a marché comme sur des roulettes. Il a promené de faux monstres sous votre nez pour vous convaincre qu'il était inutile de continuer à boire l'antidote. De cette manière vous vous seriez transformés en bêtes maudites au bout de deux jours, et il aurait été débarrassé de votre présence !

Peggy Sue écarquilla les yeux, le souffle lui manquait.

— Oh ! haleta-t-elle, je comprends tout maintenant. Voilà pourquoi ces fameux monstres semblaient si bizarres, comme si on les avait bricolés avec des bêtes empaillées.

— S'ils étaient si mal fichus, c'était justement pour éveiller votre méfiance et vous amener à penser qu'il s'agissait d'une supercherie.

— D'accord, capitula Peggy Sue. Je me disais aussi que le gorille avait renoncé trop vite à nous attaquer. Puis, quand nous l'avons pris en filature, j'ai remarqué qu'aucun des monstres qui l'accompagnaient ne regardait derrière lui.

— Évidemment ! ricana Isi. Ils faisaient semblant de ne pas vous voir. Mécanicus tenait à ce que vous les « surpreniez » en train d'enlever leurs déguisements. Tout était prévu.

— Quel serpent !

— C'est le mot qui convient. Tu as bien fait de m'en parler. Encore une journée sans antidote et tu aurais commencé à te transformer. Des poils rouges seraient apparus sur tes bras, tes dents se seraient allongées. Après ça, Mécanicus aurait eu beau jeu de vous dénoncer aux juges, toi et tes amis. On vous aurait aussitôt condamnés à boire le poison pétrifiant. Tu l'as échappé belle. En sortant d'ici, va vite trouver Romo et demande-lui un nouveau gobelet de larmes. Que tes copains fassent la même chose.

— N’empêche que les statues monstrueuses sont fausses, rappela Peggy.

Isi haussa les épaules.

— C’est possible, admit-elle. Je suppose qu’elles ont pour fonction d’inciter la population à la prudence. On les a fabriquées pour frapper l’imagination des incrédules et les convaincre de ne jamais manquer une distribution d’antidote. C’est une petite tricherie, certes, mais il ne faut pas en déduire que les monstres n’existent pas. Je peux t’affirmer, quant à moi, qu’ils grouillent dans les sous-sols de la ville.

— En tout cas, fit observer Peggy, Mécanicus ne te porte pas non plus dans son cœur.

— Je sais, soupira Isi. La couleur de mes cheveux le dégoûte. Elle me rend suspecte à ses yeux. Le rouge est mal vu à Omakaïdo. De plus, Mécanicus croit avoir détecté en moi un monstre à transformation lente. S’il ne craignait pas mes sortilèges, il m’aurait depuis longtemps dénoncée aux juges.

Peggy Sue s’empressa de rapporter à Sébastien son entrevue avec la jeune sorcière. Le garçon entra dans une violente colère.

— Tu ne vas tout de même pas écouter cette fille ! hurla-t-il. Elle est à moitié folle.

Peggy comprit qu’en réalité il était vexé de s’être fait duper par Mécanicus et ne voulait pas l’admettre.

Le chien bleu, lui, se rangea aux côtés de Peggy.

— Cette petite mésaventure nous rappelle à la prudence, conclut l’adolescente. Venant de la Terre, nous nous sommes crus plus malins que les gens d’ici, c’était une erreur.

Un gobelet d'espoir

À partir de ce jour Sébastien refusa d'adresser la parole à Isi tant il lui en voulait d'avoir ridiculisé sa théorie. Quand elle était là, il boudait. La jeune sorcière en fut peinée. Trop peut-être, estima Peggy Sue, qui crut détecter chez Isi la volonté plus ou moins consciente de séduire le garçon. Cela l'inquiéta car Isi était belle à sa manière, et plus âgée qu'elle.

« J'espère qu'elle ne va pas essayer de le rendre amoureux au moyen d'un envoûtement, songea-t-elle. Les garçons ne savent pas résister à ce genre de truc. Une formule magique et hop !, les voilà qui obéissent à la fille comme des chiens de cirque. »

Elle se promit d'être vigilante.

Le lendemain, Romo vint les chercher pour participer à la cérémonie de la collecte des larmes car le dragon s'était enfin remis à pleurer.

— Il était temps ! s'exclama le gros homme. Les réserves d'antidote commençaient à s'épuiser. Ces dernières semaines, ses yeux sont restés secs.

Désireux de ne pas contrarier le chef d'équipe, Peggy, Sébastien et le chien bleu l'accompagnèrent au pied des remparts.

Le dragon dormait, renversé sur le flanc, sa corne plantée dans la plaine, telle une épée. Sa gorge offerte révélait la saillie de veines grosses comme des canalisations. Par instants une larme perlait au coin de sa paupière, alors la foule saluait d'un cri étouffé l'apparition de la précieuse liqueur. On avait dressé des échelles de bois de part et d'autre de sa tête. Des ouvriers, remorquant des seaux, en escaladaient les barreaux pour se hisser jusqu'à l'énorme mufle du dinosaure assoupi. Là, en équilibre, à la merci du moindre tressaillement, ils attendaient

patiemment que roule une larme grosse comme le poing pour la recueillir dans les récipients tendus. C'était un travail nécessitant de la patience et du sang-froid, car les larmes du dragon n'étaient guère prévisibles.

— Ça dépend de ses rêves, expliqua Romo. Quand il pleure en dormant, c'est qu'il rêve de choses tristes.

Une heure s'écoulait parfois entre deux gouttes. À d'autres moments, les perles nacrées jaillissaient de ses paupières tel le ruissellement d'un torrent.

Sébastien, qui, comme tous les garçons, ne rêvait que plaies et bosses, courut s'emparer d'un seau pour se joindre aux ramasseurs de larmes.

— Fais attention ! gémit Peggy Sue. Si tu tombes de l'échelle tu te briseras les os.

Elle craignait en effet que le morok bouge dans son sommeil. Si cela arrivait, s'il lui prenait soudain l'envie de rouler d'un flanc sur l'autre, il écraserait sans même s'en rendre compte les collecteurs de sanglots occupés à escalader son museau.

— Oh, Sébastian m'agace ! grinça-t-elle entre ses dents. Il faut toujours qu'il joue les héros.

— Les garçons sont comme ça..., soupira le chien bleu avec fatalisme.

— Tu as raison de t'inquiéter, ma jolie, observa Romo. Les gars qui grimpent aux échelles prennent des risques. Parfois, le morok les chasse d'un coup de corne, comme des mouches importunes.

Les larmes succédèrent aux larmes, remplissant les récipients, puis les sanglots du dragon s'arrêtèrent brusquement. Romo laissa échapper un juron.

— Ah ! c'est déjà fini, ce sera encore une maigre récolte. Nombreux seront ceux qui repartiront le gobelet vide.

Sébastien revint, excité. À présent, il voulait grimper dans la charrette des distributeurs qui s'en allaient sillonner la ville pour délivrer à chacun une ration de liqueur magique.

La foule se pressait, la timbale à la main, attendant fébrilement que commence la distribution.

— Vas-y donc, mon gars, grommela Romo, il est bon que tu apprennes comment les choses fonctionnent ici.

Peggy, le chien bleu et le colosse décidèrent de suivre la carriole qui progressait au ralenti au milieu des gens accourus de toutes parts.

Tendant l'oreille, la jeune fille réalisa bientôt que les bruits les plus alarmistes se répandaient au long des rues :

— Il paraît qu'ils n'en ont pas beaucoup ! haleta un homme. Le rêve du dragon n'était pas assez triste. La bête n'a guère sangloté. On ne sera pas tous servis !

— On dit que les riches du haut quartier ont exigé double ration, ajouta un inconnu. Résultat : il n'y en a plus pour tout le monde !

— Il paraît que plus le dragon vieillit moins ses larmes sont efficaces..., chuchota une commère. Quelqu'un m'a dit que des bébés à tête de chien seraient nés dans le quartier sud, c'est mauvais signe ! Bientôt il y aura trop de monstres dans nos murs, et les maîtres du poison décideront de nous pétrifier tous.

Ainsi, de rue en rue, grossissait la chanson d'angoisse des citadins terrifiés à la perspective d'être privés de leur ration de larmes quotidienne. S'apercevant que Peggy pâlisait, Romo lui posa la main sur l'épaule et chuchota :

— C'est chaque fois pareil, ma jolie. Ils ont peur de ne pouvoir remplir leur gobelet. Parfois la crainte des mutations s'empare d'une rue, d'un quartier. Ils se mettent alors à s'épier, à suspecter la présence d'horribles déformations sous les vêtements de leurs voisins. On coule des regards soupçonneux sur les pansements des blessés...

— Y a-t-il beaucoup de métamorphoses ? s'enquit Peggy Sue. Romo haussa les épaules.

— On n'en sait rien, avoua-t-il. Mécanicus prétend que oui. En fait, quand les gens disparaissent, on ne peut déterminer si c'est parce qu'ils se sont transformés ou parce que les monstres les ont dévorés ! Une chose est sûre cependant, il y a chaque nuit de nouvelles disparitions. Certaines maisons qui étaient encore habitées la veille au soir sont retrouvées désertes à l'aube, sans qu'on puisse savoir où sont passés leurs propriétaires.

Le colosse soupira, avant d'ajouter :

— Ici, à Omakaïdo, nous n'avons pas eu à nous plaindre du dragon. Il a toujours suffisamment pleuré pour permettre à la population d'avoir son content de larmes. À ce qu'on dit, toutes les cités n'ont pas eu cette chance, et il a fallu détruire certaines d'entre elles, avec leurs habitants, pour éviter que les monstres ne prolifèrent. J'ai moi-même, dans ma jeunesse, participé à l'une de ces expéditions purificatrices.

— Quoi ? s'insurgea Peggy. Tu as tué des malheureux, simplement parce que leur dragon ne pleurait pas assez ?

— Hé ! Quoi ? protesta Romo. C'est la loi ! Je devais obéir. Quand un dragon cesse de pleurer, les gens se retrouvent privés d'antidote et se changent en monstres, c'est aussi simple que ça. Il faudra bien que tu parviennes à retenir cette règle fondamentale. À présent elle te concerne, toi aussi. Tu as beau venir de la planète Terre, tu es désormais en danger, comme nous tous. Ton petit ami également, même ton chien pourrait se transformer en loup écarlate s'il ne lapait pas chaque matin sa dose de larmes.

Peggy Sue fit la grimace.

— Et lorsque tu as participé à cette expédition punitive, interrogea-t-elle, ces fameux monstres, tu les as vus ?

— Quand nous sommes arrivés avec la troupe, grommela Romo, il était midi. Le soleil brûlait haut dans le ciel. La cité était à l'abandon. Il paraît que les mutants fuient le jour et se cachent dans l'obscurité. L'officier qui nous commandait nous a conseillé de ne pas entrer dans les maisons si nous tenions à notre peau, si bien qu'on a flanqué le feu à la ville sans apercevoir un seul de ces fichus diables. Tout a flambé, les bâtisses et ce qu'elles contenaient, mais pas un de ces démons n'est sorti pour fuir l'incendie. Quand on est repartis, on n'en savait pas davantage ! C'est tout ce que je peux dire ! Mais ici, à Omakaïdo, on a la chance que la bête pleure à peu près régulièrement, faut prier pour qu'il en soit toujours ainsi. Sûr, faut prier.

Un géant, avec une cape et une épée

Lasse de suivre la charrette et craignant d'être piétinée par la foule en délire, Peggy Sue choisit de revenir à l'auberge.

— J'en ai assez d'avaler ces larmes, soliloqua le chien bleu, elles sont affreusement salées ! Elles me fichent une sacrée soif, oui !

— Je pense comme toi, approuva l'adolescente. Chaque fois j'ai l'impression de boire de l'eau de mer. J'en ai la gorge en feu.

— Si encore ils les mélangeaient avec de l'oignon et des poireaux, expliqua le chien, ça pourrait faire une sorte de soupe, on y couperait du pain et...

Peggy l'abandonna à ses extrapolations culinaires et reporta son attention sur les pyramides de brique rougeâtre dominant la cité. Il émanait de ces bâtiments une sourde menace.

Sur les remparts, Kev-le-diseur-de-pluie arpentait le chemin de ronde, le nez levé vers les nuages.

— Un beau temps gris ! ricana-t-il en voyant approcher l'adolescente et son chien. D'ici peu notre cher morok va s'époumoner pour couvrir l'orage ! Et tous ceux qui entendront ses cris deviendront fous ! Définitivement fous, comme Isi la sorcière.

Pour souligner ses propos, il ébaucha d'horribles grimaces et entreprit de se tortiller.

— C'est lui qui me fait l'effet d'être maboule, oui ! grommela le chien bleu.

Peggy haussa les épaules. Personne ne pouvait se réjouir de la perspective d'une tempête. Il y aurait la lueur aveuglante des éclairs, le bombardement du tonnerre. Bref, une musique d'épouvante que le dragon ne supporterait qu'à grand-peine. À

la première déflagration, il sortirait de sa léthargie, se dresserait sur ses pattes, faisant gémir ses entraves. À cette seule idée Peggy sentait ses paumes devenir moites.

— Nous allons vers la saison des orages ! exulta Kev dans son dos. Les cymbales du ciel vont sonner plus souvent qu'à leur tour ! Et dzing ! et dzong ! Notre petit dragon va danser la gigue des éclairs ! Ah ! comme ce sera plaisant à voir.

La jeune fille choisit d'abandonner le guetteur à son délire et, levant la tête, scruta la grande ziggourat écarlate. Le seigneur du poison était là, quelque part au creux de cet entassement de briques.

« Il me regarde peut-être..., songea-t-elle. Avec une lorgnette il peut compter les taches de rousseur sur mes joues, et moi je ne le vois pas. C'est agaçant. »

— Pourquoi l'appelle-t-on le seigneur du poison ? demanda le chien bleu.

— Isi nous l'a expliqué, soupira Peggy, mais bien sûr tu n'écoutais pas.

— Non, avoua l'animal, les discussions des humains m'ennuient.

— On sait peu de chose à son sujet, murmura l'adolescente en désignant la tour. Il s'appelle Zarc, et sa tâche est de surveiller la cité pour s'assurer que les gens ne se transforment pas en monstres. En règle générale, les seigneurs du poison ne quittent jamais le temple, et ceci pendant toute la durée de leur vie.

— Et le poison dans tout ça ?

— Ça, c'est moins drôle. Les réserves d'eau potable de la ville sont entreposées dans la citerne du temple, sous les pieds de Zarc, si tu préfères. De cette manière, si un jour les larmes du dragon se tarissaient, le maître d'Omakaïdo n'aurait aucun mal à verser le poison dans les canalisations qui desservent la ville.

— Et tout le monde serait changé en statue ?

— Oui. Ils préfèrent ça à l'idée de devenir des monstres. C'est du moins ce qu'ils ne cessent de répéter.

Le chien bleu grogna.

— Ça ne me plaît pas du tout, déclara-t-il. Je n'ai aucune envie d'être empoisonné. À mon avis on ferait mieux de cesser dès à présent de boire l'eau qui sort des robinets !

— Avec cette chaleur, soupira Peggy, c'est plus facile à dire qu'à faire. Tous les points d'approvisionnement sont contrôlés par Zarc. L'eau de la moindre fontaine sort de la citerne des seigneurs d'Omakaido.

— Nom d'une saucisse atomique ! enragea le petit animal, qui a eu l'idée de m'entraîner dans une pareille aventure ?

Peggy Sue s'engagea dans une ruelle tortueuse. Des graffitis constellaient les murs. Se chevauchant les uns les autres, ils chantaient tous le même refrain : *Isi la Folle, Isi l'amie des bêtes maudites...*

Peggy soupçonnait les soldats d'avoir peint ces inscriptions sur l'ordre de Mécanicus.

Un vendeur de sommeil dépassa l'adolescente. Il peinait en poussant une petite charrette peinturlurée où s'entassaient des flacons en terre cuite.

— L'orage approche ! criait-il d'une voix de fausset. Protégez-vous des mugissements de la bête ! Achetez le breuvage qui vous permettra de supporter la tempête sans devenir fou ! L'orage approche...

Peggy le regarda s'éloigner avec son étal brinquebalant. Les marchands de sommeil prétendaient que les hurlements du morok rendaient fou quiconque les entendait ! Afin d'échapper à ce danger, les gens d'Omakaido s'abreuvaient de somnifères les soirs d'orage, ainsi ronflaient-ils comme des loirs lorsque le dinosaure commençait à barrir.

La jeune fille quitta le labyrinthe des ruelles pour gagner le terrain vague où se dressait la tente de la fille aux cheveux rouges. Un parfum d'herbes médicinales s'en échappait.

Peggy écarta le pan de cuir masquant l'entrée du refuge. La jeune magicienne surveillait la cuisson d'un baume dans un chaudron ; absorbée par sa tâche, elle ne tourna pas la tête quand l'adolescente et le chien s'assirent à ses côtés. Il faisait chaud sous la tente et Peggy se retrouva couverte de sueur. Isi,

elle, ne portait qu'un pagne de toile. Elle avait le corps frotté d'huile et d'étranges colliers d'ivoire sur la poitrine. Ses cheveux rouges collaient à ses joues. À chaque inspiration, les os de sa cage thoracique saillaient sous sa peau tant elle était maigre.

Elle tourna sa pommade du bout de la cuillère pendant un moment puis leva enfin les yeux. Elle avait un sourire douloureux. Ses dents – un peu trop longues pour être totalement humaines – mordaient ses lèvres comme si elle hésitait entre le rire et l'aboïement. Peggy Sue la trouvait très belle, les autres la jugeaient maigre, folle... *et dangereuse*.

— Dans quelques heures, l'orage va éclater et le dragon dansera devant nos murs, observa la sorcière d'une voix rauque. Il se pourrait bien, cette fois, qu'il réussisse à casser ses entraves.

Le chien bleu, inquiet, fit entendre un grognement.

Peggy Sue s'agita, mal à l'aise. Le brasier rougeoyait entre les pierres, jetant des éclats sur l'entassement de fioles recouvrant le sol.

— Si le morok s'en va, tout le monde se transformera en loup ou en crocodile ! murmura la sorcière. Immédiatement après, Zarc versera le poison dans la citerne, et tous les robinets d'Omakaïdo se mettront à distribuer de l'eau pétrifiante.

Elle fit une pause, puis ajouta d'un ton funèbre :

— On raconte qu'à Vadang, une ville située non loin d'ici, le morok est mourant. Je me demande ce qui se passe dans la tête des habitants.

— Ils doivent trembler à l'idée que leur maître du poison décide de les changer en statues, soupira Peggy Sue, car, d'après ce que j'ai compris, il y a un homologue¹² de Maître Zarc dans chaque agglomération.

— Oui, confirma Isi.

— Pourquoi ces malheureux ne fuient-ils pas leur cité pour chercher un point d'eau naturel ? s'enquit le chien bleu. Une oasis, par exemple ? Ainsi ils ne seraient plus dominés par des types comme Mécanicus.

La jeune sorcière le considéra avec amusement.

¹² Personnage occupant une charge identique.

— Tu parles comme un homme, bestiole à peau bleue, ricana-t-elle, mais tu ne connais rien à Zantora. Il y a très peu de points d'eau sur cette planète, et sur ceux qui existent on a chaque fois bâti une ville. Tu comprends ? On chercherait vainement une source, un lac, un étang sur lequel les seigneurs du poison n'ont pas déjà construit une ziggourat.

— D'accord, pigé, admit le chien. Ça signifie que la population des cités ne peut pas s'enfuir parce que ça ne servirait à rien... Au-delà des murs, c'est le désert.

— Exact, approuva Isi. Les gens qui s'échapperaient seraient condamnés à mourir de soif, à moins de demander asile à la ville voisine.

— Mais on refuserait de les y accueillir, compléta Peggy Sue, parce que personne ne veut partager les larmes du dragon avec des étrangers, elles sont trop précieuses et on en a déjà juste assez.

— Tu as tout compris, conclut la jeune sorcière. Lorsqu'on est à court d'antidote on ne peut plus supporter la lumière du jour. Voilà pourquoi les monstres ne sortent que la nuit. Vous ne les verrez jamais dans la journée. Par contre, dès que le soleil se couche, ils essayent de se faufiler dans les maisons pour se procurer de la nourriture.

— Quelle sorte de... nourriture ? demanda Peggy.

Isi haussa les épaules.

— À ton avis ? De la nourriture qui se déplace sur deux pattes, si tu vois ce que je veux dire.

— Romo prétend que la mutation est rapide, fit Peggy.

— Ça commence par des démangeaisons, des boutons, énuméra la fille aux cheveux rouges. Puis les boutons se changent en écailles, les ongles en griffes, les dents en crocs, et ainsi de suite. Dès que tu croises quelqu'un qui porte un pansement, tiens-toi sur tes gardes. C'est peut-être un futur monstre au premier stade de la transformation.

Il y eut un moment de silence seulement troublé par l'ébullition de la pommade au creux de la marmite.

— As-tu entendu parler du Matador ? murmura soudain Isi. C'est une curieuse légende.

— Non, jamais, avoua Peggy Sue.

— Il s'agirait de l'ultime survivant d'une race ancienne, une race de géants qui tuaient les moroks à l'occasion de corridas sanglantes. L'un d'eux aurait traversé les siècles et errerait, depuis, sa cape rouge sur l'épaule, son épée à la main. Certains l'ont vu, à travers le brouillard, arpentant la lande d'un pas nerveux. On dit qu'il parcourt la planète à la recherche des derniers moroks, pour les exterminer. C'est un colosse. Le jour, il dort roulé dans sa *muleta*, la tête calée contre une colline. La nuit, il se lève et marche, écrasant les arbres, et ses épaules froissent les nuages, s'imprégnant de leur rosée. C'est un traqueur. Une seule chose l'intéresse : trouver un morok et l'affronter en quelques envolées de cape. L'affronter puis le clouer là, sur la plaine, avec son épée dont la lame est aussi longue que la plus haute tour de cette ville. Les nuits sans lune, il s'approche des cités où est attaché un dragon, il tranche de la pointe de sa rapière les liens retenant l'animal, le réveille et le combat. Alors le sol tremble sous la charge du morok, les murs s'effondrent, et la cape écarlate claque dans le ciel avec un bruit de tonnerre. Les passes se succèdent. La corne frôle à maintes reprises le ventre du géant. Puis c'est la mise à mort, l'éclair d'acier qui jaillit du brouillard et que beaucoup confondent avec la foudre. Désormais, quand tu entendras parler d'un morok tué par le feu du ciel, reste sceptique. L'éclair aperçu par les témoins, c'est celui de l'épée ! La lame qui vise la jointure des plaques osseuses, la lame qui cisaille le cerveau du pachyderme avec la netteté d'un rasoir. Après... une fois la corrida achevée, le Matador coupe la corne du morok et l'emporte, en trophée.

— Romo dit que ce sont les trafiquants d'ivoire qui scient la défense des dragons morts, hasarda Peggy Sue.

Isi rejeta ses mèches rouges sur sa nuque d'un coup de tête agacé.

— Et qu'en feraient-ils ? ricana-t-elle. Qui voudrait d'un tel objet ? Personne ! Non, quand tu vois la dépouille d'un dragon le front nu, c'est parce que le Matador a prélevé son tribut ! Bien des animaux qui ont péri de manière inexplicable sont en fait tombés sous les coups du géant. Si tu marches dans la lande et

que tu aperçois soudain un brouillard rouge à l'horizon, méfie-toi ! C'est la cape du tueur qui se déplace à travers la brume !

Peggy frissonna.

— C'est une légende, observa-t-elle d'une voix mal assurée, un conte...

— Tu en es sûre ? railla la jeune sorcière. Pas moi. J'ai vu de curieuses empreintes lorsque ma mère m'emmenait par-delà les forêts, jadis. Un jour nous nous réveillerons, et le ciel sera rouge au-dessus de nos têtes ; ce plafond tout proche, écarlate, ce sera la cape que le Matador aura jetée sur la ville le temps de libérer le dragon...

— Peut-être le morok le tuera-t-il ? hasarda Peggy. À ce qu'on m'a dit, les hommes meurent aussi dans les corridas.

Le vent comprima brusquement les parois de l'abri.

— La tempête marche sur nous, murmura la magicienne d'une voix rêveuse. Ce soir est un mauvais soir. J'ai eu une vision, cette nuit. Le sang sera versé. Je peux le prédire.

Peggy Sue frémit.

— Qui ?

Isi ferma les yeux.

— Je ne sais pas, je n'ai pas bien vu. Le songe était brouillé. Mais tu étais là... et ton ami aussi... cela se produira pendant la tempête.

— Il y aura un accident ? s'enquit Peggy, alarmée.

— Peut-être. Demain l'un de vous dormira sous la boue. J'espère que ce ne sera pas toi. Tu es très naïve mais gentille. Et ton chien ne sent pas trop mauvais.

Effrayée, Peggy fit un pas vers la sortie. Isi la rattrapa à la dernière seconde.

— Fais attention, lui souffla-t-elle dans la nuque. La foudre... *c'est l'épée du Matador*. Tu ne peux rien contre elle.

Peggy s'éloigna, suivie du chien bleu. Dehors la luminosité avait baissé et il faisait presque froid. L'adolescente se surprit à guetter la silhouette gigantesque du Matador derrière la brume. Elle haussa les épaules et se força à rire, mais le cœur n'y était pas.

L'orage

Dans le courant de l'après-midi, Peggy Sue alla rejoindre Romo et Sébastien sur le terrain de manœuvres devant les remparts, là où le morok était attaché. Pour la première fois, elle remarqua un curieux bonhomme qui, installé à peu de distance de la bête, semblait occupé à entretenir un feu d'herbes nauséabondes.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle. Il a l'air bien soucieux.

— C'est Manito, le faiseur de larmes, expliqua Romo. Il brûle des plantes médicinales dans l'espoir de provoquer les pleurs du dragon. On dit que ces fumigations éveillent des idées de tristesse dans la cervelle du morok, et qu'ensuite il se met à pleurer.

— Moi, intervint le chien bleu, je pense plutôt que ces cochonneries lui piquent les yeux, voilà tout.

— C'est un poste très important, continua Romo. Tant que le faiseur de larmes parvient à faire pleurer le dragon, on le couvre d'or et d'honneurs. Il est traité comme un seigneur. Hélas, une fois que la bête s'est habituée aux fumigations, elle cesse généralement de sangloter. Le faiseur de larmes est alors condamné à boire une pleine coupe de poison. Je connais un terrain vague, au nord de la ville, couvert de statues d'anciens faiseurs de larmes.

— C'est pour cette raison que Manito a l'air si sombre ? s'enquit Sébastien.

— Oui, souffla Romo. Ces derniers temps, ses fumées lacrymogènes ne donnent plus grand-chose.

*

L'odeur de l'orage courait sur la plaine. Une odeur d'ozone¹³ que Peggy Sue aurait reconnue entre mille.

Sébastien s'arc-bouta à l'un des anneaux d'amarrage fichés dans le sol sans parvenir à le faire bouger.

— Cette fois ça y est ! hurla-t-il dans le vent. Les câbles sont solidement attachés, le dragon peut toujours tirer dessus, il ne réussira pas à s'échapper. Les liens sont solides.

Peggy Sue comprit qu'il était excité par l'approche de la tempête ; elle ne partageait pas son enthousiasme car la prédiction d'Isi continuait à la hanter. *Quelqu'un mourrait ce soir...* Qui donc ?

Les bourrasques devenaient si violentes que le chien bleu avait du mal à ne pas s'envoler. Sa cravate claquait sur son dos ou s'enroulait autour de sa tête comme si elle avait décidé de l'étrangler. Le souffle coupé, les trois amis prirent le chemin de la baraque où les palefreniers avaient coutume de s'abriter. Un instant auparavant, Romo leur avait remis des boules de cire magique pour se protéger les tympans.

— N'oubliez pas de les utiliser, avait-il recommandé, sinon les rugissements du dragon vous feront perdre la raison, comme cette pauvre folle d'Isi qui n'a jamais voulu observer cette précaution. En ce moment, les habitants d'Omakaïdo sont en train d'avaler des somnifères. D'ici trente minutes, toute la ville dormira d'un sommeil si profond qu'un tremblement de terre ne parviendrait pas à la réveiller.

À une portée de flèche de la cabane, le dinosaure somnolait, dodelinant de la corne, indifférent aux rafales. Il ne s'éveillerait qu'aux premières gouttes de pluie.

— Pourquoi ne pas lui faire prendre un somnifère ? s'étonna le chien bleu. Ce serait le meilleur moyen de l'obliger à se tenir tranquille pendant la tempête.

— On a déjà essayé, répondit Romo, ça ne fonctionne pas. Son organisme semble immunisé contre ce genre de drogue.

13 L'ozone est un gaz libéré par les décharges électriques, notamment la foudre.

Une bourrasque brutale s'engouffra soudain dans l'abri, soufflant la flamme du réchaud à huile sur lequel Pauli-le-rouquin – l'un des aides de Romo – faisait bouillir de l'eau pour le thé.

— Ça se rapproche, grommela le garçon, un grand échalas couvert de taches de rousseur. Devenir un serviteur du dragon exige un long entraînement. Je ne sais pas si vous serez à la hauteur, vous, les Terriens.

— Et pourquoi ça ? riposta Sébastien, vexé. Nous n'en sommes pas à notre première aventure, tu sais.

Pauli se contenta d'un sourire ironique et versa le thé dans des gobelets de métal cabossés.

— D'accord, ricana-t-il, espérons que vous ne finirez pas aplatis sous les pattes du dragon avant la fin de l'orage.

Indifférent à ces rodomontades de jeunes coqs, Romo enfonça les bouchons de cire dans ses conduits auditifs.

— Voilà ! hurla-t-il à pleins poumons, faisant sursauter tout le monde. Je suis plus sourd qu'un caillou, c'est le moment ou jamais de m'insulter, je n'entendrai rien !

— D'accord, gros plein de soupe ! rigola Pauli. Si tu crois que j'ai attendu ta permission pour commencer !

Le premier éclair fusa, blanc, illuminant la plaine jusqu'à la ligne d'horizon. Peggy tressaillit, car elle se rappelait ce que lui avait confié la fille aux cheveux rouges : la foudre... c'est l'épée du Matador.

Elle plissa les paupières, essayant de distinguer le mystérieux géant embusqué derrière les nuages. Était-il là ? Allait-il s'approcher de la ville pour tuer le morok ?

— Que regardes-tu ? lui demanda Pauli.

— Rien, rien..., bégaya l'adolescente.

Néanmoins elle ne se sentait pas tranquille. Le temps d'un éclair, il lui avait bel et bien semblé entr'apercevoir une silhouette gigantesque dressée sur la plaine. *La silhouette d'un homme dont la tête touchait la voûte du ciel.*

Avait-elle été victime d'une illusion ?

À peine le petit groupe était-il sorti de la cabane que l'orage creva. Une pluie chaude cingla l'échine du dragon, ruisselant en rigoles sur ses écailles. En cinq secondes, Peggy fut trempée de la tête aux pieds, emprisonnée dans ses vêtements comme dans un drap mouillé. Elle s'en dépouilla à la hâte, ne conservant que son maillot de bain et ses bottes. La zone de piétinement se changeait en marécage. L'eau coulait le long de la corne inclinée du pachyderme, suivant le tracé de l'éperon d'ivoire à la manière d'une vulgaire gouttière. Peggy rejeta ses cheveux sur sa nuque car ils lui collaient aux joues telles des lanières de cuir. Elle s'empressa de rejoindre Romo, Sébastien et Pauli au milieu des amarres. Pour le moment tout allait bien, les filins restaient mous, le dragon n'avait pas encore commencé à tirer sur ses liens.

Hélas, ce qu'ils redoutaient tous finit par se produire. Un éclair déchira les nuages et vint frapper l'un des câbles noués sur la crête dorsale de la bête. Le feu du ciel suivit le tracé du filin d'acier, dessinant une traînée de lumière. Une odeur de brûlé emplit l'air, elle provenait des plaques osseuses se dressant sur le dos du monstre. L'une d'elles avait à moitié fondu. Le morok releva la nuque en barrissant. Un second éclair le frappa à la hauteur des vertèbres cervicales. Cette fois la douleur le fit se dresser sur ses pattes antérieures, pupilles dilatées. Le choc courut le long des filins qui vibrèrent sur une note sourde. Les amarres fichées dans le sol encaissèrent cette ruade sans faiblir et l'animal retomba lourdement sur les fesses, soulevant un geyser de boue qui gifla Peggy Sue.

Mais il en fallait davantage pour venir à bout de l'obstination du morok. Sa corne balaya l'horizon à 180 degrés, puis revint en arrière tel le canon d'un char d'assaut cherchant sa cible. Un mugissement épouvantable domina le souffle du vent. Les bras de Peggy se couvrirent de chair de poule. Heureusement, les bouchons de cire obturant ses tympans filtraient suffisamment les cris du dinosaure pour la protéger de la folie.

Blessé, furieux, le saurien se rua en avant de tout son poids. Raidis à l'extrême, les câbles tirèrent sur les anneaux d'amarrage qui, cette fois, se tordirent.

Peggy pataugeait dans la boue, aveuglée par les trombes d'eau. Elle avait le plus grand mal à distinguer Sébastian ; quant au chien bleu, entièrement recouvert de glaise, il avait l'air d'une statue modelée par des enfants.

Levant la tête vers le ciel, l'adolescente surprit alors une silhouette gigantesque embusquée derrière les nuages. Le Matador !

Il était venu ! Il se tenait là, observant la scène, sa cape rouge jetée sur l'épaule, l'épée à la main. Attendant le meilleur moment pour intervenir. Ses yeux brillaient d'un éclat jaune, effrayant. Sa peau était grise et il ne portait aucun vêtement. Il avait le crâne rasé et...

Et quoi ?

Peggy battit des paupières. Le géant avait disparu, avalé par le brouillard, à la manière d'un fantôme !

« Il est venu frapper le dragon, songea-t-elle, il va le tuer ! »

Affolée, elle essaya d'entrer en contact télépathique avec le chien bleu.

« Tu l'as vu ? lui lança-t-elle. Le géant, tu l'as vu ? »

« Ma pauvre, lui répondit le petit animal, je suis tellement enduit de bouillasse que je ne fais même plus la différence entre mes fesses et mon museau, alors ton géant... »

Le dragon donna un autre coup de reins ; l'onde de choc se répercuta dans les chevilles de Peggy qui perdit l'équilibre et s'abattit dans une flaque. Le terrain gorgé d'eau devenait de plus en plus mou. Les anneaux fichés en terre risquaient d'être arrachés d'une minute à l'autre, libérant le morok qui prendrait la fuite.

Pauli-le-rouquin accourut, maculé de glaise jusqu'aux sourcils. L'air affolé, il désigna à Peggy l'un des câbles fixés sur le dos du dinosaure. La jeune fille s'essuya le front, la pluie brouillait sa vision. Elle finit par repérer des effilochures de métal à mi-parcours. La tresse d'acier était en train de se

rompre, les torons¹⁴ qui la constituaient cédaient les uns après les autres. Si l'on ne faisait rien, le lien allait casser.

— C'est le moment de montrer ce que ton copain et toi savez faire ! lança Pauli. Moi, je dois rester ici pour surveiller les amarres.

Peggy retint son souffle. Il n'y avait d'autre solution que de grimper sur le dos du dragon pour installer un câble de remplacement. Elle le fit comprendre par gestes à Sébastien.

— D'accord ! hurla le garçon. Je grimpe avec toi.

Romo leur apporta un rouleau de filin neuf que Peggy assura sur son épaule. Attentifs aux écarts de la bête, les adolescents s'avancèrent sur la zone de piétinement. C'était un territoire d'extrême danger car, entre deux tractions, le morok reculait pour prendre son élan. Ses pattes énormes martelaient alors la boue, broyant tout ce qui avait la malchance de se trouver là.

Peggy se jucha sur un bloc de pierre. La manœuvre consistait à s'approcher le plus possible de l'animal pour escalader son flanc à l'aide de crochets qu'on plantait entre ses écailles. Deux jours plus tôt, Romo leur avait montré comment procéder. Cela revenait à grimper sur une montagne vivante qui se dandinerait d'un pied sur l'autre. De nombreux valets avaient péri au cours d'une telle équipée, mais c'était le seul moyen d'empêcher la rupture des amarres.

Sébastien esquissa un geste de conjuration pour écarter la malchance et s'élança. Peggy Sue saisit les crochets que lui tendait Romo et fit signe au rouquin de lui enlever ses bottes. Elle n'avait même plus peur. La pluie, le vacarme, les mugissements l'abrutissaient au point de faire d'elle une somnambule.

Le dinosaure fou furieux piétinait, transformant le sol en cratère. Peggy tâta le roc du bout des orteils. Il se révéla glissant. Elle se recroquevilla sur elle-même, gonflant les muscles de ses cuisses. Lorsque le flanc de l'animal se présenterait, il lui faudrait plonger en avant, presque à l'horizontale, les crochets brandis. Si elle calculait mal son coup,

14 Brins d'acier qui, une fois tressés ensemble, constituent le câble proprement dit.

elle s'écraserait dans la boue, entre les pattes du monstre. On se remettait mal de ce genre d'erreur.

Afin de prendre son élan, le pachyderme recula. Peggy fit le vide dans son esprit et détendit les jambes, telle une grenouille qui voudrait sauter sur la lune. La paroi écailleuse lui bondit au visage. Pendant une seconde, elle vit la muraille d'écailles défiler devant ses yeux, puis le choc de l'abordage résonna douloureusement dans ses poignets. Les crochets d'acier s'étaient fichés dans la carapace du monstre. Peggy se mordit les lèvres et se hissa à la seule force des bras. Un peu plus loin, Sébastien faisait de même, toutefois, sa nature surhumaine lui rendait les choses plus faciles.

« Parfois ça sert d'être bonne en gym ! » songea Peggy pour se donner du courage. Elle trouva enfin une excroissance où coincer le pied, et se plaqua contre la panse du dragon qui tirait sur ses liens avec obstination. Quand elle eut repris son souffle, la jeune fille dégagea son poignet droit d'une saccade, et le lança cinquante centimètres plus haut. Elle devait surtout s'appliquer à respirer convenablement pour s'oxygéner et éviter la crampe.

« Ne pense pas à ce que tu es en train de faire, se dit-elle, sinon tu vas paniquer ! »

Elle progressa de trois mètres sans trop de difficulté. Les pointes des crochets mordaient bien, et les fissures de la carapace offraient de bonnes prises. Seule la pluie diluvienne contrariait son avancée. Elle ruisselait sur la peau du saurien jusqu'à rendre les écailles plus brillantes qu'un miroir.

Bien qu'absorbée par son escalade, Peggy éprouva soudain l'impression d'être observée. Sans lâcher les crochets, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et frémit. L'immense figure du Matador venait de s'insinuer dans la déchirure d'un nuage, ses yeux jaunes scrutaient l'adolescente avec une inquiétante fixité. Peggy se fit l'effet d'être une mouche sous la lentille d'un microscope ; ça n'avait rien d'agréable.

« Fiche le camp ! pensa-t-elle sans oser cependant ouvrir la bouche. Laisse-nous tranquilles ! »

Le géant lui faisait peur. Elle n'aimait pas sa large face carrée à la mâchoire lourde. Allait-il tendre la main et la capturer ? Ou bien la couper en deux avec son épée ?

Ayant flairé la présence du Matador, le dragon mugit de plus belle. L'écho de ses cris commençait à faire éclore d'étranges images dans l'esprit de Peggy Sue. « Ça y est, se dit-elle. Je comprends tout ! Je suis en train de devenir folle ! Il n'y a pas de géant ! Je l'ai imaginé... Les boules de cire magique ne me protègent pas complètement. Le géant n'est qu'une hallucination ! »

Cramponnée aux crochets d'escalade, elle regarda encore une fois derrière elle, mais le Matador avait disparu. S'était-il dissimulé dans la brume ou n'avait-il jamais existé ?

N'ayant guère le temps d'y réfléchir, Peggy se déplaça sur la saillie d'une côte. Elle aperçut enfin les grandes plaques d'ivoire dressées sur l'échine du morok. Elle savait que le câble abîmé était noué à la hauteur de la cinquième vertèbre. Elle le remplacerait par celui qu'elle portait en bandoulière. Une fois le filin neuf noué autour de la crête d'os, elle jetterait le reste du rouleau dans le vide. Pauli s'emparerait alors de l'extrémité demeurée libre et la fixerait à un anneau d'amarrage, en bas, écartant ainsi le danger de rupture.

Au moment où Peggy se hissait sur la bosse de la cinquième vertèbre, un éclair l'aveugla, et elle faillit perdre l'équilibre. Les écailles lui rabotèrent le ventre. Elle demeura une seconde haletante, le visage plaqué contre la carapace du dragon, persuadée qu'elle ne pourrait jamais se remettre debout. Elle avait l'impression d'être une puce collée sur le dos d'un éléphant furieux. Elle hurla pour se donner du courage et franchit les derniers mètres dans un état proche de l'épuisement.

Au bord de la syncope, elle s'accroupit contre la crête osseuse et s'y accrocha. La pluie redoubla. Maintenant, elle était froide et cinglait la peau. Sébastien la rejoignit enfin. D'une secousse, Peggy fit tomber le rouleau qu'elle portait sur son épaule. Une odeur d'ivoire brûlé flottait dans l'air. Là où les éclairs avaient frappé, la carapace du monstre avait noirci. Sans perdre de temps, Sébastien passa l'une des extrémités du câble dans un

trou de la crête dorsale, et boucla un nœud capable de résister aux pires tractions.

Trente mètres plus bas, Pauli agitait les bras pour signaler sa présence. Peggy saisit le rouleau, le jeta dans le vide. Le filin s'envola tel un serpent d'acier, puis se dévida en sifflant. La tresse décrivit une courbe parfaite pour fouetter la boue aux pieds du rouquin. Peggy sourit, soulagée. Pauli avait déjà saisi le câble et courait vers Romo.

Soudain, alors que le rouquin s'approchait du chef d'équipe, un affreux bourdonnement emplit l'air. Un bruit d'abeilles en folie qu'aurait précédé une odeur d'ozone. Peggy ouvrit la bouche et se jeta à plat ventre, entraînant Sébastien à sa suite.

Au même instant, la foudre frappa le câble puis courut, vivante coulée de lumière, vers Pauli qui remorquait le filin. Le phénomène dura à peine une demi-seconde mais Peggy vit distinctement la boule de feu envelopper le rouquin et le transformer en torche vivante. Raidi par la décharge électrique, le valet s'abattit dans la boue en grésillant.

Dix minutes plus tard, l'orage s'éloigna. Alors, lentement, le dragon laissa choir son museau sur ses pattes de devant. Éreinté par les mille contorsions auxquelles il venait de se livrer, il renonçait enfin à s'échapper. La pluie cinglant les écailles n'éveillait plus qu'un vague tressaillement sur ses flancs. Déjà, il fermait les yeux, entamant un nouveau voyage sur la route du sommeil.

— Ça va ? s'enquit Sébastien en touchant l'épaule de Peggy. J'ai bien cru notre dernière heure arrivée !

— Si nos doigts avaient été posés sur le câble au moment où la foudre l'a frappé, murmura l'adolescente, nous aurions connu le même sort que ce pauvre garçon. C'est affreux. Isi l'avait prédit.

Les jeunes gens se laissèrent glisser le long de la crête dorsale du dragon. Ils avaient la tête vide et le corps douloureux.

Le chien bleu dansait une sarabande infernale au pied du morok. L'espace d'une seconde, il avait cru que la foudre avait touché Peggy. La découvrant indemne, il ne se tenait plus de joie.

Romo s'approcha de la jeune fille ; il avait encore les oreilles bouchées à la cire mais, par habitude, lisait assez bien sur les lèvres pour soutenir une conversation.

— C'était du beau travail pour des débutants, fit-il avec un sourire.

— Ça n'a servi à rien puisque l'orage s'est arrêté avant même que Pauli n'ait eu le temps d'amarrer le câble ! ragea Sébastian.

— Exact, admit le colosse, mais vous avez eu du courage, et ça compte ! L'orage aurait très bien pu s'attarder une heure de plus, comment savoir ?

— Si nous n'avions pas posé ce câble, Pauli serait toujours en vie..., gémit Peggy.

Romo haussa les épaules avec fatalisme.

— C'est le destin des serviteurs du dragon, soupira-t-il. On ne fait pas de vieux os dans ce métier.

Ils s'immobilisèrent côte à côte à la limite de la zone de piétinement et regardèrent la boue qui recouvrait déjà le corps carbonisé du garçon aux cheveux roux. C'était la coutume, aucune cérémonie ne présidait jamais à la mort des valets du morok. Leurs dépouilles s'enfonçaient dans la tourbe qui, aux temps chauds, durcissait sur elles, les enfermant dans une gangue argileuse qu'on disait momificatrice, ainsi étaient-ils à jamais préservés de la décomposition.

— Venez, les enfants, insista Romo, la bête s'est rendormie, pour nous le travail est terminé. C'est l'heure de la récompense. Profitons de notre privilège avant que les habitants d'Omakaïdo se réveillent !

Sans s'occuper de savoir si on le suivait, le colosse se dirigea vers la porte de la ville. Peggy et Sébastian lui emboîtèrent le pas.

— À quel privilège fait-il allusion ? demanda le chien bleu.

— C'est un droit accordé par Maître Zarc aux serviteurs du dragon, expliqua l'adolescente. Un dédommagement pour les

risques encourus. La loi stipule que les valets de la bête ont le droit d'entrer dans les maisons pendant que les gens sont plongés dans le sommeil, et de voler tout ce qui leur fait envie.

— Trop cool ! s'exclama le petit animal. Alors j'ai le droit d'aller fouiller dans les armoires à la recherche d'une nouvelle cravate ? Personne ne m'en empêchera ?

— Non, fit Peggy avec une certaine réticence. Tant que les habitants d'Omakaido sont sous l'effet des somnifères, on peut dérober tout ce qu'on veut. N'empêche, je trouve ça gênant.

— Pas moi ! lança le chien. La boue a salopé ma plus belle cravate, j'estime normal d'en choisir une neuve !

Passant sous l'arche de la grande porte, les trois amis entrèrent dans la cité.

Comme d'habitude, la population avait choisi de fuir les cris du dragon en se réfugiant dans le sommeil. Par les fenêtres des habitations on pouvait voir des familles entières allongées sur le sol, devant l'âtre, dormant à poings fermés. Sans gêne aucune, Romo poussait les portes, entrant dans les maisons. Là, il fouillait dans les commodes, les armoires, à la recherche d'objets précieux sur lesquels il pourrait faire main basse.

— Venez ! cria-t-il aux adolescents. Ne soyez pas timides. Ils en ont encore pour quatre ou cinq heures, et vous connaissez la loi. C'est le moment ou jamais d'en profiter ! Nous venons de risquer nos vies pour ces gens. Pauli en est mort ; j'estime avoir mérité ma récompense.

Peggy Sue grimaça un sourire contraint. La bonne conscience du chef d'équipe la mettait mal à l'aise. Pourtant elle ne put empêcher le chien bleu d'aller le rejoindre en frétilant de la queue.

— Nom d'une saucisse atomique ! criait-il. Où sont donc rangées les cravates ?

— Ne restons pas là, murmura Sébastien en posant son bras sur les épaules de Peggy. Allons prendre un bain, on croirait que nous émergeons d'un marécage.

La jeune fille se serra contre son compagnon.

— Nous avons bien failli y rester, chuchota-t-elle. Si nos mains avaient touché le câble quand la foudre est tombée, nous serions en ce moment allongés à côté du pauvre Pauli.

— Je sais, fit Sébastien en déposant un baiser sur ses lèvres. Au début de l'orage j'étais content qu'il y ait enfin un peu d'action, mais j'ai vite déchanté. L'action, ce n'est amusant qu'au cinéma, dans la réalité on rigole beaucoup moins.

— J'ai bien peur que nous ne soyons qu'au commencement de nos ennuis, soupira la jeune fille.

Elle n'aspirait plus qu'à se laver et dormir. L'image de Pauli s'effondrant dans la boue en grésillant mettrait longtemps à s'effacer de sa mémoire.

— Tu sais, fit-elle en serrant la main de Sebastian, j'ai cru voir le Matador... Il m'épiait à travers le brouillard...

— Mais non, murmura Sebastian, tu l'as imaginé. Ce sont les cris du dragon ; malgré les boules de cire ils commençaient à t'attaquer le cerveau. Tu as été victime d'une hallucination.

— Peut-être, souffla la jeune fille, *mais peut-être pas...*

Les maîtres du poison

En haut de la grande ziggourat rouge vif, appuyé aux créneaux de la cinquième terrasse, Zarc, seigneur suprême du poison, contemplait la foule dont les files d'attente bigarrées emplissaient les rues étroites. Il savait que ces gens faisaient la queue pour obtenir leur dose quotidienne d'antidote, néanmoins ces processions silencieuses avaient quelque chose de sinistre. Il y voyait une sorte de parade mortuaire annonçant la fin d'Omakaido.

Il se secoua, passa la main sur son crâne nu. Malgré le vent, il la retira humide de sueur. C'était un homme grand et maigre, qui se rasait la tête et se poudrait le visage. Ses mains aux doigts trop longs avaient quelque chose d'inhumain. On les aurait dites conçues pour le maniement d'un instrument de musique effroyablement compliqué.

Ce matin, il était inquiet. Au cours de la nuit il avait fait de mauvais rêves. Pour être exact, il avait rêvé que le morok cessait de pleurer... Il craignait que ce ne soit là un message envoyé par les dieux. Un message l'avertissant de se préparer au pire.

Le front plissé par le souci, il s'éloigna de la terrasse pour prendre l'escalier menant à la grande citerne de 800 000 litres qui alimentait la cité. Ses sandales, claquant sur les marches, éveillèrent des échos interminables sous la voûte. Zarc soupira, écrasé par le poids des responsabilités. C'était lui, et lui seul, qui devrait prendre la décision d'empoisonner la citerne le moment venu. Cette pensée l'épouvantait. Au début de son règne, il s'était dit qu'il aurait la chance de mourir avant le dragon, et que l'affreuse décision reviendrait à son successeur. Hélas, aujourd'hui, il n'en était plus aussi certain. Le morok pleurerait de moins en moins... et cela n'annonçait rien de bon.

Arrivé au bas de l'escalier, Zarc pénétra dans une immense salle dépourvue de fenêtres. Il y faisait frais car la citerne s'ouvrait, tel un lac aux eaux noires. Les prêtres surveillant le réservoir se prosternèrent à son entrée. Des dizaines de canalisations partaient de cet endroit pour distribuer le liquide à travers la ville. Sur chaque tuyau, une inscription indiquait le quartier desservi.

— Sa Seigneurie veut-elle goûter le breuvage ? s'enquit l'un des moines. Il est pur, nous y veillons.

Zarc ne répondit pas. Son regard était tourné vers l'autel de pierre érigé sur la berge du lac souterrain. Une jarre d'or s'y trouvait posée. Son couvercle était muni d'une serrure qu'une seule clef au monde pouvait ouvrir, et cette clef, Zarc la portait nuit et jour autour du cou. La potiche renfermait un poison concentré, puissant. Cette substance toxique n'avait aucun goût, aucune couleur, et demeurait indétectable lorsqu'on la mêlait à l'eau. Il suffisait d'en boire une demi-gorgée pour se retrouver changé en statue de granit. C'était là un élixir de haute magie comme on en trouvait peu dans l'univers.

« Mieux vaut changer les gens en pierre que les tuer, lui avait expliqué Mécanicus, l'inventeur du produit. La mort n'est pas une garantie, car il existe des morts-vivants très agressifs dont on a le plus grand mal à se débarrasser. Une statue, c'est beaucoup moins embêtant. Elle ne peut pas bouger, et si, par hasard, elle s'entête à vouloir galoper, elle se casse aussitôt en mille morceaux. Tous ceux qui avaleront une gorgée de ce poison deviendront aussi inoffensifs qu'un bloc de pierre, je vous en donne l'assurance. »

Zarc s'avança au pied de l'autel pour contempler la jarre d'or. Il espérait ne jamais se retrouver forcé d'en vider le contenu dans la citerne. Toutefois, si l'occasion se présentait, il accomplirait son devoir sans hésiter, car il était inenvisageable de laisser la population d'Omakaïdo devenir une armée de monstres affamés.

« Et quand tout le monde sera changé en pierre, songea-t-il avec tristesse, je boirai moi aussi un gobelet de cette eau vénéneuse. »

Il y pensait souvent, mettant en scène ses derniers gestes : il s'assiérait sur son trône et porterait la coupe à ses lèvres. Il espérait ainsi que sa statue aurait belle allure quand on la découvrirait. C'était sa seule coquetterie.

— Quelque chose ne va pas, Seigneur ? s'inquiéta l'un des prêtres.

— As-tu les derniers chiffres de la production de larmes ? fit sèchement Zarc en guise de réponse.

— Oui, Maître vénéré, ils sont en baisse. Le dragon ne pleure plus assez.

— Pourquoi ?

— Il est trop vieux et ses glandes lacrymales s'assèchent. Il serait urgent de trouver un moyen de le faire pleurer davantage. Les fumigations de Manito, le faiseur de chagrin, restent sans effet. Peut-être faudrait-il le remplacer ?

— Je vais y réfléchir, murmura Zarc en se détournant de l'autel.

Sans s'attarder, il prit l'escalier pour gagner la salle du conseil. Dix minutes plus tard, alors qu'il s'asseyait sur le trône, Mécanicus, le médecin bourreau, se présenta au seuil de la salle d'audience et s'inclina.

— Maître, murmura-t-il, j'arrive porteur de mauvaises nouvelles. La rumeur publique avance que le dragon protégeant la ville de Vadang serait mort depuis une semaine. Le peuple chuchote, il voudrait être sûr que les seigneurs de Vadang ont bien empoisonné les habitants de leur cité. Nous n'avons encore dépêché aucune patrouille pour vérifier la chose. La populace désire être rassurée. Elle craint que Vadang ne se remplisse de monstres incontrôlables. Des monstres qui, bientôt, se mettront à gambader sur la plaine et viendront rôder sous les murailles d'Omakaido.

Zarc haussa les épaules.

— Mon pauvre ami ! Le temps n'est plus où nous pouvions expédier à travers le pays des escouades de cavaliers pour vérifier que nos voisins étaient toujours humains. La vieille race des chevaux terriens s'éteint doucement, elle n'a jamais réussi à

se reproduire sur cette planète. À peine en reste-t-il une demi-douzaine dans les écuries de la première terrasse, et je crois bien que leurs sabots n'ont jamais foulé la boue des plaines. Les sacrifier pour équiper une patrouille de reconnaissance me rend malade.

Mécanicus eut un geste hésitant. Le front baissé, il dit :

— Si le dragon de Vadang est mort, et si les seigneurs du poison n'ont pu remplir leur mission, on ne peut écarter l'éventualité que la population, privée d'antidote, forme à présent une armée de loups-garous.

Zarc s'agita, mécontent.

— Pourquoi les seigneurs de Vadang auraient-ils failli à leur mission, peux-tu me le dire ? tonna-t-il.

Mécanicus s'agenouilla sur les dalles de marbre.

— Ils ont pu être victimes d'un complot, Maître, suggéra-t-il. Des monstres les ont peut-être assassinés pendant leur sommeil. Comment savoir ? Dans ce cas, vos homologues n'ont pas eu le temps de verser le contenu de la jarre d'or dans la citerne alimentant les fontaines de Vadang. Je crois qu'il serait prudent d'aller jeter un coup d'œil là-bas. Envoyons des observateurs.

— Tu penses à quelqu'un de précis ?

Mécanicus secoua son crâne rasé.

— Oui, Maître. Ces Terriens qui ont escaladé la bête lors de la dernière tempête. Ils sont jeunes, vigoureux et naïfs comme tous les adolescents. Et puisqu'ils prétendent être venus ici pour nous aider, autant profiter de leur bonne volonté.

— Comment s'appellent-ils, déjà ?

— La fille se nomme Peggy Sue, Maître, le garçon Sébastien. Pour l'heure ils secondent Romo, l'un de nos vieux serviteurs. On pourrait les nommer éclaireurs ? Une telle initiative apaiserait les esprits.

Zarc crispa la bouche en une moue ennuyée.

— D'accord, va pour... Peggy Sue. Convoque-la à l'instant. J'espère qu'elle saura ramener le cheval intact. Nous n'en possédons plus beaucoup.

*

Peggy et Sébastian paraissaient minuscules au centre de la grande salle de la ziggourat. Dans la chaleur des torches, la brique développait une senteur âcre qui finissait par irriter la gorge. Exception faite de minces meurtrières, il n'y avait pas d'ouvertures sur l'extérieur. La fumée résineuse rampait le long des murs, dessinant des taches noires au plafond.

Les adolescents progressaient à pas lents, le chien bleu sur les talons. Romo leur avait recommandé de garder la tête penchée dans une attitude de soumission. La poussière rouge dansait en essaim serré dans les rais de lumière obliques tombant des meurtrières.

En approchant de la salle du conseil, Peggy s'adossa à une colonne pour reprendre son souffle car, après cette escalade de mille marches, la tête lui tournait.

À côté d'elle Sébastian n'avait pas l'air beaucoup plus à l'aise.

— Je n'aime pas trop l'idée d'aller vérifier que nos voisins ont été convenablement empoisonnés ! grogna le garçon. Je trouve ça horrible de se réjouir de la mort des gens.

— C'est vrai que les coutumes de Zantora sont plutôt bizarres, admit Peggy.

Ils se secouèrent et firent appel à tout leur courage pour se hisser sur la quatrième et dernière terrasse. Une fois appuyés aux créneaux, l'air qui soufflait de la plaine sans rencontrer d'obstacle leur fouetta le visage, dissipant les miasmes d'angoisse qu'avait fait naître en eux l'atmosphère confinée des escaliers.

— Je flaire la sale histoire ! grommela le chien bleu. Mécanicus essayerait de se débarrasser de nous qu'il ne procéderait pas autrement.

— Allons, tempéra Peggy Sue, tu vois tout en noir.

Le chien écarquilla les yeux et secoua la tête avec fureur.

— Tu crois que je suis parano ? s'emporta-t-il. Réveille-toi, ma petite ! On va nous jeter dans un fichu piège, oui ! Tu sais ce que ça représente d'aller à Vadang ? Il va nous falloir traverser le désert boueux, errer au milieu de terres désolées. Nous devons emporter un bidon d'antidote qui constituera notre seul recours contre la mutation. Si on nous le vole, si un accident se

produit ou que la gourde crève, on se retrouvera condamnés à la métamorphose.

— Il n'a pas tort, renchérit Sébastian. Il faudra faire attention à ne pas s'attarder en route et calculer soigneusement la durée du trajet de retour. Si on prend du retard, on risque de ne plus avoir assez d'antidote pour revenir ici. Tu sais ce que ça implique.

Peggy Sue fronça les sourcils et dit :

— Tu penses que Mécanicus nous donnera juste de quoi faire l'aller et retour, sans prévoir de marge de sécurité ?

Sébastien eut un geste désabusé.

— Ça m'étonnerait qu'il se montre généreux. Les réserves de larmes s'épuisent. Omakaïdo survit au jour le jour. Si on fait sauter une distribution ce sera l'émeute. La population prendra la pyramide d'assaut en accusant les seigneurs du poison de garder les pleurs du dragon pour leur usage personnel. Non, à mon avis, Mécanicus ne nous accordera que le strict nécessaire, pas une goutte de plus.

— Il nous donnera un équipement, au moins ?

— Oui, bien sûr, mais rien d'extraordinaire. Un cheval, peut-être un mulet. Une carte approximative comme ils les font ici, plus jolie qu'efficace... des vivres et un bidon d'antidote.

— C'est exactement ça ! ricana le chien bleu. Je me suis renseigné, moi aussi. N'oubliez pas que le désert est rempli de bêtes maudites, et qu'elles sortent la nuit. À mon avis, elles ne manqueront pas de venir nous faire un petit coucou.

La jeune fille secoua la tête.

— Des monstres ? fit-elle. Tu crois qu'il y en a beaucoup ? Comment survivraient-ils puisqu'il n'y a aucune oasis dans le désert ?

Le chien bleu grogna.

— Peut-être qu'ils boivent du sang, comme les vampires ? lâcha-t-il. On dit qu'ils se sont regroupés en hordes et qu'ils se cachent dans les cavernes.

— Ce sont sûrement des légendes, tempéra Sebastian, mais comment en être certains ?

— Le temps jouera contre nous, insista le chien bleu. Si nous tardons à revenir, les gens d'Omakaïdo refuseront de nous

laisser franchir les portes de la ville parce qu'ils penseront que nous sommes déjà à moitié « monstrueux ». C'est à une mauvaise course que nous convie Mécanicus, je vous le dis, mes amis, une bien mauvaise course.

À ce moment, Maître Zarc apparut au seuil de la salle d'audience, aussi les trois amis s'empressèrent-ils de faire silence.

Le maître du poison leur exposa ce qu'il attendait d'eux, sans oublier de souligner l'importance de la mission.

— Nous sommes au bord de la catastrophe, conclut-il. Manito, le faiseur de chagrin, est impuissant à faire sangloter le dragon. Si la sécheresse s'installe, nos réserves d'antidote s'épuiseront vite.

— Pourquoi ne pas remplacer Manito par Isi ? proposa Sébastien. C'est une sorcière qui a l'air de connaître son affaire.

— Non, fit Zarc d'un ton tranchant. Pas Isi. Je n'ai pas confiance en elle.

— Ma grand-mère pourrait nous aider, hasarda Peggy Sue. Dans le passé, elle nous a tirés de situations encore plus compliquées.

— Hum... pourquoi pas..., bougonna Zarc. Je vais y réfléchir.

Sur ce, il claqua dans ses mains pour leur signifier que l'entretien était terminé.

*

En sortant du palais, Peggy Sue laissa Sébastien rejoindre Romo, et s'enfonça dans le labyrinthe de ruelles menant à la tente d'Isi. À chaque distribution d'antidote elle tremblait pour la jeune sorcière. Elle craignait que la foule, cédant à une explosion de haine, ne se mette en tête de la lapider en l'accusant d'avoir partie liée avec les monstres.

L'abri de cuir était vide. Finalement, après avoir erré au hasard des venelles, Peggy dénicha Isi sur les remparts, assise entre deux créneaux, les jambes dans le vide. Lorsqu'elle aperçut Peggy, la fille aux cheveux rouges brandit le gobelet d'étain qu'elle portait en bandoulière.

— Rassure-toi ! lança-t-elle. J'ai bien pris mon médicament !

Peggy se laissa tomber sur le sol, haletante.

— Ça se passe de plus en plus mal, observa Isi dont la chevelure écarlate volait au vent. Aujourd'hui un type a voulu m'arracher ma timbale pour l'écraser sous son talon. Les femmes et les gosses criaient : « Pas de liqueur pour la sorcière, pas d'antidote pour la folle ! Dehors, les inutiles ! Qu'on donne sa ration à un bon citoyen ! »

— Tu as pu être servie ?

— De justesse, et pas une pleine tasse. Je vais peut-être me réveiller avec un pied ou une main de monstre, qui sait ?

— Ne plaisante pas avec ça. Je pars, on va nous donner une gourde d'antidote, je t'en laisserai un peu.

— Tu pars ?

Peggy résuma son entrevue avec Zarc.

— Ainsi Vadang est tombé, observa pensivement Isi. Et pourquoi dois-tu te rendre là-bas ?

— Pour vérifier que tout s'est passé dans les règles. Si l'animal est mort, je dois m'assurer que la population a bien été statufiée par le poison versé dans les fontaines.

Isi se tourna vers Peggy Sue, la dévisageant.

— As-tu pensé à ce qui t'arrivera si les caves de Vadang sont remplies de bêtes maudites ?

Peggy Sue haussa les épaules.

— Tu sais bien que je ne pouvais pas refuser. C'est Zarc lui-même qui nous a donné l'ordre d'y aller !

Le silence s'installa. Dangereusement penchée au bord du vide, Isi contemplait le dragon au pied de la muraille. Au bout d'une minute elle releva la tête, une expression grave figeait ses traits.

— La bête de Vadang, murmura-t-elle enfin, c'est le Matador qui l'a tuée. D'un coup d'épée. Il se rapproche, Peggy, il se rapproche...

— Je sais, souffla l'adolescente, je l'ai vu pendant la tempête. Il se cachait dans le brouillard.

Mystère, mystère...

Peggy et Sébastian partirent le lendemain sur des chevaux prêtés par le maître du poison. C'étaient des bêtes craintives et fragiles qui n'avaient jamais quitté l'enceinte de la ziggourat. Le spectacle des rues les effrayait au plus haut point.

Mécanicus s'était arrangé pour donner une grande publicité à ce départ, et les jeunes gens durent traverser la ville entre deux haies de citadins avant de voir s'ouvrir devant eux la plaine craquelée dont l'étendue désertique courait jusqu'à la ligne d'horizon.

Peggy s'inquiétait de ce qui les attendait hors des murs. Ne plus sentir autour d'elle les replis protecteurs des remparts l'emplissait de panique. On lui avait remis une épée, mais elle n'était pas certaine de savoir s'en servir, ce qui ne faisait qu'ajouter à son désarroi.

À la fin de la première journée, son poney eut une syncope et s'affala dans la boue d'un marécage. Peggy ne parvint pas à déterminer ce qui avait provoqué cet évanouissement : peur des grands espaces ou fatigue ?

— Tu sais, déclara Sébastian, sur Zantora les animaux ne vont pas bien. Ils sont fragiles, toujours malades. Ce sont les descendants des bêtes terriennes amenées dans les soutes de la première fusée qui s'est posée sur la planète. Ils n'ont jamais pu s'acclimater. Les chats sont morts en premier. Seules survivent quelques espèces en voie de disparition : moutons, chèvres, vaches, lapins, poules, ainsi que de rares poissons de vivier ; mais ils se reproduisent mal.

— Exact, renchérit le chien bleu du fond de la sacoche où on l'avait placé. Leurs maîtres les abreuvent régulièrement d'antidote de peur qu'ils ne se changent en monstres et qu'on ne puisse plus les faire cuire !

Il disait vrai. Avec les années, ce maigre cheptel avait pris une importance considérable, car il représentait pour les habitants de Zantora la seule source de viande comestible. À part les moroks, la planète ne possédait réellement aucune faune, or il n'était pas question de manger les moroks !

— Il n'y a jamais eu d'êtres humains sur Zantora ? demanda Peggy.

— Romo prétend que non, fit Sébastien. Rien que des moroks, et encore leur espèce est-elle proche de l'extinction. Ce monde est une grosse sphère de boue et de végétaux dont l'unique faune se réduit à une poignée de dragons enchaînés aux portes des cités.

*

Les adolescents chevauchèrent prudemment. Malgré le noir tableau que Romo leur avait brossé du monde extérieur, ils arrivèrent sans encombre à Vadang.

Une puanteur insupportable régnait sur la ville. Au pied des remparts, dix-huit millions de mouches bourdonnaient autour de la carcasse du morok défunt. Peggy se noua un chiffon imprégné de parfum sur le bas du visage et s'approcha de l'énorme cadavre.

— Que fais-tu ? cria le chien bleu. Tu es folle, tu vas tomber asphyxiée ! Ça empeste encore plus que lorsque le crapaud péteur de Granny Katy se laisse aller !

— Je veux savoir de quoi il est mort, s'entêta l'adolescente.

Sans plus s'occuper des protestations de ses amis, elle fit le tour de la dépouille.

— Regardez ! cria-t-elle. Les câbles qui l'entravaient ont été sectionnés.

— Exact, admit Sébastien. La coupure est nette, on dirait qu'elle a été faite par...

— Par une épée, compléta Peggy. Une épée géante.

— Allons, grogna le garçon, tu ne vas pas recommencer avec ton histoire de Matador !

— J'y crois, moi, au Matador, lança le chien bleu. J'ai flairé sa présence la nuit de la tempête.

Sébastien haussa les épaules en bougonnant.

— De la superstition, s'obstina-t-il. Un conte à dormir debout inventé par Isi pour se rendre intéressante.

Mais, déjà, Peggy examinait la tête du dragon.

— Voyez un peu ça ! haleta-t-elle. On lui a transpercé le front. Il a une plaie entre les yeux. Juste au-dessus de la corne. Un coup d'épée...

— Il a été frappé par la foudre, voilà tout, objecta Sébastian.

— Non, assura Peggy Sue. J'imagine fort bien ce qui s'est passé. Le Matador s'est présenté une nuit sous les murs de Vadang. Il a libéré le morok afin de l'affronter selon les règles de la corrida, puis, après deux ou trois passes de *muleta*, lui a donné l'estocade. À présent il veut faire la même chose avec le dragon d'Omakaido. Il se déplace de ville en ville pour combattre les moroks. Il ne s'arrêtera pas avant de les avoir exterminés jusqu'au dernier.

*

Mécanicus leur avait prescrit d'entrer dans la ville, d'y vérifier que la population y avait été pétrifiée par le poison, et de faire demi-tour sans s'attarder.

« Par contre, si vous ne voyez aucune statue autour des fontaines publiques, avait-il précisé, cela signifiera que les habitants de Vadang se sont abstenus de boire l'eau distribuée par la citerne et que les caves sont remplies de monstres attendant la nuit pour se mettre en quête de chair fraîche. Je vous conseille alors de flanquer le feu aux baraques et de filer ventre à terre sans demander votre reste ! »

Peggy Sue passa sous la herse de la grande porte, les mâchoires serrées, se préparant à affronter l'horrible spectacle de rues peuplées de cadavres de pierre grise.

— Hé ! hoqueta Sébastian, il n'y a personne.

Devant eux s'étirait la perspective d'une avenue déserte, silencieuse. Un frisson désagréable courut sur la nuque de Peggy. Les sabots des chevaux sonnaient sur les pavés. Tout

autour, ruelles et arcades rayonnaient, vides d'occupants. La géographie de Vadang semblait celle d'une ville fantôme.

Peggy tenta d'avaler sa salive, mais la peur lui faisait la bouche sèche. Lentement, comme si elle craignait par des mouvements précipités d'éveiller la colère d'un fauve tapi dans l'ombre, elle déboucla les sacoches fixées sur la croupe de son poney. Une vingtaine de torches incendiaires s'y trouvaient rangées.

— Tu crois vraiment qu'il faut incendier la ville ? demanda-t-elle à Sébastian.

— Ce serait sans doute plus prudent, murmura le garçon, mais ça me gêne de faire ça.

Le chien bleu sauta de son perchoir et se mit à fureter, la truffe au ras du sol. Au bout d'une minute, il s'écria :

— Hé ! venez voir !

Les adolescents le rejoignirent et s'immobilisèrent sous l'effet de la surprise. Des dizaines de vêtements épars recouvraient le pavé, comme si les habitants de la cité, éprouvant soudain le besoin de gambader nus, s'étaient déshabillés en hâte.

— Cela n'est pas ordinaire..., fit Sébastian en s'agenouillant.

Peggy fronça les sourcils. Elle estima qu'il y avait bien trois cents tuniques éparpillées. Elle nota également la présence de sandales.

— Ils sont déchirés, constata le chien bleu. Les vêtements... regardez, *les coutures ont craqué*.

— Ils étaient sacrément impatients de se mettre à poil ! ricana Sébastian.

— Non, corrigea Peggy. Ce n'est pas ça. Les habits se sont déchirés tout seuls, parce que ceux qui les portaient étaient en train de changer.

— De changer ? s'étonna le garçon.

— Mais oui, Peggy a raison, s'exclama le chien bleu. Ces vêtements habillaient des gens qui se sont brutalement transformés en monstres !

— Les corps se sont à tel point modifiés que les habits ne pouvaient plus les contenir, compléta Peggy Sue. Ça signifie que la métamorphose est plus rapide que nous ne le pensions.

— Tous ces chiffons empestent l'animal, confirma le chien bleu. Ça pue le tigre, le lion ou le loup, je ne sais pas, mais à coup sûr c'est l'odeur d'une bête pleine de griffes et de crocs.

Peggy et Sébastian laissèrent leur regard courir sur le paysage qui les entourait. Le silence était oppressant. À l'autre bout de la ville un volet grinça dans le vent.

— *Ils sont là*, les avertit le chien bleu. Sous nos pieds, dans les caves... je devine leur présence. Ils sont nombreux, mais ils ne sortiront pas tant qu'il fera jour.

— Alors il n'y a pas à hésiter, décida Sébastian.

Retournant près des chevaux, il saisit l'une des torches et l'enflamma à l'aide de son briquet d'amadou. Une flamme jaillit, crachant des étincelles qui roussirent sa tunique de cuir. Il se débarrassa du flambeau d'un geste sec, le propulsant par une fenêtre ouverte. Sans s'attarder, il s'engagea dans une rue perpendiculaire, recommençant tous les cent mètres sa besogne d'incendiaire.

Il faisait vite et la nervosité lui mettait la sueur au front. Au bout d'une demi-heure, le vent attisant les flammes, l'incendie se propagea de maison en maison avec une telle rapidité que le jeune homme eut peur de se retrouver encerclé.

Rendus nerveux par la fumée et les crépitements du brasier, les poneys se cabraient en hennissant. Peggy Sue dut les saisir par les rênes et se rabattre vers la porte de la ville. Elle ne tenait pas à les voir s'échapper.

Toutefois, au moment de sauter en selle, elle ne put résister au besoin pervers de marcher vers l'une des habitations, et d'en pousser la porte... Elle savait qu'elle prenait un risque énorme en se conduisant ainsi mais une irrésistible curiosité lui dictait ses gestes. Tout d'abord, aveuglée par le flamboiement des incendies, elle ne vit qu'un trou de pénombre, puis ses yeux distinguèrent le contour des meubles et, sur le sol, une robe de femme abandonnée à côté d'une paire de sandales. Deux mètres plus loin, elle entr'aperçut une tunique de petit enfant aux manches étendues... Rien d'autre. Dans le berceau, près de la fenêtre, la brassière et les langes étaient également déchirés.

« Même les bébés..., songea-t-elle, le souffle court. *Même les bébés.* »

Elle en conçut une réelle frayeur et, saisissant le chien bleu par la peau du dos, le jeta au fond de la sacoche suspendue à la selle du poney.

— Sébastian ! hurla-t-elle. Viens ! Il faut s'en aller !

Le garçon émergea d'un nuage de fumée, noir de suie, et sauta en selle.

— Fichons le camp ! lança le chien bleu. Je ne suis pas certain que les flammes fassent grand mal à ces créatures, et je veux être loin d'ici quand le soleil se couchera.

Sans attendre, les adolescents éperonnèrent leur monture et s'élancèrent sur la plaine craquelée.

Ils prirent le chemin d'Omaïdo, s'appliquant à ne jamais se retourner, mais lorsque le soir tomba, la lueur qui montait de Vadang ravagé par les flammes les éclaira comme un phare.

— Ils ont refusé de boire le poison, soliloqua Sébastian. Ils se sont rebellés. Ils ont préféré la monstruosité à la pétrification. Mécanicus ne sera pas content d'apprendre ça.

Cette nuit-là, malgré leur répugnance, les jeunes gens durent faire halte car les chevaux n'en pouvaient plus et risquaient de mourir d'épuisement si on les forçait. Sébastian alluma un feu, tira l'épée, et s'installa près du bivouac pour monter la garde.

— Dors un peu, dit-il à Peggy. Je crois que les monstres ne sortiront pas des caves tant que Vadang brûlera. Ils vont attendre la fin de l'incendie pour montrer leur vilain nez. Avec un peu de chance, le soleil sera levé.

Peggy attira le chien bleu contre elle et se roula dans une couverture. Le sommeil fut long à venir, et lorsqu'elle sombra enfin dans l'inconscience, ce fut pour devenir la proie d'horribles cauchemars.

Au cours de l'un d'eux, il lui sembla voir un loup écarlate s'avancer en direction du bivouac. C'était une bête énorme, rouge du museau à la queue, aux crocs proéminents.

« Je viens te chercher, ricanait-il, la gueule pleine de bave, mes compagnons et moi avons grand faim. Tu vas nous accompagner gentiment. »

Alors, dans le rêve, Peggy se levait pour suivre le monstre...

Un hennissement tira la jeune fille du cauchemar. Elle se dressa, le cœur fou, emmêlée dans la couverture trempée de sueur. Elle constata que Sébastien s'était endormi pendant sa garde. Une étrange odeur animale flottait dans l'air, comme si une bête sauvage était venue rôder aux abords du campement.

Le reste de la nuit se passa sans autre incident.

Les saboteurs fantômes

Le lendemain, dans la soirée, ils atteignirent Omakaïdo fourbus mais soulagés. Ils se rafraîchirent le visage à une fontaine et se présentèrent aussitôt à la ziggourat pour faire leur rapport.

Ils durent faire antichambre près d'une heure. Quand Zarc les reçut enfin, ce fut pour écouter leur récit d'une oreille distraite. D'un geste las, il les congédia en leur faisant cadeau des chevaux malades.

Décontenancés, Peggy et Sébastien quittèrent la tour de brique avec l'impression de s'éveiller d'un mauvais rêve. À la lumière d'Omakaïdo, l'épisode de Vadang perdait toute réalité.

— Quel étrange bonhomme ! soupira Sébastien. Il a vraiment l'air à côté de ses pompes.

Sur la grand-place, les adolescents se heurtèrent à Romo qui, loin de manifester sa joie de les revoir, les entraîna en affichant son visage des mauvais jours. La nuit tombait, les rues se vidaient.

— Mes petits, je dois vous dire la vérité, murmura le gros homme. Il s'est passé quelque chose d'inquiétant en votre absence. Vous allez voir ça...

Il paraissait soucieux et n'ouvrit plus la bouche tout le temps qu'ils mirent pour descendre le lacis des ruelles, passer sous la poterne et gagner la zone de piétinement. Le dragon dormait, silhouette énorme dont la lune accusait le relief caparaçonné. Le chef d'équipe enflamma une torche et la tint haut levée, éclairant le sol que les récentes averses avaient changé en fondrières¹⁵. Pataugeant dans la boue, ils remontèrent la ligne des filins jusqu'aux anneaux d'amarrage fichés dans la plaine.

¹⁵ Ornières, trous boueux.

— J'ai découvert ça par hasard, chuchota le colosse. Le dragon n'avait pas bougé depuis la dernière inspection, normalement je n'avais pas de raison de me méfier.

Il tendit la torche à Sébastian, s'agenouilla dans la boue, à côté d'un anneau.

— Regardez ! haleta-t-il enfin. C'est à vous dresser les cheveux sur la tête !

Peggy se pencha. Une entaille profonde avait entamé l'amarre. Le métal mis à nu brillait d'un éclat froid.

— On l'a scié ! balbutia Sébastian, s'agenouillant à son tour.

— Non, observa Romo, si tu regardes de plus près, tu verras que ce n'est pas le travail d'une lime. C'est franc, c'est net. La lame n'a fait qu'un seul passage. Aucun outil ne pourrait réussir un tel prodige. Qui serait assez fort pour couper un anneau de cette taille comme un vulgaire beignet ? Si je ne m'en étais pas rendu compte, la bête cassait ses attaches d'un coup de reins au prochain orage !

Peggy Sue déglutit. Dans sa bouche, sa salive se faisait épaisse.

— Tous les anneaux sont entamés ? s'enquit-elle.

— Non, seulement une demi-douzaine, on va les remplacer. Mais si on ne monte pas la garde, le saboteur peut recommencer n'importe quand.

— Tu as averti Mécanicus ? demanda Sébastian.

— Non, les rapports c'est pas mon fort, je vous attendais. Et puis on m'accuserait de négligence, tu sais bien comment ça se passe dans ces cas-là. N'empêche, c'est une histoire de fou. Qui peut avoir intérêt à faire s'échapper la bête ? Personne !

« Si, songea Peggy, le Matador... », mais elle n'osa exposer son idée à voix haute, de peur d'être moquée.

— Des types de l'extérieur ? suggéra Sébastian. Des gars désireux de capturer un nouvel animal pour remplacer le leur qui serait mourant ?

— Peut-être bien..., grommela Romo.

« Tu as raison, dit le chien bleu à Peggy par transmission de pensée. C'est le Matador. Il est en train de préparer sa corrida. Il

a saboté les amarres pour que le dragon se libère lors du prochain orage. »

— Et maintenant, au boulot ! conclut le chef d'équipe. Il va falloir installer de nouveaux anneaux au plus vite si nous voulons éviter une catastrophe.

Menaces souterraines

Ils travaillèrent comme des forcenés, tirant les anneaux de secours du hangar pour les transporter sur une carriole jusqu'au lieu d'amarrage. En moins de vingt minutes ils furent changés en statues de boue. Enfoncés à mi-mollets dans la glaise, ils faisaient penser à des figurines modelées par un géant. La torche s'éteignit deux fois, et Romo, perdant l'équilibre, faillit s'empaler sur sa pioche. Enfin, le travail fini, ils s'abattirent côte à côte sur la pente du glacis.

— Il ne faut pas que ça se sache, haleta le contremaître, pas encore. Vous savez ce qui se passera si on donne l'alarme ? Des scènes de folie à n'en plus finir. Ils seront des centaines à monter la garde autour du morok, à l'énervé, à nous traiter de bons à rien. Et puis, au bout de quelques semaines, quand ils en auront assez de dormir dans la boue, ils rentreront chez eux. On n'aura pas avancé d'un pouce et les saboteurs reviendront à la charge.

— Il faut tout de même poster une sentinelle la nuit, objecta Sébastien, la réserve d'anneaux n'est pas inépuisable. Encore deux coups fourrés analogues et nous n'aurons plus d'amarres pour retenir le dragon.

— D'accord, lâcha Romo, je vais m'arranger avec les gens du guet. Je dirai qu'il y a des feux follets et que ça énerve l'animal. Ils posteront un gars avec un seau de sable, ça suffira à éloigner les saboteurs.

Peggy Sue lutta pour se redresser, elle se sentait si épuisée qu'elle aurait pu dormir là, sur la terre humide. Les adolescents saluèrent Romo et remontèrent vers la poterne. Toute la fatigue du monde pesait sur leurs épaules.

Sur la place ils tentèrent de se nettoyer à une fontaine, mais l'eau glacée les fit claquer des dents.

— Il faut que je parle à Isi, décida Peggy. Je sais que tu ne l'aimes pas, tu n'as qu'à rentrer à l'auberge.

— Cette folle a une mauvaise influence sur toi, grommela Sébastian. Elle te bourre la tête de contes à dormir debout. De plus, Mécanicus a peut-être raison... Si elle était du côté des monstres, hein ?

— Je ne suis pas de cet avis et je n'ai pas envie de me disputer avec toi, coupa Peggy. Va dormir. Je dois vérifier quelque chose.

Sébastien prit une expression boudeuse et s'éloigna sans un mot.

— Il est jaloux, diagnostiqua le chien bleu, c'est classique chez les garçons. Généralement ils détestent les copines de leur petite amie. Faudra t'y faire.

Peggy s'engagea dans la ruelle qui menait à la tente d'Isi.

La jeune sorcière ne dormait pas. Comme toujours Peggy la surprit au-dessus d'une marmite, le visage creusé par les reflets du feu. Isi ne s'étonna nullement de l'état de saleté dans lequel se trouvait Peggy Sue. Elle l'aida à se dévêtir et la frictionna avec une huile parfumée qui alluma dans les muscles de l'adolescente une chaleur bienfaisante.

— Ta tête et ton corps sont pleins d'inquiétude, observa Isi, je sens le nœud des nerfs sous ton sternum. Ils vibrent et grouillent comme un nid de serpents.

— Je n'y peux rien, souffla Peggy, il se passe de mauvaises choses. Quelqu'un a scié les amarres du morok... Je crois que c'est le Matador, avec son épée, mais personne ne veut me croire.

Isi tressaillit. La bouteille d'huile qu'elle avait lâchée glougloutait sur le sol.

— Pas de panique, souffla Peggy, la catastrophe a été évitée de justesse. Nous avons changé les anneaux endommagés.

— Ça ne servira à rien, haleta la fille aux cheveux rouges. S'il s'agit du Matador, il recommencera. Il vient libérer la bête pour l'affronter. Il est là, quelque part derrière la brume, et bientôt le ciel sera rouge sur nos têtes car il aura jeté sa cape sur la ville... Peggy, nous sommes perdus ! Perdus !

Peggy la serra dans ses bras. Elle avait peur, elle aussi. Une épouvantable menace planait sur la cité, quelque part, dans la nuit, une ombre gigantesque rôdait, la cape sur l'épaule, l'épée à la main.

— Ce n'est plus qu'une question de jours, sanglota Isi. La corrida aura lieu au prochain orage.

Elle se mit à pleurer silencieusement. Le feu s'éteignait sous la marmite de cuivre, et la tente n'était plus éclairée que par les braises agonisantes. Les jeunes filles demeurèrent un long moment figées dans cette lueur palpitante.

— Je vais essayer de prédire quand reviendra la tempête, décida Isi. Si j'y arrive, je te le dirai.

Elles se séparèrent sur cette promesse.

Quand elle rentra à l'auberge, Peggy faillit se disputer avec Sébastien qui s'obstinait à nier l'existence du Matador.

— Moi, j'ai discuté avec Mécanicus, lâcha le garçon. J'ai des informations autrement plus sérieuses. Quelque chose couve. Il existe en ville un groupe de conjurés qui se font appeler les « amis des bêtes ». Ils exigent qu'on rende sa liberté au dragon, qu'on cesse de recueillir ses larmes. Je pensais qu'il s'agissait d'inoffensifs illuminés, mais Mécanicus prend la menace au sérieux.

— Et quel est le programme de ces doux dingues ? demanda Peggy.

— On dit qu'ils se réunissent en secret dans les catacombes de la cité, répondit le garçon. Ils affirment qu'il est contre l'ordre des choses de se gaver d'antidote. Si la nature a voulu que nous mutions, disent-ils, nous *devons* muter ! Nous ne devons pas plier la planète à nos besoins mais au contraire nous adapter à elle en subissant sa loi !

Peggy retint un frémissement.

— Ça veut dire quoi, exactement ? s'enquit-elle, la bouche sèche.

— C'est simple, chuchota Sébastien. Certains d'entre eux auraient volontairement cessé de boire les larmes du dragon. Ils se seraient métamorphosés de leur plein gré et vivraient sous la ville, retranchés dans le labyrinthe des caves. Leur but secret

serait d'amener tout le monde à embrasser l'« état de nature ». Peut-être ont-ils voulu précipiter le cours des choses en provoquant la mort de la bête ?

Peggy Sue se mordit l'ongle du pouce.

— Possible, admit-elle entre ses dents. Une fois le morok en fuite, ils essayeront de convaincre les gens de ne pas s'approcher des fontaines. Ils leur expliqueront qu'il vaut mieux vivre sous l'aspect d'un monstre que de se changer en statue de granit ! Bon sang ! Et tu dis qu'ils se cachent dans les fondations de la ville ?

Sébastien eut une mimique d'impuissance.

— Mécanicus le prétend, dit-il. Omakaïdo fourmille de catacombes et de carrières à l'abandon.

Peggy grimaça. Elle imaginait les galeries traversant le sous-sol de la cité peuplées de créatures fantastiques à la morphologie repoussante. Des êtres qui ne rêvaient que d'accroître leur nombre, de provoquer de nouvelles adhésions, de convertir la cité entière à leur terrible croyance... de gré ou de force ! Comment des humains avaient-ils pu sciemment cesser d'absorber les pleurs du morok ? Elle frissonna. Le chien bleu la coupa au beau milieu de ses réflexions.

— Nous sommes dépassés par les événements, constata-t-il. Vous avez beau être très forts tous les deux, vous n'êtes que des gosses. Je crois qu'il serait temps d'appeler Granny Katy à la rescousse.

— Tu as raison, approuva Peggy. Elle seule pourra nous sortir de la mélasse. Je vais demander à Zarc de tout mettre en œuvre pour l'amener ici le plus vite possible.

Le pays du Chagrin

Comme elle l'avait fait avec Peggy Sue, Isi utilisa le miroir magique pour transporter Granny Katy sur Zantora.

Contre toute attente, la vieille dame supporta bien le voyage et se matérialisa dans les ruines du temple revêtue de l'un de ses célèbres manteaux mangeurs de fatigue¹⁶. Peggy se précipita dans ses bras et, après l'avoir embrassée, lui exposa la situation.

Katy Flanagan avait emporté une valise remplie de plantes et de poudres magiques. Elle n'avait pas oublié non plus le crapaud péteur, son démon familial¹⁷ dont elle ne se séparait jamais, quoiqu'il eût la fâcheuse manie de répandre des odeurs pestilentielles.

— Je sais comment faire sangloter le dragon, décréta-t-elle. Dans un grimoire de sorcellerie, j'ai trouvé la recette d'une poudre de chagrin qui, lorsqu'on la jette dans le feu, dégage une fumée magique. Si on la respire, elle vous emplit l'âme de tristesse et l'on se met à pleurer à chaudes larmes.

— C'est exactement ce qu'il nous faut ! s'exclama Peggy. De cette façon, les habitants d'Omakaïdo pourront reconstituer leurs réserves d'antidote.

— Quel curieux monde, tout de même, soupira Katy en examinant le morok assoupi devant la grande porte de la ville.

16 Voir *Le Papillon des abîmes*. Comme son nom l'indique, le manteau mangeur de fatigue absorbe la fatigue de celui qui le porte. Il s'épuise à sa place, si bien que son propriétaire est toujours en parfaite forme physique. Quand le vêtement est trop épuisé, il tombe en morceaux.

17 Toutes les sorcières sont accompagnées d'un animal fétiche en qui réside leur pouvoir. Généralement, il s'agit d'un chat. Si cet animal est tué, la sorcière perd ses pouvoirs.

Isi, vexée que Maître Zarc n'ait pas daigné faire appel à ses services, boudait. C'est à peine si elle échangea trois mots avec la vieille dame.

— Quand vas-tu fabriquer cette poudre ? s'enquit Peggy Sue. Je ne voudrais pas avoir l'air de te houspiller, mais le temps presse.

— Hélas, ma petite fille, soupira Katy Flanagan, si je sais comment cuisiner cette recette, je ne dispose pas des ingrédients nécessaires à sa réalisation. Il va falloir se les procurer.

— Tu n'as qu'à dresser une liste, lança Peggy, nous demanderons à Maître Zarc de nous fournir les produits dont tu as besoin.

— Je crains que ce ne soit pas aussi facile, rétorqua la vieille dame. La fabrication de la poudre en question implique que nous rassemblions ces ingrédients de nos propres mains.

— Hum, grommela Sebastian. Et où faudra-t-il aller les chercher ?

— Au pays du Chagrin, répondit sombrement Granny Katy. Et ce ne sera pas une partie de plaisir.

*

— Voilà, expliqua Katy en étalant un parchemin sur la table de l'auberge. Cette carte décrit assez bien le pays du Chagrin. Il est entouré d'un anneau de brouillard ensorcelé qui le dissimule aux yeux des voyageurs. Ce brouillard est un piège mortel. Dès que quelqu'un essaye de le traverser, il devient dur comme la pierre et se change en muraille impénétrable.

— Quoi ? hoqueta Sebastian.

— Je n'invente rien. Les voyageurs imprudents qui s'enfoncent au cœur de la brume signent leur arrêt de mort. Dès qu'il a repéré la présence d'étrangers se déplaçant en son sein, le brouillard commence à s'épaissir. Il devient d'abord grumeleux, puis carrément dur, et pour finir on se retrouve emmuré vivant.

— Et quand redevient-il vapoureux ? demanda Peggy.

— Dès qu'il se rend compte que les gens qu'il retient prisonniers sont morts étouffés, soupira sa grand-mère. Une

fois franchi l'anneau de brouillard, on arrive dans une forêt. La forêt de la tristesse... Les arbres qui poussent là ont la particularité de produire une fumée qui provoque le sanglot quand on les brûle. Il nous faudra faire provision de bois mort, ramasser des fagots. Une fois en possession de ces sarments, je pourrai confectionner une fumigation qui fera pleurer au dragon toutes les larmes de son corps.

— Si je comprends bien, nous ne sommes pas sortis de l'auberge ! grogna le chien bleu.

*

Informé, Mécanicus octroya à nos amis trois mulets ainsi qu'un bidon d'antidote pour le voyage. L'expédition semblait dangereuse, néanmoins les adolescents éprouvaient un vif soulagement à l'idée de quitter Omakaïdo dont l'atmosphère devenait pesante.

Grimpés sur leurs montures, ils franchirent les portes de la ville.

— Tu sais quelle direction prendre ? interrogea Peggy.

— Absolument pas, répondit sa grand-mère. Mais je vais verser une goutte de cet élixir magique dans la paume de ma main et les plis qui la creusent se réorganiseront pour former une carte. Regarde...

Peggy Sue observa le prodige d'un œil fasciné. À peine le liquide eut-il touché la paume de Granny Katy que ses lignes de vie, de tête et de cœur¹⁸, commencèrent à se tortiller pour dessiner un plan indiquant la route à suivre.

— La tache rouge signale où nous nous trouvons, expliqua Katy Flanagan. L'anneau de brouillard est ici, tu vois ? Tendez vos mains, je vais y déposer une goutte d'élixir ; de cette manière vous disposerez chacun d'un plan. Cela peut se révéler utile si nous sommes séparés.

Peggy obéit. Le produit piquait un peu, comme de l'alcool à 90° sur une égratignure, et la réorganisation des lignes

18 Noms par lesquels on désigne les différents plis de la paume de la main. Les chiromanciens attribuent à ces lignes un sens prophétique.

provoquait un chatouillement insupportable, mais cela ne dura pas, et l'adolescente eut la surprise de voir le plan s'inscrire dans sa paume. De petites lettres imprimées en creux annonçaient : *Pour l'instant tout va bien.*

Ainsi équipés, ils se mirent en route. Le point rouge palpitant leur indiquait où tourner, quel chemin prendre. C'était bien pratique en vérité !

Après deux jours d'un voyage sans incident, le mur de brouillard se matérialisa devant eux, barrant la plaine tel le rempart d'une forteresse.

— Nous y voilà, soupira Granny Katy. À partir de maintenant il va falloir jouer serré.

Peggy Sue examina sa main car une vive démangeaison venait de l'avertir que le message inscrit dans sa chair était en train de changer. Elle lut :

Danger ! N'entre pas dans la brume. Fais demi-tour si tu veux vivre.

— Hé ! ça chatouille ! s'exclama-t-elle.

— On ferait peut-être mieux de suivre ce conseil, grommela le chien bleu installé dans une sacoche, sur la croupe du mulet.

Katy Flanagan tira sur les rênes de sa monture et mit pied à terre. Le brouillard était fort dense, d'une blancheur éblouissante.

— On dirait un mur de coton hydrophile ! s'exclama Sébastien. Je n'ai jamais vu de brouillard aussi compact. Ça ressemble à de la neige.

Peggy s'avança, le bras tendu. Son index pénétra sans difficulté dans la masse vaporeuse.

— C'est juste de la fumée, constata-t-elle.

— *Pour l'instant*, corrigea sa grand-mère. Ça ne durera pas, hélas. Dès que la nuée magique aura détecté notre présence, elle commencera à durcir pour se refermer sur nous, à la manière d'un énorme cocon.

La jeune fille frissonna. Elle n'avait aucune envie de se retrouver emmurée vive !

— Que fait-on ? s'impacienta Sébastien. On essaye de traverser au galop ?

— C'est effectivement la seule solution, soupira la vieille dame. Mais avant de nous lancer, nous allons nous parfumer avec ce produit. (Elle tira des fontes¹⁹ de sa selle un gros vaporisateur...) Ce parfum magique masquera notre odeur pendant dix minutes. Durant ce laps de temps, les démons sentinelles qui vivent au sein du brouillard seront incapables de nous repérer. Ce sera comme si nous étions invisibles.

— Alors il faudra bien tout un flacon pour parfumer les pieds de Sébastian ! ricana le chien bleu.

— Sale cabot ! rugit le garçon. Je vais te...

— Suffit ! coupa Katy. Deux vaporisations pour chacun. Exécution ! Et n'oubliez pas les mulets.

Peggy Sue obéit. Au creux de sa main, la démangeaison devenait insupportable. Examinant sa paume, elle vit que le message d'alerte avait encore changé. À présent, il disait : *Ne sois pas gourmande !*

« Qu'est-ce que ça peut bien signifier ? » se demanda-t-elle.

Une fois que tout le monde fut parfumé, il fallut se résoudre à s'enfoncer dans la brume. Flairant le danger, les mulets renâclèrent, on dut les éperonner.

Au premier contact, le *fog*²⁰ ressemblait à n'importe quel brouillard ordinaire. Ses volutes tourbillonnaient quand on agitait la main et aucun visage inquiétant ne s'y dessinait.

Peggy en fut d'abord rassurée, puis elle renifla une odeur incongrue. Cela sentait... *Cela sentait le caramel chaud.*

— Nom d'une saucisse atomique ! s'exclama le chien bleu. Ça embaume la barbe à papa ! Mais oui ! Le brouillard sent la barbe à papa !

— Il a raison, renchérit Sébastian. Regardez ! La brume se colle à mes doigts. On dirait du sucre filé. Je pourrais la manger si je voulais.

— Garde-t'en bien ! lança Katy Flanagan. C'est encore un piège. Si tu la manges, le brouillard durcira dans ton estomac. Ce sera comme si tu avais avalé du ciment. Mes enfants, résistez

19 Sorte de sacoches.

20 Brouillard très épais, si épais qu'on ne peut voir à travers.

à la gourmandise si vous ne voulez pas vous retrouver la panse remplie de cailloux.

Peggy Sue hocha la tête, elle venait de comprendre le sens du message imprimé dans sa main. N'empêche, l'odeur de sucre chaud était diablement appétissante...

Le chien bleu s'en léchait les babines.

— N'y touchez pas, répéta Katy. Si vous en mangez, vous êtes perdus. Votre estomac éclatera sous le poids des pierres.

— Hé ! s'écria le chien, les mulets broutent le brouillard ! Regardez !

Il disait vrai. Personne n'avait pensé aux montures. Il fallut s'arrêter pour leur ficeler le museau. Ce ne fut pas des plus facile.

La démangeaison se fit encore plus vive dans la paume de Peggy. Cette fois elle lut :

Le brouillard t'a repérée. Dépêche-toi d'en sortir !

— Ça y est ! haleta la jeune fille. La brume sait que nous sommes là, l'astuce du parfum n'a pas fonctionné.

— En selle, vite ! ordonna Granny Katy. Il faut traverser la nappe avant qu'elle ne devienne trop épaisse. Galopons ! Galopons !

L'adolescente éperonna sa monture mais celle-ci refusa de bouger. En dépit de la ficelle qui lui entravait les mâchoires, elle s'obstinait à brouter les filaments de nuée qui flottait devant son nez. Peggy dut la cravacher pour la contraindre à avancer.

Le brouillard épaississait de minute en minute. Peggy avait désormais l'impression de zigzaguer au milieu de boules de coton flottant dans l'espace. Ces « grumeaux » heurtaient son visage et ses épaules en une suite de chocs mous.

« C'est comme si on me bombardait avec des balles de mousse », songea-t-elle.

Les mulets pataugeaient dans la fumée en cours de solidification.

— Pour le moment c'est encore de la plaisanterie, haleta Granny Katy, mais ça ne va pas tarder à empirer. Il faut traverser la nappe avant qu'elle ne se referme sur nous.

Hélas, le brouillard n'entendait pas se laisser faire. Peggy constata que les filaments de coton adhéraient à ses vêtements, à ses cheveux.

« À présent on dirait des morceaux de tissu, se dit-elle. Ils m'enveloppent comme un vêtement. »

Elle dut se griffer les épaules pour se débarrasser de ces voiles blanchâtres qui, mine de rien, travaillaient à l'empaqueter aussi étroitement que des bandelettes emmaillotent une momie ! Un bandeau se posa sur ses yeux, puis un bâillon lui ferma la bouche... elle les arracha d'un geste frénétique. Elle s'affolait.

Entre ses doigts, les lambeaux de brouillard avaient maintenant la consistance de la toile à voile. C'était solide, mouillé, de plus en plus difficile à déchirer.

Les fragments d'étoffe claquaient dans le vent avec des bruits de drapeau malmené par la tempête.

Les mulets couraient à l'aveuglette, comprenant enfin qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Deux minutes plus tard, les morceaux de tissu, s'agglutinant entre eux pour former de grosses boules blanches qui rebondissaient sur le sol, se heurtaient, ricochaient, puis finissaient par former des tumulus entre lesquels les mulets devaient zigzaguer.

« Le cocon se construit tout seul, comprit la jeune fille. Les boules sont comme des briques, à force de s'entasser les unes sur les autres, elles finiront par nous envelopper. »

L'un des projectiles la toucha à l'épaule, manquant de la désarçonner. La peur s'empara d'elle. Elle se sentait engluée dans un marécage de ciment liquide. Si cela continuait, elle finirait par s'immobiliser au beau milieu d'un mouvement tandis que la fumée solidifiée continuerait à la recouvrir, couche après couche, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer.

Elle avait beau s'agiter le plus possible, elle avait l'impression d'être prise sous une coulée de plâtre frais versée du haut des nuages. Floc ! floc !, cela s'étalait sur sa tête, ses épaules. Même le mulet ressemblait à une statue.

Enfin, alors qu'elle n'y croyait plus, elle émergea de la nappe de brouillard. Son premier réflexe fut de sauter à terre et de se débarrasser de la carapace gluante qui la recouvrait. Dès qu'elle eut recouvré sa liberté de mouvement, elle nettoya le mulet. Bien à l'abri au fond de sa sacoche, le chien bleu était indemne.

Sebastian sortit enfin de la nuée. Granny Katy faillit rester coincée ; il fallut se porter à son secours pour la dégager car le brouillard était en train de se « cimenter » sur elle. Sebastian empoigna le mulet de la vieille dame par l'encolure et l'arracha au boursier d'une seule traction.

Pendant qu'ils se débarbouillaient, Peggy s'avança vers la muraille blanchâtre qui avait bien failli les capturer. Quand elle la toucha du bout des doigts, elle réalisa que la brume avait désormais la solidité de la pierre. On aurait pu taper dessus avec une pioche sans réussir à y creuser le plus petit trou.

— C'est temporaire, énonça une voix féminine dans son dos, le brouillard redeviendra mou d'ici une heure.

Peggy se retourna. Une jeune bergère entourée de moutons noirs venait de sortir d'un bosquet pour accueillir les visiteurs. Vêtue d'une longue robe violette, elle était plutôt jolie avec son nez retroussé et ses cheveux frisés.

— Salut, dit-elle, je me nomme Morgane. Vous venez de la plaine, c'est ça ? Vous avez eu de la chance ; généralement les étrangers ne réussissent jamais à traverser le brouillard. La brume les enveloppe et les étouffe. Par temps clair on peut voir à travers la nuée les squelettes des imprudents qui vous ont précédés.

Peggy se présenta, ainsi que Sebastian et Granny Katy, mais Morgane ne fit attention qu'au chien bleu qu'elle trouva « trop mignon ». Le petit animal se redressa fièrement, adoptant une posture avantageuse.

— Sommes-nous au pays du Chagrin ? demanda Katy Flanagan.

— Bien sûr, répondit la bergère. Je suppose que vous venez ramasser du bois de tristesse ? Vous en trouverez là-bas, dans cette forêt aux arbres noirs. C'est la grande forêt du chagrin.

Peggy et Sébastien regardèrent dans la direction indiquée. De hauts arbres sombres formaient une masse inquiétante au

centre de la plaine ronde qu'encerclait l'anneau de brouillard. Ces frondaisons aux feuilles couleur de ténèbres évoquaient davantage le pelage d'un animal maléfique que le dôme verdoyant d'une futaie.

— C'est là que vous devrez aller chercher vos fagots, dit Morgane. Vous espérez faire pleurer votre morok ?

— Oui, confirma Granny Katy. Les grimoires prétendent que la fumée du « bois chagrin » est bonne à cela.

— Ils disent la vérité, fit la bergère. C'est ainsi que nous entretenons la tristesse de notre propre dragon. Quand il rechigne à larmoyer, nous allumons un feu de sarments sous son nez ; il se met aussitôt à sangloter. Toutefois, ce n'est pas sans danger, car la fumée agit également sur les humains. Si vous la respirez, vous éprouverez une telle détresse que vous ne penserez plus qu'à vous pendre. Mais venez vous restaurer chez moi, vous me raconterez ce qui se passe de l'autre côté de la muraille de brume.

Une telle invitation ne pouvait se refuser, aussi nos amis suivirent-ils l'adolescente aux moutons noirs. Les muets ne semblaient pas trop souffrir de leur indigestion de brouillard ; on les parqua dans l'enclos des brebis.

Morgane fit entrer ses invités dans sa chaumière et leur offrit une collation à base de pain de campagne, de pâté et de cidre frais.

— Vous l'avez bien mérité, déclara-t-elle. Il est rare que des étrangers survivent au piège du brouillard.

— Ce n'est pas un peu pénible, d'être encerclé par cet écran de fumée ? questionna Sébastien. Moi, j'aurais l'impression d'être en prison.

Morgane sourit. Peggy Sue, agacée, constata que la jeune bergère n'était nullement insensible au charme du garçon ; elle « faisait sa charmante », multipliant les expressions enjôleuses et les poses qui la mettaient en valeur.

— Le brouillard nous protège, expliqua Morgane. Sans lui, ceux qui habitent de l'autre côté viendraient piller la forêt, et il n'y aurait plus de « bois chagrin » depuis longtemps. Notre seule crainte, c'est qu'un jour notre morok casse ses chaînes et

ne tente de le traverser. Si la brume se solidifiait sur lui, il mourrait étouffé, si gros soit-il.

— Ainsi, intervint Granny Katy (que ces bavardages ennuyaient), la fumée de chagrin est réellement efficace ?

— Oui, même quand on brûle le bois en petite quantité, précisa la bergère. Toutefois une grosse flambée peut facilement devenir dangereuse. Les arbres du bois noir sont fort secs ; il suffit d'un rien pour les enflammer. Quand le vent rabat la fumée de l'incendie sur la cité, les gens deviennent si tristes qu'ils se suicident par dizaines. Certains se pendent, d'autres se jettent du haut des remparts. Il y a vingt ans, la moitié de la forêt a brûlé... Cette catastrophe a provoqué la disparition d'un bon tiers des habitants. Ils sont morts de chagrin sans même savoir pourquoi.

— Pour quelle raison la forêt s'est-elle embrasée ? s'enquit Peggy Sue. Quelqu'un a commis une imprudence ?

— Non, répondit sourdement Morgane. Nous faisons toujours attention à n'allumer aucun bivouac à proximité des arbres noirs. Nous ne sommes pas stupides. Si le feu a pris, c'est à cause de la bête chaude...

— La bête chaude ? s'étonna Granny Katy.

— Oui, une sorte de hérisson géant qui vit dans la forêt du chagrin. Il est inoffensif mais, quand il est effrayé, les piquants de fer se dressant sur son dos deviennent incandescents. Il suffit alors qu'il se frotte aux arbres pour que ceux-ci prennent feu dans la seconde.

— Bon sang ! s'exclama Sébastien. Il faut le chasser, le capturer...

— Impossible, rétorqua Morgane. La bête chaude devient également rouge feu quand elle a peur. Si on la poursuivait, ses piquants s'embraseraient... *et la forêt avec*. Nous restons vigilants. Des pompiers campent à la lisière des bois, prêts à intervenir. Ces derniers temps, ils ont réussi à éteindre les incendies avant qu'ils ne s'étendent. Le danger, dans ce cas-là, c'est la fumée... Si on la respire, on devient si triste qu'on s'assied sur le sol pour sangloter. On ne fait plus rien d'autre. On devient indifférent à tout, et pendant ce temps, les flammes vous encerclent.

— Il n'y a donc aucun remède ? insista Granny Katy toujours en quête de médecines magiques inédites.

— Si, fit la bergère en ouvrant un buffet. On peut manger de la confiture de joie. On la fabrique avec des fruits cueillis dans la forêt du chagrin. Cela chasse les idées noires mais fait affreusement grossir. Pour chaque cuillerée avalée, on prend un kilo, aussi certaines filles préfèrent-elles mourir de tristesse plutôt que de devenir obèses.

Pour souligner ses propos, elle posa sur la table un pot de verre rempli d'une pâte noirâtre qui ressemblait à du goudron. Le chien bleu se passa la langue sur les babines.

— Voilà qui est bien compliqué, soupira Katy Flanagan. Nous allons ramasser deux ou trois fagots dans la forêt du chagrin puis nous partirons. Merci de nous avoir accueillis aussi gentiment.

— Une fois n'est pas coutume, fit Morgane. Et puis il n'est pas dit que le brouillard vous laisse repartir. À mon avis, vos chances de vous en tirer une seconde fois sont assez minces. Peut-être feriez-vous mieux de vous installer ici... je veux dire : *définitivement* ?

Ce disant, elle coula un regard énamouré à Sébastian. Peggy faillit lui jeter le pot de confiture au visage !

— Rester ici ? fit le chien bleu. Ça ne me déplairait pas. J'ai toujours rêvé de garder les moutons.

— Tu serais le bienvenu, gentil toutou, roucoula Morgane en caressant le petit animal entre les oreilles.

« Ah ! la garce ! Elle les a tous embobinés ! » songea Peggy dont les joues devinrent aussi brûlantes que les piquants de la légendaire bête chaude.

Ils quittèrent la chaumière pour rejoindre la forêt. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient des grands arbres, l'herbe, d'abord verte, devenait d'un noir d'encre.

De jeunes paysans coiffés de casques leur barrèrent soudain la route.

— D'où venez-vous et où allez-vous ? brailla le plus costaud d'entre eux.

Quand ces sentinelles en guenilles eurent enfin compris que les étrangers étaient sortis indemnes du brouillard, elles se radoucirent.

— On m'appelle Gros-Jacquot, déclara celui qui semblait être leur chef. Nous sommes les pompiers des bois noirs. Notre boulot c'est de guetter la lueur de la bête chaude entre les troncs, et d'intervenir dès qu'elle s'allume.

— Pourquoi ne pas lui décocher une bonne flèche, une fois pour toutes ? fanfaronna Sébastian.

Gros-Jacquot haussa ses fortes épaules.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, l'étranger, souffla-t-il. Ça lui ferait tellement peur qu'elle se transformerait en braise ardente. Sans compter que ta flèche ne la blesserait même pas parce qu'elle a le cuir aussi épais qu'un morok. Non, il faut attendre qu'elle meure de mort naturelle. Y'a pas d'autre solution.

Il parut réfléchir et laissa tomber :

— On ne peut pas vous interdire de faire des fagots ; puisque vous avez triomphé du piège du brouillard la loi vous y autorise, mais faites bien attention de ne pas effrayer la bête chaude si par malheur vous la croisez. Un rien la terrifie car elle est fort timide. Dès qu'elle se met à rougir, à s'émouvoir, ses piquants deviennent des tisonniers chauffés à blanc, et elle fiche le feu à tout ce qu'elle touche.

— Nous ne ferons que ramasser des brindilles, intervint Granny Katy. Cela ne prendra pas longtemps.

— C'est ce que vous croyez, grommela Gros-Jacquot. Les gens d'ici ont ramassé tout ce qui se trouvait à l'orée du bois ; pour faire des fagots, vous devrez vous enfoncer au cœur de la forêt. Ce sera plus dangereux que vous ne l'imaginez. En tout cas, bonne chance ! Vous ne manquez pas de courage puisque vous avez osé traverser la brume. Si vous croisez la bête, chantez-lui des chansons douces, des berceuses, pour la rassurer. Évitez les gestes menaçants. Si elle prend peur, arbres et taillis s'embraseront comme s'ils étaient aspergés d'alcool, vous serez carbonisés avant même d'avoir pu crier.

— D'accord, soupira Peggy Sue, nous serons prudents.

Ils entrèrent sous les frondaisons comme on pénètre dans un monde secret rempli d'ombres et de murmures. Les feuilles noires interceptaient la lumière du jour, installant sous le couvert une obscurité surprenante. La forêt du chagrin semblait un territoire nocturne fiché au beau milieu de la plaine. Une sorte de cachette où la nuit se reposait en attendant de repartir à l'assaut du monde, dès le coucher du soleil.

— On n'y voit rien, souffla Sébastian. Il nous faudrait une torche électrique.

— Nous n'en avons pas, fit valoir Peggy Sue.

— Alors allumons un flambeau..., suggéra le garçon.

— Surtout pas ! intervint Granny Katy. Le bois est si sec qu'une seule étincelle suffirait à l'embraser.

Ils avancèrent à tâtons en espérant que leurs yeux s'habituerait à la pénombre. Gros-Jacquot n'avait pas menti : il n'y avait aucune brindille sur le sol. Pour faire des fagots, il faudrait s'enfoncer plus avant entre les troncs. Peggy effleura les arbres. Ils lui semblèrent couverts de suie.

— Inutile d'insister, grogna Katy Flanagan, on ne peut pas continuer à l'aveuglette. Je vais essayer de fabriquer une lumière magique qui nous éclairera sans risquer de mettre le feu.

Faisant demi-tour, ils regagnèrent l'orée du bois. Là, la vieille dame s'agenouilla pour fouiller dans son sac à malice. Pendant qu'elle concoctait un mélange de son invention, Gros-Jacquot s'approcha.

— Il faut vous protéger le nez et la bouche avec un chiffon, expliqua-t-il. Respirer la suie des anciens incendies est dangereux. Vous risquez d'être contaminés par la tristesse. Quand cela vous tombe dessus on a le plus grand mal à en guérir.

Peggy le remercia pour ses conseils avisés et, prélevant des bandes d'étoffe sur ses vêtements, entreprit de confectionner un masque pour elle-même et le chien bleu. Sébastian l'imita. Granny Katy ne tarda pas à les appeler. Elle avait mélangé des poudres dans un pot en verre. Cette décoction grésillait en produisant une lumière froide et sans danger.

— Ça fonctionnera deux heures, annonça-t-elle, allons-y.

— Ne vous laissez pas piéger par l'obscurité, lança Gros-Jacquot, vous seriez réduits à tourner en rond sans jamais trouver la sortie. Il n'y a rien à manger dans cette forêt, à part de la cendre. Quant aux mares, la suie s'y est diluée, changeant l'eau en encre. Ne la buvez pas. Vous seriez foudroyés par le chagrin.

— Qu'est-ce qui nous arriverait ? insista Sébastien.

— Tu éprouverais une telle tristesse que tu n'aurais même pas le courage de te pendre à une basse branche pour en finir. Tu te coucherais sur le sol et tu te laisserais mourir. Voilà ce qui t'arriverait, mon gars.

En dépit de tous ces dangers il fallut se résoudre à s'engager sous le couvert. La lumière magique que brandissait Granny Katy les enveloppait d'un halo tremblotant d'un diamètre d'environ cinq mètres. C'était peu, mais c'était mieux que rien.

Peggy Sue regarda par-dessus son épaule. Il y avait à peine dix minutes qu'elle marchait et pourtant elle ne distinguait déjà plus ni la plaine ni Gros-Jacquot. Les buissons de feuilles noires arrêtaient complètement les rayons du soleil, et l'on avait du mal à imaginer qu'au-delà des arbres il faisait encore jour. L'adolescente se sentit prise au piège.

Ils marchèrent une heure sans dénicher la moindre brindille car les gens du coin étaient passés avant eux.

— Les enfants, haleta Granny Katy à travers son bâillon, il faut s'en retourner. Il nous reste juste assez de lumière pour revenir sur nos pas. Ce n'est pas le moment de lambiner.

Ils firent demi-tour, déçus et mécontents. Peggy découvrit soudain qu'elle éprouvait une curieuse tristesse, un vague à l'âme dont elle ignorait la cause. Il n'aurait pas fallu beaucoup la pousser pour qu'elle fonde en larmes.

« Suis-je bête ! songea-t-elle. C'est à cause de la poussière de chagrin qui s'est infiltrée sous mon masque. »

Lorsqu'ils émergèrent des bois noirs, Morgane les attendait, les poings sur les hanches, un curieux petit sourire aux lèvres, comme si elle n'avait pas douté une seconde de leur échec.

— Vous aurez plus de chance demain, décréta-t-elle. Vous allez dormir chez moi ce soir. Je vais vous préparer un bon repas. Vous mangerez des tartines de confiture de joie pour combattre la tristesse qui s'est installée en vous. Vous en avez respiré malgré tout. Regardez vos bâillons, ils sont noirs de suie !

*

Le jour suivant les choses ne s'améliorèrent point. À plusieurs reprises, alors qu'elle cherchait des branches mortes à tâtons, Peggy sentit qu'on l'observait. Quand elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, elle distingua dans le fouillis des buissons une sorte d'énorme hérisson aux petits yeux clignotants.

« La bête chaude ! » songea-t-elle aussitôt, paralysée par la surprise. Se rappelant les conseils de Gros-Jacquot, elle se mit à fredonner le premier air qui lui passa par la tête. Elle n'avait qu'une crainte, celle de voir soudain les piquants de la créature se mettre à rougeoyer, car le bois et les feuillages qui l'entouraient étaient si secs qu'on eût dit du papier.

Elle chantonna donc, passant d'une chanson à une autre, s'appliquant à donner à sa voix une sonorité apaisante. L'étrange animal disparut à reculons sans déclencher de catastrophe.

Le lendemain, la bête chaude vint de nouveau rôder à proximité de Peggy Sue. Celle-ci, prévoyant cette visite, avait emporté des pommes, un morceau de tarte et une jarre de lait. Elle déposa ces offrandes sur une souche et s'éloigna en espérant que la créature apprécierait ce geste comme il convenait. Au bout d'un moment, elle entendit le hérisson géant qui grignotait en poussant de petits soupirs d'aise.

« Il va peut-être se laisser apprivoiser ? songea-t-elle. Voilà qui arrangerait nos affaires. »

De ce jour, Peggy n'entra plus dans la forêt sans s'être munie au préalable d'une offrande. Comprenant qu'on ne lui voulait pas de mal, la bête chaude n'embrasa jamais ses piquants, si bien que nos amis purent mener leur exploration en toute quiétude sans avoir à redouter de se retrouver encerclés par les flammes.

Il leur fallait néanmoins beaucoup marcher pour parvenir à glaner quelques sarments desséchés.

— Ce n'est pas assez, soupirait rituellement Granny Katy, il faudra revenir.

*

Chaque fois qu'ils s'apprêtaient à s'enfoncer dans la forêt, Morgane les obligeait à manger de grosses tartines de confiture noire, en prévision des méfaits de la poudre de tristesse. Gavés de cette bizarre marmelade, Sébastien, Katy Flanagan et le chien bleu s'esclaffaient des heures durant. La vue d'un champignon les faisait se bidonner à en perdre le souffle. Au moindre craquement de brindille, Sébastien glapissait de rire. Peggy Sue, elle, restait insensible au pouvoir de la confiture hilarante. Elle avait beau en avaler double, voire triple ration, la tristesse sécrétée par les bois noirs continuait à s'insinuer en elle, lui minant sournoisement le moral. Le mal empirait à chaque nouvelle incursion dans la forêt, au point qu'elle se surprenait à sangloter en ramassant des branches mortes comme si c'était la chose la plus désespérante au monde.

Quand elle évoqua ce problème devant Sébastien, celui-ci se contenta de pouffer. Granny Katy et le chien bleu eurent la même réaction.

— Hé ! lui lança le garçon. Faut rigoler un peu, ma vieille ! Y'a vraiment pas de quoi pleurnicher. On vit des moments formidables ! Les bois noirs, c'est trop cool !

— À ton âge, on n'a pas de problème, renchérit Katy Flanagan, on voit tout en rose ! Je ne comprends pas ce qui peut t'attrister. Je n'ai jamais autant ri de toute mon existence.

Peggy Sue jugea inutile d'insister.

— Vous n’êtes pas dans votre état normal, lança-t-elle. Vous mangez trop de confiture noire. Vous n’en avez plus rien à fiche de ce qui peut m’arriver !

Ni Sébastian ni sa grand-mère ne purent répondre car ils riaient à s’en étouffer.

Inquiète, l’adolescente alla trouver Morgane.

— J’ai beau me gaver de ta fichue confiture, grogna-t-elle, je suis de plus en plus triste, alors que mon petit ami, ma grand-mère et mon chien se marrent comme des dingues du matin au soir. Comment expliques-tu ça ?

La jeune bergère haussa les épaules.

— Tu es peut-être réfractaire aux bienfaits de la marmelade de joie, hasarda-t-elle. Il y a des gens sur qui ce remède ne fonctionne pas. C’est fâcheux mais on n’y peut rien.

— Que va-t-il m’arriver ? insista Peggy, inquiète.

— Tu vas devenir de plus en plus triste, prédit Morgane. Quand tu en auras assez, peut-être que tu te pendras ou que tu te jetteras dans un puits ? C’est ce qui s’est passé lorsque la forêt a brûlé, il y a vingt ans. Les gens faisaient la queue pour sauter dans les puits. Il y avait tellement de pendus qu’on a fini par manquer de cordes. Si tu veux, je peux t’indiquer l’emplacement du puits le plus proche, ça te fera gagner du temps... Ou bien te prêter une corde ; je réussis fort bien les nœuds coulants.

Comprenant qu’elle n’obtiendrait aucune aide de la bergère, Peggy se retira. Les larmes lui coulaient sur les joues sans qu’elle puisse rien faire pour les refouler. Le pire, c’est qu’elle n’avait aucune raison d’être aussi malheureuse ! Des idées noires la visitaient en permanence, et l’accablement la saisissait dès son réveil, à peine avait-elle ouvert les yeux. À ce train-là, elle ne résisterait plus très longtemps, c’était certain.

Alors qu’elle errait dans la campagne en se demandant comment mettre fin à ses tourments, Gros-Jacquot s’approcha, l’air gêné.

— Écoute, dit-il, je t’aime bien, tu es courageuse et je n’ai pas envie d’être complice d’une mauvaise action. Morgane a beau être une bonne copine, je n’approuve pas ce qu’elle te fait.

— Quoi ? bredouilla Peggy en reniflant. *De quoi parles-tu ?*

Elle pleurait tellement qu'elle avait du mal à distinguer la silhouette du garçon.

— Morgane veut te piquer ton petit ami, murmura celui-ci. Voilà pourquoi elle essaye de se débarrasser de toi. Elle te fait manger de la confiture noire additionnée de poudre de tristesse concentrée. Elle t'empoisonne, quoi...

— Tu... tu plaisantes ?

— Non. Elle espère qu'ainsi tu te jetteras dans un puits. Quant à Sébastien, elle l'empêchera de pleurer ta mort en le gavant de marmelade de joie. De cette manière, il continuera à prendre la vie à la légère. Ensuite, elle lui fera boire des filtres d'amour pour se l'attacher.

Peggy se laissa tomber sur l'herbe, atterrée par cette révélation. Gros-Jacquot s'agenouilla près d'elle. Tirant un pot et une cuillère de sa besace, il les lui tendit.

— Tiens, dit-il, c'est ma propre confiture de joie. Tu peux avoir confiance, Morgane n'y a pas touché. Mange-la. Il n'y a que ça qui puisse combattre le poison du chagrin qui coule dans tes veines.

Peggy s'exécuta. Au fur et à mesure qu'elle piochait dans le pot de marmelade, sa tristesse reflua.

— Elle a voulu m'assassiner..., souffla-t-elle lorsqu'elle se sentit mieux. Je n'en reviens pas.

— Oui, confirma Gros-Jacquot, c'était son intention, mais c'est qu'elle est très amoureuse de Sébastien. Moi, je suis amoureux d'elle depuis toujours, hélas elle ne me voit même pas.

Peggy déposa un baiser collant sur la joue du garçon.

— Tu m'as sauvé la vie, souffla-t-elle. J'étais tout près de faire une belle bêtise. Tu es quelqu'un de bien. Je m'en vais de ce pas dire ses quatre vérités à ta copine Morgane.

— Ne lui fais pas de mal, supplia Gros-Jacquot, au fond, je la comprends. L'amour peut rendre criminel.

Les joues rougies par la colère, Peggy alla trouver la jeune bergère assise au milieu de ses moutons et lui déballa ce qu'elle avait sur le cœur. Morgane ne chercha même pas à nier.

— C'est vrai, fit-elle avec un haussement d'épaules. J'ai essayé de te piquer Sebastian, et alors ? Quoi de plus normal ! N'importe quelle fille ferait pareil à ma place. Je trouve que c'est de bonne guerre. Un garçon aussi mignon, on ne le laisse pas filer. Tous les coups sont permis pour se l'attacher.

— Tu... tu es complètement inconsciente ! bégaya Peggy. J'aurais pu me tuer sous l'effet de la poudre de chagrin... sauter dans un puits ou me pendre...

— Ben oui, fit la bergère, c'était le but... Qu'est-ce qui t'étonne là-dedans ? Je regrette sincèrement que ça n'ait pas fonctionné.

Dépassée par tant d'égoïsme, Peggy décida d'abandonner la partie et tourna les talons.

Dès lors, elle empêcha sa grand-mère, Sebastian et le chien bleu de toucher à la confiture noire.

— Nous avons ramassé assez de bois, leur expliqua-t-elle. Il est temps de rentrer. Nous partirons dès que vous serez désintoxiqués.

Le lendemain matin, les malheureux avaient enfin recouvré leurs esprits. Ils ne se souvenaient de rien. Épuisés d'avoir tant ri, ils tenaient à peine sur leurs jambes. Aidée par Gros-Jacquot, Peggy les hissa sur les mulets. Le manteau mangeur de fatigue de Katy Flanagan était tout pelé, signe qu'il avait perdu ses pouvoirs.

— Tiens, fit le gros garçon en tendant un sac de toile à l'adolescente, des provisions, pour la route. J'y ai mis de la confiture noire, de la bonne ! Ça pourra te servir, plus tard, un jour de déprime. Tu penseras à moi.

Une fois les fagots sanglés sur la croupe des mulets, Peggy prit la tête de la colonne.

— J'espère que tu traverseras le brouillard sans encombre, lança Gros-Jacquot en agitant la main. File comme le vent et ne t'arrête sous aucun prétexte.

Comprenant que Sébastien lui échappait, Morgane courut s'enfermer dans sa chaumière pour cacher des larmes qui, cette fois, ne devaient rien à la poudre de tristesse.

Arrivée à la lisière du rideau de brume, Peggy Sue adressa un dernier signe à Gros-Jacquot et éperonna sa monture. Les bêtes s'élancèrent, ventre à terre. Hélas, lorsqu'elles voulurent traverser le *fog*, elles se cognèrent le front sur la muraille.

— Nom de nom ! jura Peggy Sue. Le brouillard est toujours dur comme la pierre.

Devinant que quelque chose n'allait pas, Gros-Jacquot dévala la colline pour venir aux nouvelles. Il abattit son poing sur les volutes de fumée solidifiées et fit la grimace.

— Bizarre, grommela-t-il. Normalement le brouillard devrait avoir repris sa consistance gazeuse depuis longtemps. Je me demande si Morgane n'aurait pas passé un accord avec lui pour vous empêcher de repartir...

— C'est possible ? s'étonna Peggy.

— Oui, Morgane est un peu sorcière. Elle connaît tout un tas d'invocations. Elle a pu faire des offrandes aux génies du brouillard pour obtenir leur aide. Je crois qu'elle veut retenir Sébastien prisonnier. Tu ferais bien d'aller en discuter avec elle.

Ravalant sa colère, Peggy prit le chemin de la bergerie. Morgane l'attendait sur le pas de la porte. Elle avait les yeux rouges.

— Ainsi ça a fonctionné ! souffla-t-elle en souriant. Les génies de la brume m'ont obéi. Je n'y croyais qu'à moitié.

— Oui, gronda Peggy qui se retenait de lui arracher les cheveux. Ça a marché. Tu penses pouvoir nous empêcher de partir, exact ?

— Pas tout à fait. Si tu veux partir, il te faudra payer une rançon. Laisse Sébastien ici et je demanderai aux démons du brouillard de t'ouvrir un passage à travers le *fog*. Vous pourrez vous en aller, toi, ta grand-mère et ton chien. La brume restera fluide tant que vous n'en serez pas sortis, je m'y engage.

— Sébastien... rien que ça ! siffla Peggy.

— Oui, martela Morgane. C'est à prendre ou à laisser. Si tu refuses, tu resteras prisonnière ici jusqu'à la fin de tes jours, et je me débrouillerai pour rendre Sébastien amoureux de moi en employant la magie. (Elle tira un petit flacon de sa poche et ajouta :) Arrange-toi pour faire boire cet élixir à Sébastien, il

tombera dans un profond sommeil qui t'effacera de sa mémoire. Quand il se réveillera, ce sera comme si tu n'avais jamais existé. Pour toi, la liberté est à ce prix.

— Je vais réfléchir, mentit Peggy Sue qui cherchait à gagner du temps.

— Ne te fais pas d'illusions, ricana la bergère, le brouillard restera solide tant que je n'aurai pas ordonné aux génies des airs de le rendre fluide.

Peggy jugea préférable de tourner les talons avant de se laisser aller à un acte de violence irréparable sur la personne de Morgane (elle envisageait, entre autres choses, de lui arracher la tête...).

Granny Katy, Sébastien et le chien bleu étant hors d'état de comprendre la situation, elle se confia à Gros-Jacquot.

— Peut-être Morgane se vante-t-elle ? hasarda Peggy Sue. La muraille de nuées va sans doute se liquéfier d'ici quelques heures.

— N'y compte pas trop, grimaça le garçon. Morgane est plutôt forte à ce jeu. Ta grand-mère aurait sûrement pu nous aider, mais elle est tellement épuisée d'avoir ri qu'elle tient à peine debout.

Une heure s'écoula sans que rien ne se passe. Le brouillard conservait la solidité de la pierre.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas envisager de l'escalader ? suggéra Peggy. Ou de creuser un tunnel pour passer par en dessous ?

— L'escalader, c'est impossible, répondit Gros-Jacquot, car le brouillard monte aussi haut que les nuages. Par en dessous, c'est également inenvisageable, le sol est truffé d'énormes roches. Il te faudrait un an pour ouvrir un passage là-dedans. Non, tu vas devoir choisir entre deux solutions : abandonner ton petit copain et poursuivre ton voyage, ou renoncer à rentrer chez toi et t'installer chez nous. Cette dernière option ne me déplairait pas, je l'avoue. On pourrait devenir amis, non ?

— Ce n'est pas possible, je dois rapporter le « bois chagrin » à Omakaïdo, sinon le dragon cessera de pleurer et les seigneurs du poison transformeront tout le monde en pierre.

— Évidemment, soupira Gros-Jacquot, c'est compliqué.

Alors qu'ils désespéraient de trouver une solution, on vit soudain sortir du bois un énorme hérisson couvert de cendre et de suie. Ses piquants se dressaient comme des lances sur son dos, et il avançait à petits pas en direction du brouillard.

— Par les dieux ! hoqueta le garçon. C'est la bête chaude ! Jusqu'à ce jour, elle n'était jamais sortie de la forêt ! Que vient-elle faire ici ?

Au fur et à mesure qu'elle se rapprochait du mur de brume, la créature fabuleuse allumait ses piquants un à un. Très vite elle ne fut plus qu'une formidable boule de lumière et de chaleur dont l'apparence rappelait celle d'un astre en fusion.

— J'ai compris ! s'écria Gros-Jacquot. C'est pour toi qu'elle vient ! Elle va t'ouvrir un passage à travers le brouillard pétrifié.

« Il a raison ! songea Peggy. C'est comme un chalumeau perçant la porte blindée d'un coffre-fort. Rien ne peut résister à une telle chaleur ! »

Le hérisson magique s'enfonça dans la muraille tel un couteau dans une motte de beurre. La brume pétrifiée fondait et dégoulinait comme de la guimauve sur le feu.

— Incroyable ! haleta Gros-Jacquot. Qui aurait pensé que la bête chaude triompherait un jour de sa timidité ? C'est sûrement grâce à toi, Peggy, voilà pourquoi elle vient te secourir aujourd'hui... Va, grimpe sur ton mulet ! Dès que le tunnel traversera le brouillard de part en part tu devras t'y lancer à bride abattue. J'espère que nous nous reverrons un jour.

— Moi aussi, murmura la jeune fille en se hissant sur sa monture.

Lorsque la fumée eut cessé de s'échapper du passage, Peggy comprit que le hérisson magique avait achevé sa percée, aussi éperonna-t-elle le mulet de tête. Les autres suivirent, portant Granny Katy et Sébastien qui tenaient à peine en selle.

La galerie creusée par la bête chaude empestait la guimauve brûlée, mais Peggy n'eut pas le temps d'y prêter attention. Un quart d'heure plus tard elle débouchait sur la plaine. Elle se retourna pour adresser un dernier signe à la créature mais celle-ci, encore assez timide malgré tout, s'était empressée de retourner se cacher dans le tunnel.

Ainsi devait se terminer cette étrange escapade au pays du Chagrin. Peu à peu, Granny Katy, Sébastien et le chien bleu émergèrent de leur hébétude. Le manteau de la vieille dame perdit ses derniers poils et ses ultimes étincelles de magie.

« Tout de même, songea Peggy, il nous a rendu un fier service. Sans lui grand-mère serait probablement morte d'épuisement. »

Le retour à Omakaïdo se déroula sans autre péripétie, mais personne ne s'en plaignit !

La fumée du chagrin

Dès qu'ils eurent passé la grande porte d'Omakaido, Granny Katy sauta à terre, s'empara des fagots de « bois chagrin » et disparut.

— La voilà qui va encore nous concocter l'une des recettes diaboliques dont elle a le secret, marmonna le chien bleu.

Sébastien, lui, paraissait fort ennuyé.

— Je ne conserve aucun souvenir de ce qui s'est passé ces derniers jours, murmura-t-il, mais j'ai l'impression de m'être mal conduit avec toi.

Peggy jugea préférable de ne rien lui dire, elle ne tenait pas à ce qu'il se sente coupable de n'avoir pu lui venir en aide.

« Pas la peine, non plus, de lui dire que Morgane avait craqué pour lui, songea l'adolescente. Ça pourrait le rendre vaniteux. »

Le lendemain matin, Granny Katy réapparut, l'air fringant.

— Voilà, annonça-t-elle, à partir des fagots j'ai fabriqué une poudre de tristesse qui devrait faire son petit effet. Je vous propose d'aller de ce pas l'essayer.

Sans perdre de temps, la vieille dame s'installa sous le nez du morok et alluma un feu de camp. Quand les flammes eurent belle allure, elle les saupoudra d'une poussière verte qui donna naissance à une épaisse fumée. Ce nuage enveloppa la tête du dragon qui se mit à éternuer.

Katy Flanagan recula prudemment et sortit de sa poche un flacon contenant des dragées jaunes.

— Avalez-en chacun une, ordonna-t-elle. C'est plus prudent. Comme vous le savez, la fumée du chagrin peut affecter les humains. J'ai confectionné ces pilules avec la confiture noire que j'ai trouvée dans le sac de Peggy.

Les adolescents se dépêchèrent de déboucher le flacon pour se partager les comprimés. Personne ne fut oublié, pas même le chien bleu, qui en réclama un deuxième parce qu'ils avaient bon goût.

Quand le feu s'éteignit, la fumée se dissipa.

— Bien, bien, fit Katy Flanagan. Normalement le dragon devrait pleurer pendant une bonne semaine. Je ne peux faire mieux. S'il restait triste trop longtemps il ferait une dépression nerveuse et se laisserait mourir.

— Une semaine c'est déjà formidable, déclara Romo. Ça va nous permettre de reconstituer les réserves d'antidote. Je ne sais comment vous remercier. On devrait vous élever une statue.

— Merci bien, ricana la vieille dame, mais je n'y tiens pas ; d'après ce que m'a expliqué ma petite-fille, il y a déjà trop de statues dans cette ville !

*

Dès le lendemain, le morok se mit à sangloter d'abondance. Peggy s'en sentit toute remuée.

— Comme il a l'air malheureux ! soupira-t-elle. Cette pauvre bête ne mène pas une vie très amusante.

— C'est vrai, admit le chien bleu. Il faudrait trouver le moyen de lui rendre sa liberté sans que la population se change aussitôt en loup-garou. Mais comment faire ?

Pendant trois jours les choses allèrent pour le mieux, puis la malchance se mit de la partie, et tout se gâta. Le vent se leva, rabattant vers le sol la fumée de chagrin qui stagnait au ras des nuages. Bien que diluée par la bourrasque, la poussière magique souffla sur la ville et beaucoup de gens la respirèrent à leur insu. Le résultat ne se fit pas attendre. Les rues d'Omakaïdo se remplirent d'hommes, de femmes qui sanglotaient sans même savoir pourquoi. Ils pleuraient, pleuraient, comme on n'a jamais vu personne pleurer dans toute l'histoire des galaxies. Les larmes ruisselaient sur leurs joues avec une telle violence

qu'elles finissaient par effacer leurs taches de rousseur et leurs grains de beauté. On en vit même dont la peau se décolora, telle une étoffe aspergée d'eau de Javel.

— C'est terrible, murmura Granny Katy, je n'avais pas prévu ça et je n'ai pas assez de cachets jaunes pour tout le monde.

— Que peut-on faire ? s'inquiéta Peggy.

— Rien, fit la vieille dame. Il faut juste attendre la fin de la semaine en espérant que ces gens ne mourront pas de chagrin avant.

— Si seulement Mécanicus pouvait faire partie des victimes ! ricana le chien bleu.

Durant quatre jours, l'épidémie de chagrin fit rage. La nuit, on entendait des pleurs s'élever de la plupart des maisons. Mécanicus tenta de combattre les effets de la fumée en installant à chaque carrefour des conteurs d'histoires drôles chargés de distraire la population. On distribua des recueils de blagues avec l'espoir que le rire aiderait les victimes à triompher de leur désespoir. Les bouffons et les amuseurs publics travaillaient sans relâche à écrire des farces hilarantes.

— Si les gens pleurent trop longtemps, répéta Granny Katy, ils se dessècheront et finiront par mourir de soif. Si on leur donne à boire, ils pleureront de plus belle. Il leur sera impossible de conserver une goutte d'eau dans le corps. Au bout du compte, ils deviendront des momies. J'espère qu'on n'en arrivera pas là.

Elle était désolée de la tournure que prenaient les événements, mais Mécanicus ne lui en tint pas grief. Il vint même la féliciter en personne car jamais le dragon n'avait autant pleuré. On allait bientôt manquer de bidons vides !

— Maître Zarc est fort content de vous, madame, déclara le médecin-bourreau. Vous venez de rendre un fier service à notre cité. Vous serez récompensée.

Heureusement, la fin de la semaine arriva, et l'effet de la fumée magique se dissipa. Les gens cessèrent brusquement de sangloter et séchèrent leurs joues sans comprendre pourquoi ils

s'étaient soudain sentis tellement malheureux. Jamais, au cours du pire chagrin d'amour, ils n'avaient été aussi déprimés !

— Comme vous pouvez le voir, mes enfants, conclut Granny Katy, la magie est toujours à double tranchant.

La corrida des géants

Le coup de tonnerre éclata dans le silence du petit matin, prenant tout le monde par surprise. Sur la table de chevet le bougeoir se mit à trépider, la chandelle de suif explosa sous l'onde de choc. Peggy Sue bondit au milieu des draps bouleversés. À côté d'elle, le chien bleu eut une convulsion qui lui hérissa le poil sur l'échine. Une nouvelle déflagration ébranla le ciel. Les vitres de l'auberge vibrèrent sur une note aiguë.

— L'orage ! balbutia le chien. C'est l'orage ! *Le dragon va se réveiller !* Nom d'une saucisse atomique, le crieur de pluie n'avait rien annoncé pour aujourd'hui !

Peggy se précipita à la fenêtre. Quoique gris, le ciel était exempt de nuée orageuse. C'était à n'y rien comprendre ! Elle se pencha, une étrange odeur flottait dans l'air. Une odeur de poudre brûlée... *d'explosion*.

— Ça sent le feu d'artifice, constata le chien bleu. Bizarre. On se croirait le 14 Juillet.

Dans les rues, la foule s'agitait, en proie à la panique. Hommes et femmes se bousculaient, des étals volaient en tous sens ; on piétinait les marchandises et les enfants. Peggy chercha ses vêtements, les enfila à la hâte et se rua dans l'escalier. Elle venait de se rappeler que, à cette heure, Sébastien travaillait avec Romo sur la zone de piétinement. Le garçon aimait le danger ; côtoyer le dragon l'excitait, aussi cherchait-il mille prétextes pour s'en approcher.

À peine Peggy eut-elle franchi le seuil de l'auberge qu'elle faillit être renversée par un groupe hagard. Dans un réflexe elle cramponna au vol la robe d'une matrone pour l'obliger à s'arrêter.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-elle.

La grosse femme se débattit.

— Le dragon ! bégaya-t-elle. Le dragon ! Il se libère ! Les anneaux cassent les uns après les autres. Ces coups de tonnerre l'ont rendu fou. Il se débat. C'est la fin ! Maintenant, plus rien ne pourra l'arrêter, il va s'échapper.

Des deux mains, elle repoussa Peggy qui s'affala au milieu d'un étal de légumes. L'adolescente mit deux secondes à assimiler l'information ; l'odeur de poudre noire lui brûlait les narines. Et soudain, elle comprit : *il n'y avait pas d'orage !*

— Quelqu'un a fait sauter des bombes artisanales pour effrayer le morok ! lança-t-elle au chien bleu. C'est un complot ! Le dragon a confondu les déflagrations des charges explosives avec les roulements du tonnerre, il s'est aussitôt dressé sur ses pattes.

— Mais les amarres ? s'étonna le chien. Comment ont-elles fait pour casser ? Hier encore Romo nous affirmait que tout était en ordre.

Peggy lutta contre le flot des fuyards pour atteindre la poterne. Elle dut jouer des coudes pour sortir de la ville.

Devant les remparts, le spectacle était effroyable. L'animal agitait frénétiquement sa corne et s'arc-boutait sur ses pattes énormes, martelant le sol qui vibrait telle une peau de tambour. La secousse se communiqua aux chevilles de Peggy qui faillit perdre l'équilibre et rouler dans la boue. La matrone n'avait pas menti. Six anneaux d'amarrage s'étaient rompus. Cette brusque libération encourageait le morok à poursuivre son agitation. Ses coups de reins avaient déjà tordu les trois dernières amarres encore en place.

Une autre explosion souleva un geyser de boue ainsi qu'une volée de pierres qui frappèrent Peggy au front. Cette fois, elle s'effondra sur le sol, à demi assommée. Où était donc Sébastien ? La bête l'avait-elle piétiné ? L'adolescente repoussa de toutes ses forces le vertige de l'évanouissement. Elle saignait. Le chien bleu vint lécher sa blessure.

— Pas grave, lui souffla-t-il, une simple écorchure.

À l'instant même où la jeune fille se redressait, un câble céda ; le filin brusquement libéré fouetta l'air avec un sifflement menaçant. Peggy n'eut que le temps de s'aplatir pour ne pas être

décapitée. Le lien d'acier cingla la muraille d'enceinte, y laissant une profonde entaille. D'autres câbles cassèrent, chacun sur une note différente, et cette cacophonie sonnait comme autant d'accords discordants dans la chanson de libération de l'animal.

« Ça y est, songea Peggy, c'est la révolte des dragons... »

Elle rampa sur les coudes en direction du hangar à matériel. À peine était-elle parvenue à mi-chemin qu'elle aperçut le corps inerte de Romo sur le seuil. Les comploteurs l'avaient probablement assommé avant d'aller placer les charges d'explosifs. Sébastian gisait à ses côtés. Peggy Sue poussa un gémissement d'angoisse et se précipita vers l'adolescent. Elle s'affolait à l'idée qu'on ait pu l'assassiner.

— Pas de panique, fit le chien bleu, il est vivant, juste un peu estourbi.

Les vibrations provoquées par les piétinements du monstre remontaient les rues. Un peu partout les vitres volaient en éclats, les enseignes se décrochaient pour tomber sur la tête des passants. Les casemates de tourbe des bas quartiers s'effritaient. Des fissures s'épanouissaient sur la muraille, progressant comme sur la glace d'un étang gelé. Les hurlements des citadins s'étaient fondus en un chœur terrifié.

Peggy voulut traîner Sébastian vers la muraille ; elle dut vite y renoncer car des moellons se détachaient des créneaux. Elle réalisa que la foule refluit à l'intérieur de la cité, cherchant refuge en deçà des remparts.

Une seule entrave retenait encore le morok prisonnier. Il ruait et tirait comme si son énorme carcasse avait soudain décidé d'épuiser en quelques minutes l'énergie emmagasinée durant des années d'assoupissement ! Peggy n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle devait faire. À ce stade de la catastrophe, aucun remède n'était envisageable ; dans dix minutes le dragon aurait brisé son dernier lien, il se tournerait alors vers le brouillard et s'enfuirait sans se douter que le Matador l'attendait, quelque part sur la plaine, pour le mettre à mort... Ce serait la fin d'Omakaïdo.

Un nouveau grincement annonça que l'ultime amarre s'effilochoit. Abandonnant Sébastian à la garde du chien bleu,

Peggy courut vers l'écurie jouxtant le hangar. Les chevaux y bondissaient, en proie à la terreur. Ils s'étaient cognés aux parois et des estafilades marbraient leur robe. Peggy sella maladroitement l'un d'entre eux et l'enfourcha à la seconde même où la dernière amarre se brisait.

Enfin libre, le morok tourna sa corne vers le brouillard où, depuis des années, se cachait celui dont la silhouette le narguait les soirs d'orage : le Matador... Peut-être avait-il décidé d'en finir avec ce tueur mystérieux, de venger tous ceux de sa race que l'épée du *torero* gigantesque avait foudroyés au cours des siècles ?

Ondulant de l'échine, le dragon prit son pas de charge. C'était une vision de fin du monde que cette bête se mettant à courir comme un vulgaire taureau. Chaque fois qu'elles foulaient la terre, ses pattes creusaient de profonds cratères en même temps qu'explosait un vacarme à vous rendre sourd. Sa corne basse, tendue comme un éperon, fendait déjà les premières volutes de brouillard.

Peggy Sue éperonna le cheval, se lançant dans le sillage du dragon. « Je suis folle ! » songea-t-elle, mais elle ne pouvait se résoudre à abandonner la partie. Après tout, il en allait de la survie d'Omakaido. Totalement affolé, le poney galopait en zigzag entre les trous ouverts par les empreintes du monstre en fuite. La plaine entière se craquelait, des arbres éclataient dans un nuage d'échardes. Peggy galopait, essayant de contrôler la peur du petit cheval.

Maintenant la brume les enveloppait et l'on n'y voyait plus grand-chose. Le Matador se cachait là, quelque part au sein du nuage cotonneux, guettant sa proie.

L'adolescente écarquilla les yeux, essayant de deviner les contours de sa silhouette gigantesque.

Le poney galopait, écumant et soufflant. La jeune fille avait perdu les étriers et s'accrochait des deux mains à sa crinière. Tout à coup, elle vit le Matador se dessiner au travers de la brume. La peau grise, le crâne rasé, les yeux jaunes, il avait un aspect effrayant. Il ne portait aucun vêtement et ressemblait à une statue antique... à cette différence près qu'il bougeait !

À présent, la rencontre était inévitable. Peggy Sue crut qu'elle allait s'évanouir. Le Matador ne lui prêta aucune attention car il se concentrait sur le morok. Soudain, il agita sa cape rouge. L'immense pièce d'étoffe claqua dans le ciel avec la puissance d'un roulement de tonnerre. Interceptant la lumière du soleil, elle installa un court instant une pénombre crépusculaire.

Le cœur étreint par la peur, Peggy vit les deux adversaires se faire face. La corne basse, le dragon visa le ventre du *torero*. Le Matador demeura figé, offert, comme paralysé par cette tourmente venue d'Omakaido, cette montagne de rage et de mort jaillie du brouillard et qui fonçait sur lui avec une seule idée emplissant son cerveau minuscule : TUER !

« C'est une ruse, songea Peggy, il cache son épée derrière son dos ! »

Puis ce fut le choc, et les ombres des combattants se confondirent tels deux paquebots s'éperonnant dans la nuit.

Il y eut un abominable craquement ; Peggy stupéfaite vit le Matador reculer comme s'il venait d'être blessé.

Elle poussa un gémissement de surprise, crispant les doigts sur la crinière souillée d'écume de sa monture. Elle n'en croyait pas ses yeux, et pourtant, devant elle, le Matador battait en retraite d'un pas mal assuré. Le morok l'avait bel et bien encorné !

« Il y a un trou dans son ventre ! » constata-t-elle avant que le brouillard engloutisse la silhouette du colosse titubant.

Rendu fou par ces prodiges, le cheval se dressa sur ses pattes postérieures en hennissant. Peggy perdit l'équilibre et vida les étriers.

Elle tenta de se redresser, mais le poney affolé la heurta de la croupe, la renvoyant au sol avec une brutalité qui, cette fois, la propulsa droit dans l'inconscience. La jeune fille se laissa aller. Tout à coup elle se sentait aussi fragile que ces bibelots de porcelaine dont on garnit les étagères.

Elle sombra dans le néant.

Un cimetière de pierre grise

Lorsque Peggy reprit connaissance, une croûte de sang coagulé lui amidonnait la tempe. Une migraine épouvantable défonçait sa nuque au rythme des battements de son cœur. Le cheval avait disparu, la nuit tombait. La jeune fille se redressa. Dans les lueurs du couchant, elle crut distinguer les contours d'une ville à travers le voile de brouillard. Elle décida sans plus attendre d'aller dans cette direction avec l'espoir d'y trouver un hébergement pour la nuit. Elle ne tenait pas à se retrouver seule sur la lande lorsque descendraient les ténèbres.

Toutefois, au fur et à mesure qu'elle se rapprochait de la cité, son inquiétude augmentait car aucun flambeau ne brillait sur les remparts.

« S'agirait-il d'une ville abandonnée ? se demanda-t-elle. Ce serait bien ma chance ! »

Ses craintes se trouvèrent confirmées lorsqu'elle arriva au pied des murailles. Aucun bruit, aucune lumière n'émanait du chemin de ronde. Quant aux meurtrières, elles étaient uniformément noires.

« Il n'y a pas âme qui vive, constata l'adolescente. Ou alors c'est qu'ils se couchent vraiment de bonne heure ! »

Au-dessus de la grande porte, une inscription gravée dans la pierre lui apprit le nom de ce lieu désolé : *Nadhyna*.

« Nadhyna... Nadhyna... Ça me dit quelque chose, songea Peggy. J'ai lu des trucs à ce propos à la bibliothèque d'Omakaïdo. Mais oui ! Suis-je idiot ! C'est l'une des villes qui ont perdu leur morok. Ses habitants ont accepté d'être empoisonnés pour éviter de devenir des monstres. Plus personne n'y habite depuis longtemps. C'est une cité fantôme. »

Le cœur serré, elle s'engagea sous la poterne, et posa le pied dans la rue principale.

Elle était jonchée de statues de pierre grise.

Un frisson parcourut l'adolescente. Des centaines de statues d'hommes, de femmes, d'enfants encombraient la chaussée, le corps cassé par les convulsions de l'empoisonnement. Les visages de granit contemplaient le ciel. Les mains, elles, avaient griffé le sol, y ouvrant de profonds sillons.

Ces idoles étaient principalement rassemblées autour des fontaines dont l'eau continuait à glouglouter dans le silence des rues.

« Ce ne sont pas de vraies statues, réalisa soudain Peggy Sue, il s'agit d'humains changés en pierre par le maléfice du poison répandu dans les citernes ! »

Ainsi donc voilà ce qui se passait quand une ville perdait son morok...

La jeune fille s'immobilisa, n'osant faire un pas de plus.

Un silence désespérant pesait sur la cité, seulement troublé par les sifflements du vent qui rabotait les façades et faisait battre les volets mal fermés.

Une banderole avait été tendue au fronton d'un temple. Elle proclamait : « Faisons notre devoir d'humains : restons-le ! »

Autour de la ziggourat, le nombre de statues était considérable. On s'était pressés par centaines au pied de la tour, les mains tendues vers les robinets des fontaines installées au rez-de-chaussée de la pyramide. Les citadins s'étaient jetés sur cette eau empoisonnée avec avidité, par peur de la mutation. À présent leurs statues s'empilaient les unes sur les autres, offrant une vision de champ de bataille. Il était impossible d'accéder à la tour sans escalader au préalable ces idoles en vrac.

« Il se passera la même chose à Omakaïdo si nous ne réussissons pas à récupérer le morok, songea Peggy Sue. Je dois à tout prix le retrouver ! »

Hélas, pour l'heure, la nuit s'installait et il était hors de question de traverser la lande dans l'obscurité. Même ici, à Nadhyna, elle ne serait pas en sécurité tant qu'elle n'aurait pas déniché un endroit dont elle pourrait barricader portes et fenêtres.

Par habitude, elle lança des appels qui demeurèrent sans réponse.

Grelottant de froid et d'angoisse, elle entreprit d'explorer les maisons des deux côtés de la rue. Elle mourait de soif mais n'osait se désaltérer aux fontaines. Qui sait si le poison pétrifiant n'était pas encore efficace, même après tout ce temps ? Une simple gorgée pouvait la « statufier »... Elle ne devait pas courir ce risque.

Elle finit par trouver une habitation dont la porte et les volets lui parurent solides. Elle s'y enferma à double tour. C'était plus prudent. Tout le monde, à Nadhyna, n'avait peut-être pas bu l'eau des fontaines empoisonnées ; il se trouvait sûrement des rebelles qui, par lâcheté ou par conviction, avaient préféré devenir des monstres. Peggy était prête à parier qu'ils hantaient les ruines de leur ancienne cité, et elle ne tenait pas à leur servir de dîner.

Une fois plongée dans la pénombre de la maison, elle s'assit sur une chaise et laissa son regard errer autour d'elle. Elle avait faim et soif. Elle aurait donné son pied gauche pour un verre de limonade. Par les fentes des volets elle vit la nuit descendre sur la ville morte. Ça n'avait rien de rassurant. Elle se serait sentie moins effrayée si Sébastien et le chien bleu avaient été à ses côtés. Leur présence lui manquait cruellement. Jamais elle n'avait été aussi seule.

Quand l'obscurité eut submergé la cité, Peggy demeura figée sur sa petite chaise, retenant sa respiration. Elle n'osait même pas allumer une chandelle de peur de signaler sa présence.

« C'est idiot, pensa-t-elle, car les monstres ont du flair. Même si je reste dans le noir, ils renifleront ma présence. »

Elle n'eut pas besoin de tendre l'oreille pour percevoir des crissements tout autour de la maison.

« Des griffes..., songea-t-elle. Des griffes qui grincent sur le granit des statues. »

Les monstres savaient où elle se cachait. Sans doute avaient-ils faim ? Ils allaient essayer de la capturer par tous les moyens.

Les choses se passèrent comme elle l'avait prévu. Très vite, les bêtes surgies de la nuit assiégèrent la bicoque, grattant à la porte et aux volets. Peggy entendait leurs mâchoires claquer sous l'effet de la gourmandise, elle sentait l'odeur de leur pelage crasseux ou de leurs écailles boueuses. Parfois les monstres empestaient le loup, à d'autres moments on eût dit des crocodiles émergeant de la vase d'un marigot.

Elle comprit qu'ils essayaient de lui parler, mais leurs gueules hérissées de crocs ne leur permettaient plus de former correctement les mots, aussi finissaient-ils par proférer des grognements inintelligibles qui ressemblaient à des injures ou à des menaces.

— Viens, grommela une voix moins déformée que les autres, viens avec nous, petite fille. Nous ne te ferons pas de mal... Tu verras, c'est amusant de se transformer... On peut faire des choses incroyables...

Ces mots glissaient à travers les fentes de la porte pour parvenir à Peggy, portés par une haleine empestant la viande crue.

La jeune fille ne cessait de courir d'une fenêtre à l'autre pour s'assurer que les volets résistaient bien aux attaques répétées des créatures. Par bonheur, on les avait renforcés avec des barres d'acier.

Ce harcèlement se poursuivit jusqu'à l'aube, si bien que Peggy passa une fort mauvaise nuit.

Quand l'aurore illumina le ciel, les monstres battirent en retraite, de méchante humeur.

— Tu as eu tort, grogna une dernière fois la voix de la bête tapie derrière la porte. On se serait bien amusés ensemble. À une prochaine fois, peut-être ?

Les otages

Lorsque le soleil fut levé, Peggy sortit de sa cachette. Elle constata alors que les murs et la porte de la bicoque étaient constellés de griffures profondes. L'odeur des monstres planait encore sur les lieux.

« Je n'ai pas intérêt à passer une autre nuit ici, songea-t-elle. Ils pourraient bien avoir l'idée de creuser un tunnel pour s'introduire dans la maison par la cave. »

Elle gagna les remparts et, une fois sur le chemin de ronde, scruta les alentours.

Au bas des fortifications, le morok tournait en rond, désorienté par la fuite du Matador. Sans doute n'avait-il pas imaginé remporter si facilement la victoire. Le petit cheval, lui, broutait l'herbe non loin du dragon. Peggy quitta son perchoir et sortit sur la plaine dans l'intention de récupérer sa monture. Elle s'en approcha sur la pointe des pieds et s'empara des rênes sans susciter de mouvement de refus. Le morok errait, mâchonnant sans conviction le feuillage d'un boqueteau.

« Il suffirait d'attendre qu'il se rendorme pour fixer de nouvelles amarres aux câbles encore accrochés à son échine, songea Peggy. Si aucun orage ne vient bouleverser l'atmosphère, une telle opération pourrait être menée à bien en trois heures. »

Elle se sentit gagnée par une formidable excitation. Elle était à peu près certaine du succès de son plan. Dès que le dragon aurait mangé en suffisance, il se coucherait pour ruminer. L'épaisse léthargie dont il était coutumier ne tarderait pas à lui embrumer le cerveau. Romo et Sébastien pourraient alors l'approcher, se saisir des filins et les arrimer à de nouveaux anneaux qu'on planterait tout autour. À son réveil, l'animal se découvrirait entravé et, s'avouant vaincu, renoncerait à toute nouvelle tentative d'évasion. Omakaïdo n'aurait connu, somme toute, qu'une fausse alerte.

Peggy enfourcha sa monture et mit le cheval au trot. Sitôt arrivée, elle irait trouver Zarc et lui exposerait son projet.

« Le seul inconvénient, avec ce système, songea-t-elle, c'est qu'il faudra se déplacer jusqu'ici pour recueillir les larmes du dragon, mais ce n'est pas bien grave. »

Le tout était d'agir avant que la bête ne se mette à gambader à travers la lande au gré de sa fantaisie. Si cela se produisait, il faudrait la prendre en filature ; tout deviendrait beaucoup plus compliqué.

Peggy pressa le cheval, mais les chocs répétés des sabots éveillaient des stridences douloureuses sous son crâne tuméfié ; elle dut ralentir par peur du vertige. Enfin, les murailles d'Omakaïdo se dessinèrent dans la brume. La zone de piétinement vide et jalonnée de tronçons d'amarres brisées avait une apparence sinistre. Peggy se dressa sur ses étriers et poussa un cri pour signaler sa présence. Elle désirait en effet qu'on lui ouvre la porte de la ville présentement close.

Personne ne lui répondant, elle jugea la chose bizarre.

Une peur brutale la saisit :

« Pourvu que Zarc n'ait pas versé le poison dans les fontaines ! se dit-elle avec un frisson. Ce serait terrible si les gens avaient déjà commencé à s'empoisonner ! »

— Hé ! cria-t-elle en se dressant sur ses étriers. Ne faites pas les imbéciles ! Le morok est toujours vivant... Il est là, de l'autre côté du brouillard. Si on se dépêche on pourra le capturer dès qu'il sera endormi... Vous m'entendez ?

Comme elle se préparait à pousser le cheval jusqu'au pied de la muraille pour tambouriner à la porte, elle aperçut une mince silhouette qui essayait d'attirer son attention : Isi la sorcière se tenait au sommet d'un éboulis rocheux. Les cheveux volant au vent, elle lui faisait signe de la main. Peggy se dirigea vers elle.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Rassure-moi, ils ne sont pas en train de boire l'eau des fontaines empoisonnées, au moins ?

Isi secoua négativement la tête, faisant tressauter ses colliers d'os.

— Non, pas encore, fit-elle, mais ça ne va plus tarder. Ils sont terrifiés à l'idée de devenir des monstres. Certains se sont déjà rassemblés au pied de la ziggourat pour supplier Zarc de verser le poison dans la grande citerne. Quand je t'ai vue galoper à la poursuite du dragon, j'ai décidé d'attendre ton retour. Si tu choisis de t'empoisonner, je ferai comme toi... Qu'est-ce qui s'est passé de l'autre côté du brouillard ? Le morok et le Matador se sont entre-tués ?

— Non, fit Peggy. Le géant a pris la fuite. J'ai l'impression que le morok l'a blessé. Je ne m'y attendais pas, j'étais persuadée que le *torero* tuerait le dragon dès la première passe. Mais où sont Sébastien et le chien bleu ?

— Tout le monde est consigné à l'intérieur de la cité, expliqua Isi. Les gardes ont verrouillé l'enceinte. C'est la procédure en cas de fuite du dragon. Les seigneurs du poison ne veulent pas courir le risque de laisser échapper un seul monstre.

— Il ne faut pas imiter les gens de Nadhyna ! haleta Peggy. J'ai vu leurs statues empilées dans les rues, c'était horrible. Notre morok est vivant, si l'on se dépêche on pourra l'enchaîner dès qu'il s'endormira. Il faut que j'explique ça aux seigneurs du poison. Peux-tu me faire entrer dans la ville sans passer par la grande porte ?

— Oui, je connais un souterrain, mais je ne suis pas certaine que Zarc acceptera de t'écouter. Tu n'es qu'une Terrienne à ses yeux, une petite prétentieuse venue d'un autre monde. Et puis il y a les « amis des bêtes »... Ces comploteurs qui se sont arrangés pour effrayer le dragon.

— Tu as raison, se rappela Peggy. Ils ont fait exploser des charges de poudre pour faire croire au morok que le tonnerre approchait.

— C'est cela, confirma Isi. Avant de se livrer à ce feu d'artifice, ils avaient scié les amarres, si bien qu'elles ont cassé dès que le dragon a commencé à s'agiter.

Peggy Sue pâlit.

— Alors c'est bien un attentat, souffla-t-elle. Les partisans de la mutation vont peut-être en profiter pour sortir de leur cachette. S'ils nous surprennent dans les souterrains, nous passerons un sale quart d'heure.

Isi lui enfonça ses ongles dans le biceps.

— C'est exactement ce que j'allais te faire remarquer, siffla-t-elle. Les « amis des bêtes » vivent dans les caves d'Omakaido ; en empruntant le tunnel nous risquons de tomber dans leurs griffes ; s'ils nous capturent ils nous forceront à devenir comme eux !

L'adolescente se dégagea.

— Tant pis, siffla-t-elle, je dois entrer dans la ziggourat, et convaincre Zarc de ne pas toucher au poison. Tous ceux que j'aime sont prisonniers de cette ville. Je ne peux pas les abandonner.

Isi frissonna.

— Comme tu veux, capitula Isi. Mais si tu entends des grognements derrière toi, cours sans te retourner.

Les jeunes filles longèrent les remparts en direction d'un tumulus aux allures de taupinière. Un trou s'ouvrait au ras du sol.

— C'est ici, murmura Isi. Tu es bien certaine de vouloir tenter le coup ? Alors marche derrière moi, en silence. Nous n'allumerons pas de torche car la lumière signalerait notre présence aux créatures. Je suis sorcière, je vois dans le noir, tu n'auras qu'à poser la main sur mon épaule et me suivre pas à pas, c'est compris ?

Peggy hocha la tête. Imitant la fille aux cheveux rouges, elle s'aplatit sur le sol et rampa dans son sillage pour s'introduire dans l'ouverture donnant accès aux catacombes.

Une fois de l'autre côté, elle réalisa que la galerie s'élargissait et qu'il devenait possible de se tenir debout. Elle posa sa main droite sur l'épaule nue d'Isi.

— À partir de maintenant, souffla celle-ci, il va nous falloir de la chance. Beaucoup de chance.

Les deux filles entamèrent une déambulation tortueuse dans l'obscurité des boyaux. Peggy avait l'impression d'être devenue aveugle, il lui était impossible de voir ce qui l'entourait. De temps à autre, un rat lui frôlait la cheville mais elle s'appliquait à conserver son calme.

— Essaie de ne pas avoir peur, chuchota Isi. Si tu paniques tu transpireras, et les monstres repéreront ton odeur.

Peggy Sue avait la conviction de piétiner depuis un siècle quand elle entendit le premier ricanement. Cela provenait de quelque part sur la gauche, derrière elle...

Elle essaya de ne pas frissonner mais elle devina que les monstres les avaient prises en filature. Elle crispa les doigts sur l'épaule d'Isi pour attirer son attention.

— Je sais, murmura celle-ci. Ils nous suivent depuis un quart d'heure.

— Pourquoi n'attaquent-ils pas ?

— Ils savent que je suis sorcière, cela leur fait peur. Hélas, j'ignore combien de temps la frayeur les tiendra en respect.

Elles pressèrent l'allure. Bientôt, les bêtes se mirent à grogner. Elles essayaient de parler ; toutefois, leurs mâchoires monstrueuses les empêchaient de prononcer correctement le langage des hommes. Le résultat avait l'allure d'une effrayante cacophonie.

— Hé ! les filles ! gronda une voix dans les ténèbres. Pourquoi courir si vite ? Restez avec nous... C'est cool d'être un monstre... On a des pouvoirs... On est fort... On n'a plus peur de rien. Pourquoi s'obstiner à rester humain, c'est idiot ! Les humains sont fragiles, sans défense. Des biftecks qui marchent...

Ni Isi ni Peggy ne répondirent. Les paroles de la créature invisible leur faisaient froid dans le dos. Entre chaque mot, la bête grinçait des crocs et faisait entendre d'horribles bruits de déglutition, comme si une faim impérieuse lui emplissait la gueule de salive.

— *Cool d'être un monstre...*, répétèrent maladroitement les autres bestioles tapies dans les ténèbres. *Trop cool...*

Isi avançait vite à présent et Peggy avait du mal à la suivre sans trébucher.

— Ça suffit ! cria la jeune sorcière. Le premier qui s'approche, je le change en mouton, comme ça les autres pourront le dévorer. Allez ! qui a envie d'être transformé en gigot d'agneau ? Hein ? Qui ?

Elle fanfaronnait pour tenir les créatures à distance, mais Peggy devinait à un certain tremblement de sa voix qu'elle mourait de peur.

« Nous ne ferons plus illusion très longtemps, songea-t-elle. Si nous ne sortons pas de ce souterrain d'ici deux minutes nous sommes fichues. »

— C'est vous qui avez fait exploser des bombes pour effrayer le morok, n'est-ce pas ? lança-t-elle dans l'espoir de gagner du temps.

— Oui, gronda la voix. Une fois le dragon parti, les hommes pourront enfin devenir des monstres... Rester humain est une erreur... Venez nous rejoindre. Avec nous, vous n'aurez plus peur de rien. Saisissez la chance qui vous est offerte.

À l'odeur, Peggy devinait que la créature était à présent toute proche. Elle s'enhardissait. Soudain, l'adolescente sentit la caresse d'ongles effilés sur sa joue. La bête était là, derrière elle, jouant avec ses cheveux, l'effleurant du bout de ses griffes.

Par bonheur, Isi actionna le levier commandant l'ouverture du souterrain. Une dalle bascula sur un pivot, un flot de lumière envahit le tunnel. Les monstres reculèrent en grognant, aveuglés par le soleil. Les jeunes filles en profitèrent pour leur échapper. Dès qu'elles furent dehors, Isi referma le passage.

— On a bien failli y rester, haleta-t-elle. Ne compte pas sur moi pour recommencer.

Peggy attendit que son cœur reprenne un rythme normal puis se dirigea vers la pyramide de brique rouge dressée au centre de la ville.

Elles eurent du mal à se frayer un chemin à travers la foule qui se lamentait au long des rues. Les gens pleuraient et se frappaient la poitrine en gémissant. Ils suppliaient Maître Zarc de verser le poison dans la citerne sans plus attendre. Ils répétaient en sanglotant qu'ils ne voulaient pas devenir des monstres.

— Les imbéciles ! s'emporta Peggy, alors qu'il suffirait de sortir de la ville pour capturer le morok ! Comment peut-on se montrer aussi stupide ?

Les sentinelles montant la garde au seuil de la pyramide reconnurent Peggy mais refusèrent de laisser entrer Isi.

— Vas-y ! souffla la jeune sorcière. Je t'attends ici. Bonne chance.

Quand elle franchit le seuil de la salle d'audience, Peggy fut accueillie par le chien bleu qui galopa à sa rencontre, immédiatement suivi de Sebastian et de Granny Katy.

— Où étais-tu passée ? crièrent-ils en chœur, on te croyait morte !

Ils se jetèrent sur elle pour la serrer contre eux, mais l'apparition de Maître Zarc mit fin à ces effusions. Le seigneur d'Omaïdo affichait une mine soucieuse. Il ne se donnait pas beaucoup de mal pour dissimuler qu'il recevait Peggy Sue contre son gré.

— Qu'as-tu à m'apprendre que je ne sache déjà, petite Terrienne ? soupira-t-il en prenant l'air accablé. J'ai dû interrompre ma méditation pour te rencontrer, j'espère que je ne le regretterai pas. Je dois me préparer à mourir. L'heure de répandre le poison dans les fontaines a sonné. N'entends-tu pas la foule se lamenter sous nos fenêtres ? Ils ont tous hâte d'en finir. Seule la pétrification nous protégera de la monstruosité, il est temps de devenir des statues.

— Non, protesta Peggy. Vous faites erreur. Le morok n'est pas mort. On peut facilement le récupérer.

Et elle conta en détail ses aventures à Nadhyna. Zarc l'écouta, le sourcil froncé. Peggy s'appliqua à le convaincre en insistant sur le fait qu'il serait aisé d'enchaîner le dragon pendant son sommeil puisqu'il ne semblait pas décidé à prendre la fuite.

— Voilà pourquoi je vous supplie de ne pas verser le poison dans la citerne, conclut-elle. Accordez-nous une chance.

— D'accord, soupira Zarc. Je te donne une semaine pour capturer le dragon et rétablir l'approvisionnement en larmes. Tu peux quitter la cité avec Sébastien, Romo et le chien... mais ta grand-mère demeurera ici, en otage. Si dans une semaine tu n'as pas ramené le morok sous nos murs, elle devra boire le poison, comme nous tous.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! protesta Peggy.

— Si, trancha Maître Zarc, parce que je suis le seigneur d'Omaïdo. C'est à prendre ou à laisser. Granny Katy restera

enfermée dans la pyramide, en ma compagnie. Si dans sept jours tu n'es pas revenue, je partagerai avec elle ma coupe de poison.

— Ne t'inquiète pas, murmura Granny Katy en serrant très fort la main de sa petite-fille, je n'ai pas du tout peur, j'ai confiance en toi. Je sais que tu réussiras.

Peggy ne put retenir ses larmes. Intérieurement, elle se maudissait d'avoir entraîné la vieille dame dans cette aventure insensée.

A la poursuite du dragon

— Vous emporterez chacun une gourde contenant assez de larmes pour rester humains pendant sept jours, décida Maître Zarc. En attendant votre retour, Omakaïdo vivra sur ses réserves d'antidote, mais celles-ci ne dépasseront pas la semaine, si bien que je devrai verser le poison dans la citerne à l'aube du huitième jour. Est-ce bien clair ?

Les adolescents acquiescèrent.

Granny Katy s'avança alors pour remettre à sa petite-fille un objet de son invention.

Il s'agissait d'un cercle en argent au centre duquel avait été gravée une flèche. Le tout tenait dans la paume de la main.

— On appelle ça un charme directionnel, expliqua-t-elle. Il faudra que tu le poses sur la tête du dragon en orientant la flèche dans la direction que tu veux lui voir prendre. Normalement, si tout se passe bien, le morok devrait obéir. Cela te permettra de contrôler sa course aussi facilement que le volant d'une voiture. Ne le perds surtout pas, ce sera le seul moyen dont tu disposeras pour le ramener ici.

Peggy suspendit l'objet magique autour de son cou avec un lacet de cuir.

Désormais tout était dit, il leur fallait prendre la route sans tarder. Chaque minute comptait.

*

Ils firent provision d'eau et de nourriture séchée qu'ils entassèrent dans les sacs disposés sur la croupe des chevaux. Isi avait décidé de se joindre à eux.

— Je ne veux pas rester ici, à me ronger les ongles en attendant de me changer en monstre, déclara-t-elle. Je préfère vous aider.

— Tout devrait se régler rapidement, dit Peggy. Une fois à Nadhyna, je monterai sur le dos du dragon, je poserai la flèche d'argent sur sa tête en l'orientant vers Omakaïdo et il sera forcé de revenir ici.

— Présenté de cette manière ça paraît simple, murmura la fille aux cheveux rouges.

Bien décidés à en finir le plus vite possible ils tournèrent le dos aux remparts et éperonnèrent leurs montures.

Hélas, une désagréable surprise les attendait à Nadhyna : *le dragon avait disparu.*

— Quel manque de chance ! gronda Sébastian. Il a fichu le camp ! Pourquoi n'est-il pas tranquillement resté là, à brouter l'herbe ?

— Peut-être s'est-il lancé à la poursuite du Matador ? suggéra Peggy.

Isi s'avança. Elle avait profité de la halte pour explorer les abords de la ville. Sa pâleur alerta Peggy.

— J'ai vu des ombres au coin d'une rue ! balbutia-t-elle. Quelque chose qui rasait les murs... une créature non humaine. Il faut partir.

Romo s'agita, mal à l'aise.

— Elle a raison, renchérit-il, ces ruines sont infestées de mutants. Tous les mauvais citoyens qui ont refusé de boire le poison des fontaines s'y cachent pour guetter les voyageurs égarés. C'est de cette manière qu'ils se nourrissent.

D'un même mouvement, ils tournèrent la tête vers la poterne. Le ciel s'était assombri. Dans ce clair-obscur annonciateur d'orage, la ville déserte prenait un aspect sinistre. Ils tendirent l'oreille, guettant le bruit d'un pas.

— C'est vrai que ça ne donne pas envie d'y mettre le nez ! remarqua le chien bleu. Pourtant j'aurais bien aimé voir leurs têtes au moins une fois...

— Sens-tu leur odeur ? demanda Peggy.

— Oui, fit le petit animal, elle dépasse en puanteur celle des pieds de Sébastian, ce qui n'est pas peu dire.

Sans s'être concertés, ils reculèrent avec la sensation inexplicable que la porte de la cité allait soudain se transformer en une gueule gigantesque qui les happerait. Une force étrange, peut-être née de leur imagination, semblait en imbiber les murailles. C'était un labyrinthe peuplé de statues grises et... *d'autre chose*. L'un des chevaux se cabra, poussa un hennissement.

— Fichons le camp ! décida Isi. Nous n'avons pas notre place, ici !

Ils sautèrent en selle et pressèrent l'allure, mais déjà les chevaux prêtés par Zarc donnaient des signes d'épuisement, leurs sabots butaient dans les ornières.

Dans leur dos, Omakaïdo et Nadhyna avaient disparu, gommés par la brume. Ainsi privée de point de repère Peggy se sentait perdue, emportée comme une feuille morte par l'eau d'un fleuve. Le manque de visibilité rendait l'atmosphère encore plus menaçante.

— Il y a des traces de pas sur le sol, clama le chien bleu. Regardez ça : des pieds humains... mais géants !

— Ce sont ceux du Matador, murmura Peggy. C'est ici que le morok et lui se sont affrontés.

— On voit qu'il a été blessé, grommela le chien, il marchait en zigzag. On va peut-être le trouver étendu mort, quelque part ?

Les Pieds cuits

Ayant conscience d'être pris en filature le morok pressa l'allure et s'enfonça dans le brouillard. Peggy Sue et ses amis se trouvèrent réduits à suivre ses empreintes, ou à guetter le bruit de ses pas étouffé par la brume.

Au bout d'une journée de tâtonnements incertains, d'étranges lueurs apparurent à travers la nuée. Cela brasillait comme un incendie tandis qu'une odeur de soufre empuantissait l'air.

— Par les dieux ! balbutia Romo. Nous venons de pénétrer dans la zone des volcans.

— Pas de doute. Nous sommes sur le territoire des Pieds cuits, compléta Isi.

— *Les Pieds cuits ?* s'étonna Sébastian, c'est une blague ?

— Non, murmura Romo. Il s'agit d'une communauté extraterrestre venue s'installer sur Zantora. Ils ne sont guère nombreux mais leurs coutumes passent pour bizarres.

— Comment ça ? s'inquiéta Peggy.

— Ils n'ont pas besoin d'antidote car ils sont naturellement monstrueux, chuchota le gros homme. Je préfère vous prévenir : ils ont vraiment de drôles de têtes. Vous allez vous en rendre compte d'ici trois minutes.

— Ils viennent d'un monde couvert de glace et dont le soleil s'est éteint, expliqua Isi en regardant nerveusement par-dessus son épaule. Sur leur planète ils mouraient de froid, alors ils ont cherché refuge sur Zantora, à proximité d'un volcan en activité. Ils ont énormément besoin de chaleur pour survivre. On ne fait pas plus frileux en matière d'extraterrestres.

— Ils sont méchants ? s'enquit Peggy Sue.

— Non, pas vraiment, chuchota Isi. Néanmoins mieux vaut rester sur ses gardes. Leur morale diffère grandement de la nôtre.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus car un personnage invraisemblable bondit de derrière un rocher. On eût dit un diabolotin à la chair caoutchouteuse. Il ne portait aucun vêtement ; sa peau était rose foncé au-dessus du nombril et rouge vif en dessous. Il avait une poche ventrale, comme les kangourous. Des antennes d'escargot se dressaient sur son crâne et ses pieds épais, aplatis, ressemblaient à des gigots trop cuits.

— C'est à force de marcher sur le sol brûlant, souffla Isi. La plante de leurs pieds devient plus insensible que le cuir des rhinocéros. Voilà pourquoi on les surnomme les Pieds cuits.

— Salut à vous, nobles étrangers ! cria le drôle de petit bonhomme en remuant ses antennes. Je suis Chmzzwl, responsable du comité d'accueil. Mon rôle consiste à vous mettre en garde contre les dangers qui vous guettent sur ce territoire. Si vous désirez rester en vie, vous avez intérêt à m'écouter.

Il souriait. Sa bouche, énorme, s'ouvrait sur un nombre incroyable de dents pointues. Ses gros yeux ronds semblaient ceux d'un ours en peluche, Peggy décida néanmoins de rester prudente. Le diabolotin, dont la taille n'excédait pas celle d'un enfant de 10 ans, lui faisait l'effet d'un requin s'ingéniant à faire croire qu'il est apprivoisé.

— Salut, répondit-elle, nous sommes à la poursuite du dragon. Nous ne ferons que traverser votre village. Il n'est pas dans nos intentions de vous embêter.

Chmzzwl éclata d'un rire strident et agita joyeusement les mains.

— Vous ne nous embêtez point, protesta-t-il, nous aimons beaucoup les étrangers. Leur goût est très différent.

Peggy fronça les sourcils, certaine d'avoir mal compris.

— Tu veux dire que leurs coutumes sont différentes des vôtres ? suggéra-t-elle.

— Non, non, insista Chmzzwl, leur goût... *leur saveur*. Quand nous les mangeons.

L'adolescente fit un pas en arrière.

— Vous... vous êtes cannibales ? hoqueta-t-elle.

— Non, non, lança le diabolotin sans cesser de sourire, mais il est courant que les étrangers ne respectent pas nos consignes de sécurité, alors, n'est-ce pas, ils finissent par cuire pendant leur sommeil. Comme il serait idiot de laisser perdre toute cette bonne viande, nous la mangeons.

— On cuit pendant son sommeil ? répéta Peggy Sue.

— Oui, oui, fit Chmzzwl en pouffant, vous allez rire, c'est une des particularités de cet endroit. Les humains comme vous sont incapables de s'y adapter. Il y fait bien trop chaud. S'ils commettent l'erreur de se coucher sur le sol, ils cuisent à petit feu, sans même en avoir conscience car, ici, les brûlures sont indolores²¹. On peut rôtir sans avoir mal. Les étrangers ont tendance à l'oublier, ils le payent de leur vie. Alors nous les mangeons, n'est-ce pas ? Nous n'aimons pas gâcher.

S'approchant de Peggy, il lui pinça doucement le biceps, comme pour s'assurer de la qualité de sa chair.

La jeune fille recula.

Chmzzwl sourit de plus belle, faisant étinceler une soixantaine de crocs d'une irréprochable blancheur.

— D'abord, énonça-t-il, je vais vous donner des pilules spéciales qui vous permettront de supporter la chaleur du volcan sans vous évanouir et vous protégeront des brûlures. Ici, le vent est très chaud. Vous ne tarderez pas à vous en rendre compte. Très, très chaud... sans les pilules, vous cuirez en marchant.

Plongeant la main dans sa poche ventrale, il en tira un gros tube métallique qu'il remit à Peggy.

— Avalez un comprimé dès que vous sentirez vos oreilles devenir brûlantes, conseilla-t-il. Cette médecine décuplera votre résistance à la chaleur. Sans cela, vous serez très vite couverts de cloques et vos cheveux s'enflammeront comme de la paille. Pour des gens de votre espèce, cela peut s'avérer gênant.

Peggy déboucha le tube. Il contenait de gros cachets rouges. Elle hésita.

« Et si c'était un piège ? lui souffla mentalement le chien bleu. Imagine qu'il s'agisse d'un somnifère ! Nous l'avalons,

21 Qui ne provoque aucune souffrance.

nous nous endormons, et cet olibrius en profite pour nous dévorer... »

Évidemment, vu de cette manière, il y avait de quoi hésiter.

— Laissez-les fondre sur votre langue, conseilla Chmzzwl, ils sont parfumés au piment, c'est très bon. Nos enfants raffolent de ce goût. Chez nous, tous les bonbons sont parfumés au poivre, à la moutarde ou au piment.

Peggy ne savait que faire. Elle aurait volontiers refusé l'offre du diabolin, mais elle commençait à avoir très chaud. La terre lui brûlait la plante des pieds à travers la semelle de ses chaussures ; quant à ses joues, elles viraient au cramoisi.

« J'ai l'impression d'avoir 40° de fièvre ! » songea-t-elle en posant l'un des cachets sur sa langue. D'abord elle crut avaler une cuillerée de moutarde forte et faillit pousser un hurlement, puis la sensation de cuisson s'apaisa, et elle se sentit beaucoup mieux.

Rassurés, ses compagnons l'imitèrent. Convaincre les chevaux fut plus difficile. Les bêtes n'apprécièrent guère la « saveur » des fameuses pastilles et, pendant cinq minutes, il fallut se cramponner ferme aux rênes pour les empêcher de se mettre à galoper en dépit du bon sens. Après un moment d'extrême confusion, les choses finirent par rentrer dans l'ordre.

— Bien, bien, s'exclama Chmzzwl. Maintenant que tout le monde est protégé, nous allons entamer la visite de Volcanoville, car c'est ainsi que se nomme notre charmant village.

Peggy Sue et ses amis se virent contraints de lui emboîter le pas. Le territoire des volcans était sillonné de crevasses d'où émanait une lumière rougeâtre. En se penchant au-dessus des lézardes, l'adolescente vit de la lave couler dans un souterrain.

— Vous comprenez pourquoi il fait si chaud ? lança le diabolin. Le magma²² sillonne le sous-sol, il coule partout sous nos pieds comme un fleuve caché. Plus on se rapproche du

22 Nom scientifique de la lave en fusion.

volcan, plus la température s'élève. Cela nous convient car nous sommes une race frileuse. Loin du feu, nous mourons de froid.

Peggy examina le paysage sans répondre. Brusquement, elle fut enveloppée de fumée. *Ses vêtements étaient en train de prendre feu !* Elle s'empressa de les arracher. Elle dut tout enlever, même ses chaussures ! Ses compagnons durent faire de même. Un peu gênés, ils se retrouvèrent nus devant Chmzzwl que cette situation amusait visiblement.

— Vous voyez, triompha-t-il, si vous n'aviez pas gobé les comprimés, vous auriez subi le même sort que vos habits. Cela arrive à certains humains têtus qui s'obstinent à traverser le territoire volcanique sans observer les précautions d'usage. Nous les retrouvons changés en statues de charbon, *immangeables*. Venez par ici, j'ai ce qu'il vous faut.

De la main, il invita ses visiteurs à le suivre jusqu'à une bizarre maisonnette de fer.

— N'ayez pas peur, lança-t-il, c'est le vestiaire des étrangers. Nous gardons ici de quoi les vêtir.

— Vous avez des habits qui résistent au feu ? s'enquit Sébastian.

— Oui, déclara le diabolin, nous tricotons des pulls avec du fil de fer très souple. Nous avons également un assortiment de jolies robes en cotte de mailles. Mais aussi des pantalons en tôle articulée.

Curieuse, Peggy franchit le seuil de la baraque. Elle crut qu'elle entraît dans une boutique d'équipement pour chevaliers du Moyen Age. Les vêtements entassés au long des étagères ressemblaient tous à des armures !

Chmzzwl se fit un devoir de les habiller. Il se comportait comme un vendeur dans un magasin de mode et leur assénait force compliments. Peggy se retrouva empaquetée dans une robe en cotte de mailles qui lui tombait jusqu'aux pieds. Chmzzwl lui conseilla d'enfiler des souliers de fer articulés si elle ne voulait pas que la plante de ses pieds épaississe au contact du sol brûlant.

— Si tu ne prends pas de précautions, tu auras toi aussi les pieds cuits, plaisanta-t-il. On ne peut plus s'en débarrasser.

La visite reprit dès qu'ils furent équipés.

Le village des Pieds cuits était composé de maisons de fer rassemblées autour du volcan. Peggy réalisa que le moindre objet était en acier. Elle en eut la confirmation en découvrant, assise sur un banc de fonte, une diabolotine occupée à lire un livre dont les pages consistaient en de minces feuilles métalliques. Sur chacune d'elles, le texte se trouvait gravé en creux, comme une inscription sur une médaille.

— Drôle de monde ! souffla Sébastian. Je ne m'y sens pas vraiment en sécurité.

— D'accord avec toi, ajouta le chien bleu, je ne suis pas certain qu'on puisse faire confiance à ce petit bonhomme cornu.

— Et voilà votre morok ! annonça soudain Chmzzwl. Vous voyez, il n'était pas perdu.

Le dragon se tenait effectivement couché au pied du volcan tel un gros chat adossé à un radiateur. De temps à autre, il introduisait son museau dans une lézarde du sol et buvait une lampée de lave.

— Hé ! s'écria le chien bleu, il avale du magma en fusion, c'est dingue !

— Les dragons font toujours ça, déclara Chmzzwl. La lave leur tient lieu de vitamines, ça leur redonne de la force, de l'énergie. À l'origine, ils venaient souvent ici, mais depuis que les humains les tiennent emprisonnés aux portes des villes, la race des moroks s'affaiblit, faute d'une bonne alimentation. J'avoue que je ne dédaigne pas moi-même boire de temps en temps une cuillerée de lave. Ça requinque ! Après ça, on pète le feu.

— Quand le morok va-t-il se remettre en marche ? s'inquiéta Peggy.

Chmzzwl haussa les épaules.

— Aucune idée, avoua-t-il. Quand il se sentira en pleine forme, je suppose. En attendant, je vous déconseille de l'approcher. Les dragons détestent être dérangés quand ils sirotent de la lave. Il cracherait un jet de flammes qui vous carboniserait sur pied.

— Je n'ai jamais vu de dragon cracher le feu, bougonna Romo.

— Généralement ils ne le font pas, admit le diabolotin, ça n'arrive que pendant la phase de digestion de la lave, à cause des gaz inflammables qui leur emplissent l'estomac, et qui les font roter. Au contact de l'oxygène contenu dans l'atmosphère, ces gaz se changent en jet de flammes.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ? insista Peggy Sue.

— Je ne sais pas, répéta Chmzzwl. Nous allons vous prêter une maisonnette. De cette manière vous pourrez surveiller votre bestiole. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à me le demander. Prenez bien vos cachets et surtout, *surtout*, ne dormez jamais à même le sol si vous ne voulez pas cuire à petit feu pendant votre sommeil.

Peggy était fort contrariée. Elle n'avait pas prévu ce contretemps. Avec sa naïveté coutumière, elle avait imaginé qu'elle pourrait ramener le morok à Omakaïdo dans la journée. De toute évidence, cela allait prendre beaucoup plus de temps.

*

Toujours débordant d'enthousiasme et de gentillesse, Chmzzwl leur ouvrit la porte d'une espèce de chalet métallique encroûté de suie, et qui empestait la fumée. Des lits superposés avaient été dressés au long des parois. Tous les objets présents – table, chaises, livres et magazines – étaient en acier.

— Dormez en hauteur, répéta Chmzzwl. Jamais par terre. Ne vous laissez pas surprendre par le sommeil. Au premier bâillement, courez vous installer sur l'un des lits superposés. Ne vous asseyez pas sur le sol. Je sais que j'ai l'air de radoter, mais les humains n'écoutent jamais ce que l'on dit. Je serais désolé de vous trouver, demain, cuits à point. Certes, je vous mangerais avec plaisir, mais j'aimerais autant que cela n'arrive pas.

Il prit congé sur ces paroles réconfortantes. Au moment de franchir le seuil, il ajouta :

— Méfiez-vous des pilules, elles sont fort utiles mais ont fâcheusement tendance à provoquer des assoupissements.

Sur un dernier sourire, il s'éloigna en trotinant comme un farfadet malicieux.

— Qu'allons-nous faire des chevaux ? demanda Romo en mettant pied à terre.

— Les chevaux ont l'habitude de dormir debout, fit observer Sébastien. On ne court guère le risque qu'ils s'allongent.

— Le problème, ce sera de leur faire avaler un nouveau comprimé avant que leur crinière ne s'enflamme, marmonna Isi. Il faudra ouvrir l'œil.

Comme ils étaient tous fatigués par la longue chevauchée, ils décidèrent de se coucher. Peggy Sue s'installa sur la véranda, dans un fauteuil à bascule, pour monter la garde. Afin de tromper l'attente elle avait emporté l'un des livres métalliques découverts dans la maison, toutefois elle renonça vite à le lire car elle n'y comprenait rien. Les Pieds cuits semblaient nantis d'un sens de l'humour plutôt bizarre, quant à l'histoire, elle était à peu près aussi passionnante qu'un manuel de mathématiques.

Peggy, gagnée par la lassitude, ferma les yeux.

Jamais ses paupières ne lui avaient semblé aussi lourdes !

Elle aurait voulu se redresser mais son corps ne répondait plus aux ordres émis par son cerveau. Elle se laissa couler au sein d'une douce tiédeur. Comme elle était bien ! Elle lâcha le livre dont les pages se refermèrent en cliquetant.

Deux minutes plus tard elle dormait.

Elle se mit à rêver...

Elle rêva que Chmzzwl sortait de derrière une roche volcanique sur la pointe des pieds. Il ne souriait plus, et deux de ses semblables l'accompagnaient. Les trois diabolins s'approchaient de la véranda en prenant soin de ne faire aucun bruit, puis, avec des gestes d'une infinie douceur, ils soulevaient Peggy de son fauteuil et l'étendaient sur le sol, devant la maison. Après quoi ils repartaient en catimini.

« Ce n'est qu'un rêve..., se dit l'adolescente. Même pas un cauchemar, juste un rêve un peu stupide. En réalité je ne suis

pas couchée par terre, je suis bien calée entre les bras d'un fauteuil de fer. Je ne risque pas de cuire pendant mon sommeil. Je suis en sécurité... en sécurité. »

Malgré tout elle aurait bien aimé se réveiller. Hélas, les cachets rouges la tenaient prisonnière de la somnolence.

Elle allait renoncer quand une douleur aiguë au mollet droit la tira du sommeil. Elle ouvrit les yeux pour découvrir qu'elle était bel et bien allongée dans la poussière, non loin d'une lézarde de lave, et que le chien bleu lui mordait la jambe en grognant.

— Nom d'une saucisse atomique ! gronda le petit animal. Vas-tu te réveiller, damnée marmotte ! Tu es en train de rôtir ! Qu'est-ce qui t'a pris de sortir de ton fauteuil ? Tu es somnambule ou quoi ?

Peggy se redressa, confuse. Son premier réflexe fut d'examiner ses bras. Ils étaient un peu rouges, soit, mais pas encore cuits. Elle poussa un soupir de soulagement.

— Pourquoi es-tu allée t'allonger par terre ? répéta le chien bleu. Si mon instinct ne m'avait pas averti du danger, tu te serais changée en gigot.

Peggy fronça les sourcils.

— Je ne me suis pas levée, murmura-t-elle. Je crois plutôt qu'on a essayé de me tuer.

Et elle raconta son rêve au petit animal.

— Tu penses que ce n'était pas vraiment un rêve ? interrogea le chien.

— Quelque chose comme ça, souffla l'adolescente. Je crois que j'étais à moitié endormie, droguée par le cachet rouge, et que j'ai pris la réalité pour un songe. Chmzzwl et ses copains ont réellement tenté de m'assassiner. En vous réveillant, vous m'auriez trouvée cuite à point, et Chmzzwl m'aurait mangée.

— Je ne serais pas étonné qu'ils fassent de même avec tous les humains qui passent ici..., grommela le chien bleu. Allons prévenir les autres.

Mais les « autres » dormaient à poings fermés, victimes de l'effet soporifique des comprimés obligeamment offerts par Chmzzwl.

— Il va falloir se montrer vigilants, soupira Peggy. Tant que le morok n'aura pas repris la route, nous serons en danger. Chmzzwl et ses amis sont des ogres. Des ogres souriants, mais des ogres tout de même.

*

Quand Isi, Sébastien et Romo s'éveillèrent enfin, Peggy s'empressa de les informer de ce qui avait failli arriver.

— Nous allons être forcés d'instaurer un tour de garde, conclut-elle. On ne peut se fier à Chmzzwl. Il n'essayera pas franchement de nous assassiner, non, il se débrouillera pour qu'un malheureux « accident » nous transforme en rôti les uns après les autres. C'est de cette manière qu'il procède. Les comprimés nous empêchent de brûler vifs, c'est vrai, mais ils ont des effets soporifiques non négligeables.

— Essayons d'en avaler le moins possible, proposa Sébastien. Nous diminuerons d'autant le risque d'assoupissement.

— D'accord, accepta Peggy. C'est décidé, nous attendrons la dernière minute. Avec un peu de chance le morok se remettra en marche d'ici peu. Il ne va tout de même pas se gaver de lave jusqu'à ce que la panse lui pète !

*

Peggy Sue rongea son frein toute la journée. L'énervement avait cela de positif qu'il chassait la fatigue et l'empêchait de céder à l'endormissement. Le dragon n'avait pas bougé d'un pouce. Lové au pied du volcan, il faisait la sieste. De courtes flammes crépitaient à ses narines chaque fois qu'il expirait.

— Je sais pourquoi il se comporte de cette manière, déclara l'adolescente. Il se refait une santé parce qu'il a l'intention d'affronter le Matador. Je crois qu'en partant d'ici il va se lancer à sa poursuite pour l'achever. On ne peut pas le laisser faire, cela nous éloignerait trop d'Omakaido. Dès qu'il sera sorti du

territoire des volcans, il faudra se hisser sur son dos pour le forcer à revenir sur ses pas.

En prononçant ces mots, elle toucha la flèche magique suspendue à son cou.

— Tu la poseras sur sa tête et le tour sera joué, compléta la chien bleu. Granny Katy l’a bricolée dans ce but. Ça devrait marcher.

Comme elle s’ennuyait ferme, Peggy décida d’explorer le village de fer. Elle ne tarda pas à tomber sur Chmzzwl qui la salua d’un grand sourire. Il portait une marmite brillante sous le bras.

— Veux-tu m’accompagner ? proposa-t-il. Je vais puiser de la lave au fond d’une crevasse.

— Pourquoi ça ? demanda Peggy Sue, réticente.

— Pour en remplir des bouillottes, expliqua le diabolin. Il ne fait pas chaud en ce moment. Nous utilisons des bouillottes de lave pour réchauffer nos lits.

— Ce sont des bouillottes en fonte, naturellement ?

— Naturellement.

Craignant de froisser son hôte, Peggy n’osa refuser, mais elle n’était pas tranquille.

« Et si c’était une ruse pour me pousser dans la crevasse ? » songea-t-elle.

Elle imaginait fort bien Chmzzwl la laissant rissoler dans cette friture jusqu’à ce qu’elle soit devenue assez croustillante à son goût. Elle se promit de rester sur ses gardes.

Le diabolin se posta au bord d’une faille et entreprit d’y descendre sa marmite au bout d’une chaîne. Une odeur de laine brûlée emplit soudain les narines de Peggy. Elle prit conscience que la fourrure du chien bleu commençait à roussir comme un linge oublié sous un fer à repasser. De la fumée s’en élevait !

— *Tes poils !* cria-t-elle au petit animal.

— *Tes cheveux !* lui répliqua celui-ci.

L’adolescente porta la main à sa tête. Des étincelles parcouraient ses mèches. Sa chevelure était effectivement en train de s’embraser.

— Les cachets, vite ! lui lança Chmzzwl. Dépêchez-vous de les prendre ou vous allez griller vifs.

Peggy ne pouvait s'entêter à boudier le médicament des Pieds cuits. Elle déboucha le tube et goba l'un des comprimés. Le chien bleu fit de même.

— Et vos amis ? s'inquiéta Chmzzwl.

— Je leur ai laissé la moitié des pastilles, murmura la jeune fille encore sous l'effet de la frayeur.

— Vous n'auriez pas dû tant tarder, la sermonna le diabolin, c'était imprudent. Pour nous, il fait à peine assez chaud, mais dis-toi bien que le corps humain est incapable de supporter une telle chaleur sans se consumer.

Il remonta sa marmite avec un air gourmand. Peggy se demanda ce qui se passerait si ce curieux petit diable l'aspergeait soudain de magma... Elle s'écarta prudemment.

Elle n'arrivait pas à lui faire confiance.

— Vous avez vraiment besoin de bouillottes ? s'étonna-t-elle.

— Oui, confirma Chmzzwl. J'ai grelotté toute la nuit. En cette période de l'année, le volcan a tendance à s'endormir. Il ne chauffe plus à plein régime. Je n'aimerais pas m'enrhumer, la grippe des Pieds cuits est une maladie fort gênante.

Peggy aurait voulu en savoir plus mais il ne daigna pas s'expliquer.

Pendant qu'ils regagnaient le village, l'adolescente remarqua que d'étranges arbres métalliques se dressaient sur la plaine. Leurs feuilles tranchantes comme des couteaux cliquetaient dans le vent.

Surprenant son regard, Chmzzwl dit :

— Ils ne servent à rien, c'est juste pour faire joli. Sans eux la plaine est un peu nue. Nous avons aussi des vaches.

— Des vaches ?

— Oui, nous avons pu observer que les humains aimaient beaucoup les vaches, alors nous en avons fabriqué. Il y en a justement un troupeau derrière ces rochers, tu veux les voir ?

Peggy acquiesça.

Chmzzwl la conduisit près d'un enclos où des vaches d'acier solidement plantées dans le sol « attendaient » on ne sait quoi.

— Quelle est leur utilité ? s'enquit la jeune fille.

— Elles sont creuses, dit obligeamment le diabolotin. D'un côté on verse du lait, de l'autre du café. Comme elles sont réchauffées par la lave du sous-sol, on dispose en permanence d'une réserve de boisson bouillante. Tu vois leurs pis de fer ? Ils fonctionnent comme des robinets. Il n'y a qu'à se servir. Les tasses sont rangées dans le museau de l'animal. Tu veux goûter ?

— Non, merci, fit Peggy Sue. Je n'ai pas besoin de me réchauffer.

— Moi si, grommela Chmzzwl. Ce qu'il fait frisquet ce matin ! J'espère que je n'ai pas attrapé la grippe.

Il paraissait contrarié. Quand Peggy lui demanda d'où provenait le lait de ces étranges distributeurs, il répondit que les Pieds cuits avaient émigré en emportant leurs animaux domestiques. Le lait était fabriqué par de grosses limaces nommées Kmmlllrrr qu'on cachait dans des étables parce qu'elles effrayaient les humains.

Visiblement pressé d'aller remplir sa bouillotte, il planta là Peggy Sue et disparut au coin d'une rue.

— Quel énergumène ! soupira le chien bleu. Nous sommes au beau milieu d'une fournaise et il claque des dents comme si c'était l'hiver.

— Rentrons, décida l'adolescente, nous sommes trop loin des autres, n'importe qui pourrait nous attaquer.

*

Au fil des heures, Peggy dut s'avouer que la cure de lave profitait joliment au dragon. Lorsqu'il vivait enchaîné à la porte d'Omakaido il avait plutôt l'air d'une grosse vache léthargique²³. Ici, ses écailles brillaient d'un éclat nouveau, sa corne et ses griffes semblaient plus solides. Bref, il était passé du stade d'énorme ruminant à celui d'animal de légende à la silhouette inquiétante.

²³ À moitié endormie.

« Il veut aller au bout de sa révolte, songea l'adolescente. Et cela implique qu'il poursuive le Matador pour en finir avec lui. Si nous ne le ramenons pas très vite à Omakaïdo, nous risquons d'assister à une belle bataille. »

Alors qu'elle réfléchissait à tout cela, des éternuements sonores retentirent dans les rues du village.

— Ça y est, commenta le chien bleu, la grippe se répand.

Soudain, un diabolon qui passait près d'eux lâcha un « atchoum » épouvantable. Deux jets de flammes jaillirent de ses narines ! Peggy fit un bond en arrière.

Chmzzwl se précipita vers elle.

— C'est ainsi que nous éternuons, expliqua-t-il, penaud. Le feu nous sort du nez. Et quand nous nous mettons à tousser, des explosions se produisent dans notre poitrine. Si la maladie empire, nous éclatons, comme des bombes. La grippe est une maladie qui peut devenir mortelle chez les Pieds cuits. Je vous conseille de ne pas traîner dans les rues, les gens vont être de fort mauvaise humeur. D'ailleurs, je crois que je vais tomber malade, moi aussi. Il va falloir vous débrouiller tout seuls. Dès que vous aurez avalé la dernière pastille protectrice, fuyez le territoire du volcan, sinon vous prendrez feu.

— Justement, intervint Peggy, nous n'avons plus tellement de comprimés, un autre tube serait le bienvenu.

— Je suis désolé, marmonna Chmzzwl, mais je n'en ai plus en réserve et je me sens trop malade pour en fabriquer d'autres. Il faudra vous contenter de ce que vous avez.

Il allait ajouter quelque chose, mais les spasmes de l'éternuement lui plissèrent vilainement le visage. La seconde d'après, il laissa échapper un « atchaaaa ! » tonitruant, et des jets de flammes longs d'un mètre lui jaillirent du nez. Peggy Sue et le chien bleu jugèrent plus prudent de s'écarter.

— Je vais me coucher, balbutia Chmzzwl en leur tournant le dos, essayez de vous débrouiller tout seuls. Et rappelez-vous : dès le dernier comprimé avalé, fichez le camp ventre à terre.

Peggy s'empressa de rejoindre ses amis pour les mettre au courant de la situation. Ils firent le compte des cachets, puis se

les partagèrent au cas où surviendrait un événement qui les obligerait à se séparer.

Peggy mit dans sa poche ceux du chien bleu en le suppliant de ne pas s'éloigner. Romo prit ceux réservés aux chevaux.

À présent, le village tout entier résonnait des éternuements des Pieds cuits. L'épidémie se répandait à une vitesse prodigieuse. Au long des rues erraient des diabolins hagards dont le nez ne cessait de cracher d'impressionnants jets de feu.

— Ils se sont transformés en lance-flammes vivants ! commenta le chien bleu. Si nous n'étions pas protégés par les comprimés magiques, il leur serait facile de nous rôtir comme des poulets !

Un quart d'heure plus tard, un Pied cuit, pris d'une quinte de toux, explosa devant la maison comme s'il avait avalé une bombe !

Les jeunes gens se jetèrent sur le sol pour échapper aux ricochets des débris. La tête, le torse et les bras du diablotin avaient été volatilisés par l'explosion ; seuls subsistaient son ventre et ses jambes qui continuaient à marcher comme si rien ne s'était passé. Le demi-Pied cuit tourna au coin de la rue sans presser le pas. De toute évidence, il survivrait à ses blessures. L'anatomie de ces créatures réservait décidément bien des surprises !

Alors que Sébastien aidait Peggy à se relever, Chmzzwl déboucha d'une rue voisine. Il pressait un mouchoir en fil de fer tricoté sur son nez.

— Je suis navré, déclara-t-il, mais les villageois vous en veulent à mort. Ils vous soupçonnent d'avoir apporté le virus de la grippe. Avant votre arrivée tout allait bien.

— Je suis désolée, répondit Peggy Sue. Nous ferions peut-être mieux de nous en aller ?

— Pas question ! siffla Chmzzwl. Notre chef a décidé de vous garder prisonniers tant que vous ne nous aurez pas fourni un médicament efficace.

— Hé ! s'emporta Sébastian. Comment veux-tu que nous le fabriquions ? Nous ne sommes pas médecins.

Chmzzwl pointa l'index sur Isi et dit :

— Cette fille est une sorcière, n'est-ce pas ? Ça se voit au premier coup d'œil. Qu'elle se mette au travail sans tarder. Vous avez intérêt à inventer ce remède avant de tomber en panne de cachets rouges si vous ne voulez pas devenir des torches vivantes.

— D'accord, fit Isi, mais j'ai besoin de certains ingrédients.

— Dresse une liste, rétorqua le diabolin, je te procurerai tout ce qui sera possible de trouver au pied du volcan.

Les jeunes gens se retirèrent dans la maison de fer pour tenir conseil.

— Je vais essayer de bricoler quelque chose, souffla Isi, mais je ne peux garantir que ça fonctionnera. Je n'ai jamais soigné de Pieds cuits. C'est une race sur laquelle on ne sait pas grand-chose.

— Débrouille-toi pour faire illusion, lui chuchota Sébastian, ou bien nous sommes fichus. Il reste très peu de comprimés.

Au moyen d'un clou pointu, la fille aux cheveux rouges griffonna une liste de produits sur une feuille de métal qui tenait lieu de calepin, et la remit à Chmzzwl.

Le diabolin disparut. Pendant son absence, une centaine de Pieds cuits mécontents se rassemblèrent autour de la maisonnette. Ils éternuaient à tour de rôle, et, parfois, l'un d'eux, pris d'une quinte de toux, explosait, projetant des débris organiques aux quatre points cardinaux.

Chmzzwl revint, porteur d'un chaudron rempli de poudres étranges et de minéraux divers.

— Voilà, annonça-t-il, maintenant mets-toi au travail sans plus attendre.

Une nouvelle explosion salua ses paroles ; une tête arrachée rebondit sur le toit, et quand elle passa devant la fenêtre, elle roulait des yeux furibonds.

Isi s'agenouilla pour mélanger les poudres dans un creuset. Peggy se demanda si elle savait vraiment ce qu'elle faisait ou si elle se contentait de donner le change.

— Par tous les dieux du Cosmos, nous allons brûler vifs ! gronda Romo. Je viens d'avaler mon dernier cachet.

— Moi aussi, avoua Sébastian. Je pense qu'il me protégera encore une heure, mais après...

Peggy Sue ne tenait plus en place. Elle avait les oreilles rouges et les joues lui cuisaient. Elle essayait de retarder le plus possible le moment où elle devrait gober son ultime comprimé.

— Nous sommes dans de sales draps, marmonna le chien bleu. Mon poil commence à sentir le roussi. Je me fais l'effet d'une chaussette tombée dans le feu !

Dehors, la foule manifestait bruyamment son impatience. Les Pieds cuits dont le haut du corps s'était volatilisé suite à une quinte de toux explosive couraient en cercle sans voir où ils allaient, piétinant leurs voisins et ajoutant à la confusion générale.

Romo poussa un cri et désigna la fenêtre.

— Le dragon ! hurla-t-il. Il vient de se lever ! Bon sang... il s'en va ! Regardez, il se met en marche !

C'était vrai. Le morok, ayant reconstitué ses forces, s'était enfin dressé sur ses pattes. Après s'être ébroué, il entreprit de contourner le volcan pour s'enfoncer dans le brouillard.

— Il part ! haleta Peggy Sue. Et nous sommes coincés ici ! Nous allons perdre sa trace...

— Pas question de partir avant d'avoir achevé le remède, intervint Chmzzwl. Si vous tentez de vous échapper, mes amis vous réduiront en chair à pâté.

Alors qu'elle allait répondre, Peggy sentit des étincelles crépiter dans ses cheveux. Elle se hâta d'avaler son dernier comprimé protecteur puis, s'agenouillant, donna le sien au chien bleu.

Les minutes qui suivirent leur parurent à tous fort longues. Enfin, Isi se releva et tendit à Chmzzwl le chaudron où elle avait broyé différentes substances assaisonnées d'incantations mystérieuses.

— Voilà, annonça-t-elle, que tous les malades en absorbent l'équivalent d'une cuillère à café. L'effet devrait être instantané.

Chmzzwl s'empara de la marmite et courut dehors. Les Pieds cuits se rassemblèrent autour de lui pour avaler le remède.

— Ça va vraiment marcher, ton truc ? s'enquit Sébastian en se tournant vers Isi.

— Pendant une trentaine de minutes, oui..., murmura la jeune sorcière. Passé ce délai ils recommenceront à éternuer, à tousser. Il faut que nous soyons partis avant qu'ils s'aperçoivent de la supercherie. Désolée, je ne pouvais pas faire mieux. Il manquait trop d'ingrédients.

— Une demi-heure..., souffla Peggy. Pourvu qu'ils ne cherchent pas à nous retenir plus longtemps.

Romo sortit s'occuper des chevaux dont les crinières crépitaient d'étincelles.

Au fur et à mesure que les diabolins absorbaient le « médicament », les éternuements s'espacèrent. Quand le silence fut revenu, Chmzzwl revint, le sourire aux lèvres.

— Formidable ! s'écria-t-il. Mes amis vous remercient, ils souhaiteraient organiser un festin pour célébrer l'invention de cet élixir.

— C'est gentil, intervint Peggy, mais le dragon vient de s'en aller, et c'est lui que nous poursuivons. S'il prend trop d'avance, il nous sera impossible de le rattraper.

— Je comprends, fit Chmzzwl. C'est dommage. Je vous aurais fait goûter une spécialité de soupe à la lave dont vous m'auriez dit des nouvelles ! Et puis nous aurions pu rôtir ce chien bleu qui vous accompagne. Bien assaisonné, il aurait constitué un mets de choix.

— C'aurait sûrement été délicieux, bredouilla Peggy, mais je préfère le manger plus tard. Et cru, de préférence.

— Chacun ses goûts, concéda Chmzzwl avec un haussement d'épaules.

Romo se présenta devant la véranda, tirant les chevaux par la bride. Les jeunes gens éprouvèrent quelque difficulté à se frayer un chemin au milieu des Pieds cuits qui, se croyant guéris, tenaient à les embrasser pour manifester leur reconnaissance.

« Trente minutes..., se répétait Peggy Sue. Trente minutes...

— Tu veux dire vingt, à présent, corrigea le chien bleu. Il faut se tirer de ce guêpier sans attendre. »

Sous les ovations de la foule, ils se hissèrent en selle et s'élancèrent en direction du volcan, sur les traces du morok. Peggy Sue avait de plus en plus chaud. Elle devinait que l'effet du cachet magique touchait à sa fin. Il fallait qu'elle sorte du territoire volcanique avant de s'enflammer comme une torche !

Elle éperonna sa monture. Ses compagnons l'imitèrent.

Les chevaux galopaient, sautant par-dessus les crevasses emplies de lave. À deux reprises, Peggy regarda derrière elle pour voir si les Pieds cuits les poursuivaient.

Elle craignait que ce départ précipité ne leur mette la puce à l'oreille.

Nos quatre cavaliers contournèrent le volcan et piquèrent vers la lande. Il était temps, les sabots de leurs destriers commençaient à fumer.

— Encore dix minutes et nous prenons tous feu..., annonça le chien bleu.

Quand le brouillard dressa devant eux son voile jaunâtre, ils comprirent qu'ils étaient enfin sortis de la zone volcanique ; la chaleur allait redevenir supportable. Ils étaient sauvés.

Les naufragés du dragon

Galopant ventre à terre, ils ne tardèrent pas à rattraper le morok. Une fois le brouillard traversé, Peggy l'aperçut qui louvoyait au milieu de la plaine, grosse silhouette dont la brume brouillait les contours.

— On dirait une montagne qui marche à petits pas, remarqua le chien bleu.

— Il avance plus vite qu'auparavant, constata sombrement Sébastien. La cure de lave lui a fait du bien. Il est en pleine forme. Ce n'est plus la bête qui somnolait comme une grosse vache sous les remparts, il est dangereux à présent.

— S'il continue comme ça, observa Romo, jamais nous ne pourrons le ramener à Omakaïdo. Plus il s'en éloignera, plus il nous sera difficile de respecter l'ultimatum de Maître Zarc.

— Pour le moment, l'important c'est de le suivre, insista Peggy Sue. Il faut le serrer de plus près, sinon nous risquons de le perdre dans le brouillard.

La brume jaune persistait parfois cinq ou six jours d'affilée ; si le morok prenait trop d'avance, il se dissimulerait au cœur de cet écran de fumée et, dès lors, deviendrait invisible.

— Il faut à tout prix demeurer dans son sillage, insista Peggy, et, dès que possible, nous installer sur son dos. C'est le seul moyen dont nous disposons pour le contrôler. Je dois poser la flèche d'argent sur sa tête, rappelez-vous.

Romo sortit une lorgnette de la sacoche suspendue à sa selle et examina le dragon.

— Dès qu'on sera assez près, dit-il, il faudra saisir les câbles rompus qui pendent sur ses flancs et se hisser sur la crête osseuse à la force des bras ! Attention : celui qui perdra prise finira directement sous ses pattes, en marmelade.

Pendant l'heure qui suivit, ils s'appliquèrent à se rapprocher du morok sans éveiller sa méfiance ; ils espéraient profiter de ce que la bête ferait une pause pour monter à l'abordage.

— Puisqu'il ne fait pas mine de s'arrêter, chacun de nous utilisera son cheval pour se porter à sa hauteur, décida Peggy. Nous « monterons en marche », impossible de faire autrement. J'espère qu'il n'y a pas trop de graisse sur ces câbles. Frottez-vous les mains avec de la terre sèche.

Après avoir installé le chien bleu dans son sac à dos, Peggy s'élança la première. Elle éperonna sa monture pour dépasser la patte postérieure droite du dragon. Le poney paraissait terrifié par ce voisinage insolite et la jeune fille avait le plus grand mal à l'empêcher de rebrousser chemin. Le morok avançait au pas mais, chacune de ses enjambées représentant une dizaine de mètres, le cheval peinait pour maintenir sa position. Peggy serra les rênes, veillant à ne pas s'engager sous le ventre du saurien qui la dominait à la manière d'un pont.

Elle parvint enfin à se placer dans le sillage d'un câble sectionné. Le filin traçait une ligne hésitante dans la poussière. Il fouettait le flanc du pachyderme avant de remonter vers la crête osseuse dressée sur la colonne vertébrale. L'adolescente éperonna une dernière fois le poney, saisit le câble, quitta les étriers pour se dresser sur sa selle, et sauta dans le vide...

Le mouvement de balancier imprimé au filin l'expédia sous le ventre du morok, et elle se retrouva pendue à trois mètres du sol, contemplant le spectacle des pattes gigantesques laminant la terre de part et d'autre de la voûte de l'abdomen. Traction après traction, elle se hissa sur le flanc de l'animal, puis sur son dos.

Parvenue au sommet, elle s'installa à plat ventre sur l'échine du dragon, les pieds coincés dans une fissure de la carapace, et tenta de suivre ce qui se passait en bas. Romo avait éperonné sa monture. Son embonpoint le gênait et il rata deux fois le câble. Quand Peggy Sue le vit s'élançer dans le vide, elle ne put s'empêcher de serrer les dents, mais le gros homme restait étonnamment musclé et, bien que congestionné par l'effort, il atteignit l'échine du saurien sans lâcher prise.

Jeunes et souples, Isi et Sebastian n'eurent pas ce problème. Ils effectuèrent l'escalade à une vitesse record, sans verser une goutte de sueur.

N'étant plus éperonnés, les destriers cessèrent de galoper. Vite distancés, ils disparurent, avalés par la brume.

Dès qu'elle eut récupéré, Peggy s'élança vers la tête du morok afin d'y poser la flèche magique de Granny Katy. Il lui suffirait d'orienter l'objet dans la direction d'Omakaido pour que le dinosaure fasse demi-tour. C'est du moins ce que lui avait expliqué sa grand-mère. Le fétiche d'argent fonctionnait ni plus ni moins à la manière d'une télécommande !

Peggy se déplaça à quatre pattes sur la nuque du dragon car elle avait peur de tomber. Elle atteignit enfin la tête et se dépêcha d'y déposer le talisman en prenant soin de pointer la flèche magique vers Omakaido.

Une minute s'écoula, puis deux, puis trois... puis un quart d'heure, sans que le dinosaure fasse mine de revenir sur ses pas.

« Ça ne fonctionne pas ! constata l'adolescente, désespérée. Ça ne lui fait pas le moindre effet. »

Elle eut beau recommencer l'opération à dix reprises, le dragon demeura insensible aux sollicitations de la flèche magique.

Sebastian et le chien bleu vinrent aux nouvelles. Peggy, au bord des larmes, leur expliqua ce qui se passait.

Le garçon la prit dans ses bras et la serra contre lui pour la consoler.

— C'est à cause de la lave que le morok a absorbée chez les Pieds cuits, murmura-t-il, ça l'a rendu beaucoup plus fort. Trop fort. À présent, il est capable de résister aux injonctions magiques du talisman. Le fétiche de Granny Katy n'est pas assez puissant pour le dominer.

— Qu'allons-nous faire ? gémit Peggy Sue. Il est capital que nous prenions le contrôle du dragon puisqu'il ne va pas dans la bonne direction. À chaque pas qu'il fait vers le nord, il s'éloigne un peu plus d'Omakaido.

— Je sais, fit sombrement Sébastien. Il va falloir essayer de trouver une autre solution.

— Nous voilà bien avancés ! bougonna Romo quand on le mit au courant. Maintenant, c'est comme si nous étions des naufragés prisonniers d'une île qui marche !

— Une île ? s'étonna Isi.

— Bien sûr, renchérit avec irritation le gros homme. Nous sommes totalement isolés. Quand nos provisions seront épuisées – ce qui ne saurait tarder –, il nous faudra attendre que le morok daigne s'arrêter pour que nous puissions descendre quêter notre pitance aux alentours. Ensuite nous devrons remonter en catastrophe avant qu'il ne lui prenne l'idée de repartir ! Ce ne sera pas facile, je vous préviens.

Comme le jour baissait, ils s'installèrent dans une fissure de la carapace, le dos calé contre la crête d'os. Leur situation restait précaire. En cas d'averse, ils ne seraient pas protégés ; de plus, pendant leur sommeil, ils risquaient à tout moment de rouler dans le vide car le dos du saurien avait l'aspect d'une barque retournée, quille en l'air, et par là même laissait peu de prises où s'accrocher.

Ils ouvrirent les sacs pour partager les provisions. Une mauvaise surprise les attendait. Si les besaces en peau de morok avaient résisté à l'inférieure chaleur du territoire volcanique, il n'en allait pas de même pour la nourriture. La viande séchée avait été carbonisée ; quant au pain, il avait désormais l'aspect d'un morceau de charbon !

— Qu'est-ce que je disais ! grommela Romo. Nous allons crever de faim.

Ils durent se contenter de grignoter ce qui était encore mangeable. Bien qu'aucun ne l'avouât, ils avaient peur de s'endormir.

— J'ai un peu l'impression d'être installée au sommet d'un toit, murmura Isi, le dos contre une cheminée. Ce n'est pas le meilleur endroit pour s'abandonner au sommeil.

— Et les larmes ? attaqua Romo. Comment pré-lèverons-nous l'antidote si le morok s'impose des marches de plusieurs

jours ? N'oubliez pas qu'il faut en absorber une gorgée tous les matins. Or la chaleur du volcan a fait s'évaporer le contenu de nos bidons ; ils seront bientôt vides !

— On pourrait escalader sa tête et se laisser glisser le long de sa joue ? hasarda Peggy Sue.

— Il te sentira venir, ricana le chef d'équipe. À cet endroit la peau est plus mince, il secouera la tête pour se débarrasser de ce chatouillis et t'enverra valser dans les airs !

La nuit venant, ils se tassèrent les uns contre les autres, essayant de s'agripper aux fissures de la crête osseuse. Ils savaient cependant qu'ils ne pourraient maintenir ces prises durant les périodes de sommeil. Finalement, Peggy hala le filin qui battait le flanc du dragon, et l'utilisa pour former une boucle au centre de laquelle ils prirent place. C'était mieux que rien ; au moins, en cas de secousse, ils disposeraient d'une prise solide.

Ils mirent longtemps à s'assoupir. Le morok avançait d'un pas obstiné, comme s'il avait soudain décidé de rattraper les années d'immobilité qu'on s'était cru en droit de lui infliger. Il marchait... marchait... s'éloignant d'heure en heure d'Omakaido.

*

Dès le lendemain, les « naufragés » purent mesurer l'étendue de leur isolement. Les dernières provisions englouties, ils se trouvèrent réduits à contempler le défilement monotone du paysage en faisant semblant d'ignorer leurs crampes d'estomac. Par bonheur, Peggy découvrit que le pachyderme pleurait sous l'effet de la bourrasque. Le vent cueillait les larmes au coin de ses paupières pour les plaquer un peu loin sur son dos où elles s'écrasaient en projetant des éclaboussures. Il suffisait donc de repérer les flaques ainsi formées et de les « boire » en les léchant à même la carapace. Ce procédé – peu élégant il est vrai – avait l'avantage d'assurer aux naufragés leur dose quotidienne d'antidote. Ils firent contre mauvaise fortune

bon cœur car ils n'étaient pas en position de se montrer exigeants.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de déshonorant à se mettre à quatre pattes pour absorber sa nourriture, grommela le chien bleu. En voilà des histoires !

Dans l'après-midi, une averse cingla le dragon ; nos compagnons furent trempés de la tête aux pieds. De petites flaques de pluie se formèrent dans les cavités de la carapace. À plat ventre, ils lapèrent le contenu de ces fontaines inespérées. Leur soif s'en trouva apaisée.

Le morok marcha encore une journée entière, puis s'arrêta, posa la tête sur ses pattes et s'endormit.

Les jeunes gens se laissèrent glisser sur le sol. Ils étaient faibles, épuisés par le manque de nourriture et de sommeil. Lorsqu'ils mirent pied à terre, leurs jambes leur parurent molles.

— Séparons-nous, ordonna Peggy. Essayez de trouver des fruits, des baies sauvages, n'importe quoi. Furetez dans les collines, je crois que nous avons le temps, la bête n'ouvrira pas les yeux avant un moment.

Ils se dispersèrent en silence. La brume stagnait au ras du sol, dissimulant l'herbe et les racines des arbres. On avait l'impression de progresser sur un nuage échoué. Peggy et le chien bleu escaladèrent un monticule couvert de buissons donnant des fruits rouges comme ils n'en avaient jamais vu. L'adolescente en cueillit une dizaine, les goûta du bout des dents. Ils étaient acides, peut-être vénéneux. Elle préféra les jeter.

Un peu plus loin, elle s'engagea dans un boqueteau et déterra sans conviction des légumes blanchâtres. Au moment où elle se redressait, elle distingua une tache colorée dans l'herbe. Un ballot de tissu rouge qui avait roulé entre deux racines. Prudemment, elle s'en approcha, le dénoua. L'étoffe moisie semblait prouver que le paquet avait séjourné là plusieurs mois. À l'intérieur, elle trouva des provisions enveloppées dans une

toile huilée : du pain et des fruits pourris, mais aussi des vêtements féminins. Une blouse, une jupe de toile grossière, un fichu. Peggy demeura un instant perplexe, retournant habits et aliments entre ses doigts.

— D'où cela vient-il ? fit-elle, songeuse.

— Une voyageuse l'aura perdu..., suggéra le chien bleu. Cela te permettra de te débarrasser de cette horrible cotte de mailles dont tu es encore affublée.

Soudain, Peggy avisa une liasse de papiers. Il s'agissait d'un passeport. Elle frémit : le document portait le cachet officiel de Nadhyna !

— C'est là depuis longtemps, souffla le chien bleu. Ce paquet appartenait à quelqu'un qui a fui la ville pour ne pas boire le poison des fontaines.

— Des rebelles ?

— Je ne sais pas, en tout cas des gens qui n'avaient pas envie de se changer en statues. Je comprends ça.

Plus loin, ils butèrent sur un second ballot, puis sur un troisième... Entre les troncs ils distinguèrent une longue file de baluchons échoués, de paquetages jetés au hasard des broussailles.

— Facile de deviner ce qui s'est passé, chuchota Peggy. Les rebelles de Nadhyna n'ont pas pu aller bien loin. *La métamorphose les a rattrapés ici même*. Une fois épuisée leur réserve d'antidote, ils se sont transformés...

— Tu as raison, fit le chien, regarde, le sol est jonché de vêtements déchirés. Les vêtements qu'ils portaient lorsque leur corps s'est brusquement déformé. Voilà ce qui vous arrivera dans peu de temps.

Peggy Sue frissonna. Les mains tremblantes, elle saisit un grand sac où elle entassa pêle-mêle les aliments encore consommables, puis elle dévala le versant de la colline pour fuir le sous-bois. De l'autre côté elle découvrit une prairie que parsemaient d'autres paquetages abandonnés. Sébastien errait au milieu des besaces, le sourcil levé, perplexe. Peggy fut soulagée de l'apercevoir.

— Les fuyards de Nadhyna, souffla-t-elle en arrivant à sa hauteur. Ils se sont métamorphosés quand les larmes du dragon leur ont fait défaut.

Le garçon fit la grimace. Son regard remontait la file des bagages épars. Il y en avait des centaines, ils ponctuaient la prairie sur près d'un kilomètre. Les adolescents se penchèrent sur les ballots pour récupérer de quoi se changer. Peggy s'efforça de dénicher des tuniques pour Isi et Romo.

Un froissement de branchages les fit sursauter ; c'était justement le chef des palefreniers. La peur se lisait sur son visage joufflu.

— Vous avez vu ? fit-il sombrement. Cet endroit est une usine à monstres. Ne restons pas ici.

Ils battirent en retraite, scrutant les environs que les poches de brouillard noyaient d'un flou menaçant.

— Ils sont là ! haleta le gros homme. Quelque part... Ils nous observent ! Je le sens !

Tels des soldats décrochant d'une position assiégée, ils revinrent vers la bête endormie. Peggy ne put s'empêcher de penser que, ainsi vautré au milieu de la lande, le morok constituait une cible rêvée pour le Matador si celui-ci décidait de passer à l'attaque.

Ils se hissèrent sur la crête dorsale, troquèrent les cottes de mailles contre les tuniques, et partagèrent les provisions. Ils mâchonnèrent les aliments gâtés en s'efforçant de penser à autre chose.

— Cette nuit nous instaurerons un tour de garde, décida Sebastian. Les mutants vont tenter de nous attaquer. Avec leurs griffes, il leur sera facile d'escalader les flancs du dragon.

*

Malgré leurs craintes, la nuit se passa sans heurt. Néanmoins, au moment de la relève du matin, Isi posa la main sur l'épaule de Peggy.

— Écoute, chuchota-t-elle sur le ton de la confidence, je crois que le Matador rôde dans la brume. J'ai entendu claquer sa

cape. S'il tue le dragon par surprise, nous nous retrouverons privés d'antidote. Il faut se préparer au combat.

Quand le soleil fut tout à fait levé, ils se laissèrent glisser à terre afin de recueillir au creux de leurs paumes les larmes du morok qui perlaient au coin de ses paupières. Les nuages gris couraient bas sur la lande.

Peggy avait l'impression d'être surveillée par un espion invisible. Un espion d'une taille peu commune.

Isi – qui s'était éloignée pour satisfaire un besoin naturel – émergea d'un boqueteau. Elle était blême.

— Je viens de trouver l'un de nos chevaux ! haleta-t-elle, il nous avait suivis... Il est là, dans les buissons. *Il a été dévoré !* Même ses os ont été broyés.

— Normal, commenta le chien bleu, c'est comme ça que ça se mange, un os. Je devrais peut-être aller voir s'il en reste un ou deux encore intacts ?

Cette macabre découverte sonna la retraite et ils se retranchèrent une fois de plus au sommet du morok endormi. Le cheval mis en pièces confirmait la présence d'une horde de monstres aux alentours.

— Les mutants, grogna Sébastien. Ils ont faim. Et ils sont nombreux. Les chevaux ne suffiront pas à calmer leur appétit. Et puis, c'est connu, les humains ont meilleur goût.

« Désormais, songea Peggy, nous sommes pris entre deux feux : les monstres d'un côté, le Matador de l'autre. Ça fait beaucoup d'ennemis à la fois. »

Un mauvais coup d'épée

Le dragon daigna enfin reprendre sa course errante. Ses passagers durent se caler entre les crêtes osseuses de sa carapace pour résister aux cahots.

Peggy Sue constata qu'Isi avait choisi de s'isoler à l'avant. Le visage sombre, elle chevauchait la bosse cornée surplombant les vertèbres cervicales de l'animal, là où le cou jaillissait de la carapace et s'offrait, vulnérable, au coup d'épée du Matador. La fille aux cheveux rouges paraissait absorbée dans une profonde méditation. Une branche – qu'elle avait récupérée dans le bois – reposait en travers de ses cuisses. De temps à autre, elle tirait un couteau de sa musette et en élaguait l'une des extrémités. Il n'était pas utile de se creuser la cervelle pour comprendre qu'elle confectionnait un harpon capable de crever la jugulaire du Matador au premier jet.

Il avait été décidé qu'en raison de sa puissance musculaire peu commune, Sébastien ferait office de harponneur. Tout le monde s'attendait à une attaque imminente. Peggy Sue, Romo et le chien bleu, s'étant attribué le rôle de guetteurs, scrutaient le brouillard.

— Tu flaires quelque chose ? demanda la jeune fille au petit animal.

— Je ne sais pas, grommela ce dernier. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que le Matador n'a pas d'odeur humaine... J'ignore comment expliquer ça, mais on dirait qu'il n'est pas vivant.

— Et ses pensées ? insista Peggy. Captes-tu ses pensées ?

— Non, il ne pense à rien. Il a la tête vide. C'est peut-être un mort vivant ? Un mort vivant grand comme un immeuble de dix étages.

Peggy Sue se recroquevilla entre deux crêtes d'os. Elle avait besoin de réfléchir. Un peu plus loin, Sébastian fixait l'horizon, le pieu de bois sur l'épaule, absorbé dans son rôle de harponneur.

Le morok avançait en ligne droite, s'arrêtant de temps à autre pour brouter un arbre. En dépit du pâle soleil perçant les nuages, il faisait froid.

Soudain, Isi se dressa en hurlant qu'elle voyait la cape du Matador, car des reflets rouges dansaient dans le brouillard.

— Il rôde autour de nous ! confirma le chien bleu. Il se sert de la brume comme d'un camouflage. Il va passer à l'attaque.

« Par les dieux ! se dit Peggy. S'il parvient à tuer le dragon nous sommes perdus... Et Granny Katy qui est enfermée à Omakaïdo ! Zarc la forcera à boire le poison pétrifiant. C'est affreux. Je me sens tellement impuissante. »

Désormais leur survie dépendait de Sébastian, de sa capacité à harponner le Matador du premier coup.

La plaine de boue avait fait place à une prairie grasse que dévorait le moutonnement de plus en plus serré des forêts.

Sébastien s'installa derrière les oreilles du morok, le pieu dressé comme une lance.

— Le moment de vérité approche ! lança-t-il à Peggy. D'un moment à l'autre la silhouette du Matador va se dessiner dans la brume, il me faudra frapper... Je n'aurai pas droit à l'erreur. Je vais essayer de faire de mon mieux.

Sa voix tremblait.

Peggy Sue hocha la tête et s'assit à califourchon sur la bosse d'une vertèbre. Elle mourait de peur.

Le pachyderme reprit sa marche, roulant tel un navire ballotté par les vagues. bercée par ce mouvement régulier, Peggy ferma les yeux, l'épuisement fit le reste. Elle s'endormait quand le hurlement d'Isi lui vrilla les tympans.

— Là ! Il est là !

Le cœur battant, l'adolescente se redressa.

Elle vit Sébastian debout, le pieu levé, le bras ramené en arrière dans la pose classique du harponneur, et plus loin,

derrière le rideau de brume, une haute silhouette enveloppée de reflets rouges... Le Matador !

— Attends d'être sûr de ton coup, gamin ! cria Romo. Ne gâche pas le harpon, nous n'avons que celui-là !

Le brouillard ne permettait pas de distinguer le géant avec netteté, mais son visage à la mâchoire lourde, à l'expression glacée, demeurerait effrayant. Ses yeux, dépourvus du moindre sentiment, semblaient ceux d'un énorme requin. Il fit voler la cape pour attirer l'attention du morok, et le déplacement d'air ainsi produit passa sur les adolescents telle une bourrasque hivernale, leur coupant la respiration. Quand le colosse esquissa un pas en avant, Peggy distingua le trou que le dragon lui avait fait au ventre lors du précédent affrontement. La plaie bâillait comme l'entrée d'une caverne. La jeune fille se demanda comment le géant avait pu survivre à une telle blessure.

Quelque chose scintilla dans le ciel... un éclair d'argent.

— L'épée ! cria Peggy. Il se prépare pour l'estocade ! Attention !

Debout sur la nuque du dragon, Sébastien fit pivoter son buste dans un mouvement puissant. Le javelot s'envola vers la gorge du Matador, et se planta dans la chair grise juste au-dessus de la carotide. En dépit de cette entaille terrible le colosse à la cape rouge eut le temps de frapper le morok de son épée, plantant la lame droit dans la nuque du dinosaure. La bête poussa un barrissement et se cabra. Romo bascula dans le vide ; Peggy Sue n'eut que le temps de se rattraper à un câble pour ne pas suivre le même chemin. Coincée entre deux plaques dorsales, Isi hurlait.

Le dragon tomba sur les genoux et demeura immobile, haletant. L'épée était ressortie et un flot au débit de fontaine jaillissait de la blessure pour aller s'écraser sur le sol dans un éclaboussement pourpre. Les pattes postérieures s'affaissèrent à leur tour, le ventre toucha l'herbe.

Peggy luttait pour reprendre son équilibre car le câble lui sciait les doigts. Une respiration saccadée agitait les flancs du saurien, et les battements désordonnés de son cœur se communiquaient à la crête dorsale dont les plaques cliquetaient. Peggy se laissa glisser à terre et s'écarta précipitamment de la

panse. Le sang poissait l'herbe comme si on avait égorgé un troupeau de moutons.

Son premier souci fut de s'assurer que Sébastian et le chien bleu étaient indemnes.

— Descendez ! hurla-t-elle. Descendez tous... Il faut s'éloigner du morok, s'il roule sur le côté, nous serons écrasés.

Romo était tombé sur le dos dans une flaque de boue. Il avait perdu connaissance. Isi et Sébastian se précipitèrent pour aider Peggy à le déplacer.

Une fois à l'abri, Peggy releva la tête et scruta le brouillard. Le Matador avait disparu, emportant sa cape et son épée.

— Nom d'une saucisse atomique ! gronda le chien bleu. Je me demande comment il a pu s'enfuir avec une blessure pareille. Le harpon l'a transpercé comme une motte de beurre ! Je suis de plus en plus persuadé qu'il s'agit d'un mort vivant. Il n'y a pas d'autre explication.

— C'est vrai ! renchérit Sébastian. Je suis certain de l'avoir blessé à mort. J'ai vu le javelot s'enfoncer dans la veine jugulaire. Normalement il devrait être couché sur la plaine en train d'agoniser.

— Nous ne savons rien de la résistance des géants, fit valoir Isi. C'est une race à part, comme les Pieds cuits, difficile à tuer. Probable que ton harpon ne lui a pas fait plus de mal qu'un cure-dents.

— Romo est blessé, constata Peggy, il faudrait une attelle pour sa jambe. Je m'en charge. Toi, Isi, essaye de concocter une drogue qui atténuera ses douleurs, tu dois avoir ça dans ton sac, non ?

La jeune sorcière acquiesça. Peggy saisit son couteau et, accompagnée du chien bleu, s'enfonça dans la forêt pour couper une dizaine de branches.

— Nous voilà dans de beaux draps, hein ? fit le petit animal.

— Les choses s'annoncent mal, c'est vrai, soupira Peggy. Et dire qu'il nous reste à peine trois jours pour ramener le morok à Omakaïdo. Maintenant tout est fichu, à moins de réussir à le soigner.

— Soigner cette montagne de viande ? s'étonna le chien. Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je ne sais pas, avoua l'adolescente. Isi pourra peut-être nous aider.

Quand ils sortirent du bois, Isi tentait de faire couler goutte à goutte une potion malodorante entre les lèvres de Romo. Peggy Sue voulut s'occuper des attelles, mais la sorcière l'arrêta.

— Laisse ! dit-elle. Je sais réduire les fractures. Il est mal en point, plusieurs côtes cassées. La colonne vertébrale est touchée.

Peggy s'agenouilla à côté de Sébastien, la gorge serrée. Derrière eux le saurien avait repris son souffle, la blessure du cou saignait moins, mais ses yeux avaient un aspect vitreux.

— Tu crois que le morok va mourir ? s'inquiéta Peggy.

La fille aux cheveux rouges haussa les épaules, avouant son ignorance.

— Avec une telle blessure il devrait déjà l'être, diagnostiqua-t-elle. Mais la lave bue au pied du volcan lui a donné une incroyable résistance.

— Alors il va guérir ?

— Je ne sais pas. L'épée a frôlé le cœur. Il peut se remettre... ou agoniser pendant une semaine. Tout est possible.

— S'il meurt nous sommes perdus, prophétisa Peggy. Nous nous changerons en monstres et les habitants d'Omakaïdo seront empoisonnés par Maître Zarc. Granny Katy sera la première à qui l'on fera boire la liqueur pétrifiante.

Isi scrutait le dragon blessé, essayant de formuler une prévision raisonnable.

— Il ne mourra pas tout de suite, décida-t-elle. Il s'accordera une pause, ensuite, s'il sent son heure venue, il rejoindra le cimetière des dragons.

— Le cimetière des dragons ? s'étonna Sébastien qui coupait de la charpie²⁴.

— Oui, c'est une vieille légende, expliqua la sorcière. Jadis, sur la Terre, d'autres pachydermes faisaient de même : les *éléphants* je crois, je ne suis pas sûre du terme. À l'heure de la mort ils se mettaient en marche pour rejoindre un cimetière connu d'eux seuls. Romo prétend que les moroks ont la même

24 Chiffons qu'on déchire en bandes pour fabriquer des pansements.

coutume. L'itinéraire de ce sanctuaire secret est inscrit dans leur instinct. Malgré ses années de captivité, celui-ci va forcément s'en souvenir.

Isi termina les pansements. Romo n'avait toujours pas repris connaissance.

— Son cœur bat régulièrement, constata la sorcière. Pour le moment, il est intransportable, il faudrait bâtir une hutte pour le protéger de la pluie. Sébastien, tu t'en charges ?

Le garçon tira son couteau et pénétra sous les frondaisons.

Un terrible soupçon

Le lendemain, la bête demeura immobile, les yeux clos. Une croûte sombre s'était formée sur sa nuque, enrayant l'hémorragie. De temps à autre elle gémissait ou agitait sa corne. Elle n'essaya pas de se relever.

Romo avait repris connaissance, toutefois il paraissait s'enliser dans une torpeur inquiétante dont il émergeait par à-coups. Il ne restait jamais conscient bien longtemps.

Peggy alla recueillir les larmes gouttant de la paupière entrouverte du dragon. Elle partagea cette maigre récolte avec ses compagnons. Ce ne fut pas chose facile.

— Merci, petite ! murmura Romo. Comme ça je mourrai dans ma peau d'humain, c'est rassurant de le savoir... Mais je suis triste pour vous : dès que le morok aura rendu son dernier soupir vous deviendrez des monstres. Le mieux serait peut-être que vous vous pendiez à la branche d'un arbre pour éviter ce malheur ?

— Quoi ? aboya le chien bleu. Je n'ai aucune envie de me pendre ! Il est fou ce type ! D'ailleurs je suis sûr que je ferai un très beau monstre, avec de belles écailles bleues. Ça ne me fait pas du tout peur de me transformer !

Autre sujet d'inquiétude : les provisions diminuaient. La pluie et l'humidité avaient accéléré leur pourrissement ; il fallut les jeter.

La nuit même, alors que Peggy veillait auprès de Romo, la main du blessé s'abattit sur son poignet. Elle était brûlante de fièvre. L'adolescente se pencha. Les lèvres craquelées du chef d'équipe s'agitaient.

— Écoute, petite, souffla-t-il. Tu es gentille mais un peu naïve... Tu ne te rends pas compte de ce qui est en train de se passer.

— Quoi ? Quoi donc ? murmura Peggy. Que voulez-vous dire ?

— L'antidote, reprit le blessé. *Vous n'en absorbez pas assez...* moins d'une gorgée chacun, ce n'est pas suffisant pour empêcher la métamorphose. Tu dois faire attention aux autres...

— Quels autres ?

— Isi, le chien, ton petit ami... ce ne sont pas des gens normaux. Isi est une sorcière, Sébastien n'est pas réellement humain, quant au cabot, c'est carrément une créature fantastique... Chez ce genre d'individus, la métamorphose est plus rapide, car ils sont déjà, par nature, prédisposés à la monstruosité. Voilà pourquoi il leur faut absorber plus de larmes que les gens normaux, comme toi et moi.

— Qu'essayez-vous de me dire ?

— J'essaie de te prévenir qu'ils sont déjà en train de changer... voilà ! Tous autant qu'ils sont. Tu ne t'en es pas encore rendu compte mais moi, j'ai l'œil. Méfie-toi tout particulièrement de la sorcière. Je la surveille depuis plusieurs jours... L'antidote a cessé d'agir sur elle, j'en suis sûr. Elle appartient déjà au clan des créatures de la nuit. Peggy, fais attention ! Elle sera la première à se métamorphoser. Ne reste jamais seule avec elle... Surveille-la ! Observe chaque trait de son visage ! Elle va changer, Peggy, elle va changer ! *Tue-la avant qu'elle ne te dévore !*

L'adolescente se redressa vivement.

— Je ne ferai jamais ça ! hoqueta-t-elle, choquée.

— Tu as tort, gémit Romo. Si tu veux survivre, il te faudra tous les tuer, la sorcière, le garçon et le chien, sinon ils te dévoreront.

Puis les mots du blessé devinrent inintelligibles et il retomba dans l'inconscience.

Cet avertissement mit Peggy Sue fort mal à l'aise. Dans la nuit, au milieu des ombres torturées par les flammes du

bivouac, les paroles du blessé prenaient un sinistre relief : *Tue-les avant qu'ils ne te dévorent !*

Peggy essaya de s'imaginer poignardant Isi pendant qu'elle dormait, ou profitant d'un moment d'inattention pour lui écraser une pierre sur le crâne. La nausée lui tordit l'estomac.

... avant qu'ils ne te dévorent...

Le sang battait à ses tempes. Incapable de résister plus longtemps, elle se déplaça en silence jusqu'à l'endroit où la fille aux cheveux rouges dormait, roulée dans une couverture. Les reflets du feu de camp dansaient sur le visage d'Isi. Elle avait les lèvres entrouvertes. Peggy essaya de détailler ses dents, puis observa la forme de ses oreilles. Au moment où elle allait effleurer sa joue du bout des doigts, Isi tourna la tête et la fixa dans les yeux.

— Tu viens vérifier ? persifla-t-elle. Tu crois que je ne sais pas ce que Romo t'a raconté ? Tiens, regarde !

Elle écarta la couverture et s'immobilisa, bras en croix.

— Inspecte ! lança-t-elle d'une voix que cassait l'approche des sanglots. Tâte voir si ma peau est lisse ou grumeleuse, palpe-moi, tu verras si mes os se déforment, si mes ongles deviennent des griffes. Vas-y ! Avec un peu d'application tu finiras par te convaincre que des cornes pointent dans mes cheveux ! Passe donc à la loupe le futur monstre qui te dévorera bientôt !

Peggy eut honte.

— Pardonne-moi, balbutia-t-elle. Je ne voulais pas...

Sébastien se réveilla.

— Bon sang, grommela-t-il, que se passe-t-il ?

— C'est Peggy, siffla Isi au comble de la rage. Elle a décidé de nous assassiner pendant notre sommeil, par précaution. Romo lui a soufflé cette idée.

— Allons, bâilla Sébastian, tu racontes n'importe quoi.

— Non, s'entêta la sorcière, Romo l'a convaincue que nous allions bientôt devenir ses ennemis. Selon lui, nous sommes déjà en train de nous transformer. Ouvre donc la bouche, qu'on mesure la longueur de tes dents !

Peggy tenta maladroitement de se disculper. Elle avait cédé à l'angoisse, voilà tout. Comme toujours, le chien bleu vint à son secours.

— Et alors ! gouailla-t-il, elle a raison de se méfier. Vous croyez que je ne vous surveille pas du coin de l'œil ? Je tiens à être le premier à vous dévorer ! Il n'y a que les pieds de Sébastien que je laisserai de côté, ils sentent trop mauvais.

Cette grosse plaisanterie détendit quelque peu l'atmosphère et chacun se recoucha en feignant de rire, mais le doute s'était installé, il ne se dissiperait pas de sitôt.

Au matin, alors que Peggy s'appliquait à verser quelques gouttes d'antidote entre les lèvres de Romo, celui-ci renversa la tête sur le côté en balbutiant : « ... avant qu'ils ne te dévorent... » Puis il sombra dans le coma.

Il mourut trois heures plus tard sans avoir repris connaissance. Les trois adolescents l'inhumèrent sous un arbre, en essayant de dominer leur chagrin. Hélas, ils n'avaient pas le temps de s'abandonner à la tristesse, il leur fallait penser à leur propre survie.

Peggy se plaça sous le menton du morok et, en dépit du danger qu'une telle opération représentait, recueillit autant de larmes qu'elle put. Dans son ventre la peur venait de rallumer son brasier.

À peine eurent-ils grignoté quelques fruits cueillis en hâte que le dragon manifesta le désir de se redresser. Se précipitant sur les filins, ils se hissèrent sur le dos de la bête.

Une fois installée entre les plaques d'os hérissant le dos du dinosaure, Peggy se tourna vers Isi.

— Le morok est guéri ? interrogea-t-elle. Il reprend sa course ?

— Non, dit sèchement la sorcière. Il est en train de mourir. Il entame son dernier trajet. Il va rejoindre le cimetière des moroks.

— C'est une catastrophe, gémit Peggy Sue.

— Je sais, grogna Isi, mais je n’y peux rien. Tu auras beau essayer de contrôler sa course, il n’obéira pas. Son instinct sera plus fort que les pauvres tours de magie de ta grand-mère.

Effectivement, le saurien prit la route du Nord, s’enfonçant dans un océan de brume que sa corne fendait telle l’étrave d’un navire. Cette fois, le doute n’était plus permis, il avait définitivement tourné le dos à Omakaïdo. D’un pas mal affermi mais obstiné, il emportait ses passagers sur un territoire où aucun être humain ne s’était encore aventuré.

Peggy luttait contre la panique. Elle se répétait que tout n’était peut-être pas perdu, qu’ils allaient trouver le moyen de soigner le dragon et de revenir à Omakaïdo avant qu’expire l’ultimatum de Maître Zarc. Oui, elle l’espérait de tout son cœur... mais elle n’y croyait plus vraiment.

Au pays des monstres

De plus en plus souvent Peggy se surprenait à observer ses compagnons à la dérobée. L'autosuggestion l'amena bientôt à surprendre mille détails anatomiques « suspects ». Ainsi les incisives d'Isi ne débordaient-elles pas de ses lèvres comme les crocs d'une panthère ? Les cheveux de Sébastien n'évoquaient-ils pas tout à coup la crinière d'un lion ? Quant à cette tache brune sur sa joue droite, était-ce un grain de beauté ou... *une écaille ?*

Des heures durant elle se tortura, prenant des repères, croyant discerner tel ou tel signe révélateur. Il lui aurait fallu dresser une carte anatomique de ses camarades, mesurer la longueur de leurs ongles, de leurs dents... Lorsqu'elle se tournait vers eux, ils baissaient aussitôt les yeux, devinant sans peine la raison de son attention.

Une atmosphère de brouille s'installa.

Au début de l'après-midi, Peggy, qui s'était assoupie, fut réveillée par un son insolite. Le bruit mouillé qui rythmait habituellement l'avance du morok lorsque ses pattes foulaient la boue s'était changé en une suite de craquements, comme si la bête venait d'entrer dans un magasin de porcelaine. S'avançant au bord du vide, Peggy vit que la lande tout entière disparaissait sous un amoncellement de squelettes. Ces ossements, que le temps avait rendus poreux, éclataient sous les pieds du dragon telles des soupières broyées par un éléphant.

L'adolescente secoua aussitôt ses compagnons. Muets de stupéfaction, ils contemplèrent l'étrange ossuaire. Il y avait là des milliers de crânes gigantesques à croire que, depuis l'aube des temps, tous les moroks de la planète s'étaient donné rendez-vous dans cette lande pour y rendre le dernier soupir.

— Le cimetière des dragons ! haleta Isi. Nous y sommes.

Les jeunes gens bouillaient d'impatience, mais il leur fallait attendre que le pachyderme fasse halte avant de pouvoir s'aventurer au milieu du macabre enchevêtrement.

Le sable et la terre craquelée avaient remplacé la boue. Pourtant, çà et là, de luxuriantes oasis épanouissaient leur touffe de verdure. Ces bouquets de végétation avaient la taille d'une ville et l'eau y était pure. Accablé par la fièvre, le dragon se coucha à proximité d'une mare et but longuement. Puis il s'endormit. Sa blessure ne saignait plus. Allait-elle cicatriser ?

Peggy se laissa glisser jusqu'au sol. Il n'y avait plus rien à boire et pas davantage à manger. Il fallait coûte que coûte dénicher des provisions. Suivie du chien bleu, elle s'engagea sous les frondaisons dans l'espoir de cueillir des fruits. Alors qu'elle se préparait à escalader un tronc elle vit fuir un lapin... Pas exactement un lapin, plutôt une grosse boule de fourrure verte d'une trentaine de kilos surmontée d'une interminable paire d'oreilles. La bête plongea dans un fourré avant même que l'adolescente ait esquissé un geste. Le chien bleu, cédant à son instinct, la prit en chasse. Il ne lui fallut pas longtemps pour saisir le lièvre par la peau du dos.

— Ne le tue pas ! ordonna Peggy.

— Hé ! protesta mentalement le chien, il faut bien manger ! Tu as mieux à proposer ?

— Tu ne comprends pas, fit la jeune fille en s'agenouillant. Depuis que nous sommes sur cette planète, on nous répète qu'il n'existe à sa surface qu'un seul et unique animal : le morok. Or, voilà un lapin qui ne peut en aucun cas venir de la Terre. *Il est vert et pèse 30 kilos*. Bizarre, non ?

Au moment où Peggy se préparait à relâcher la bestiole, elle vit briller quelque chose à son cou. Un éclair de lumière jaune comme en produit le reflet du soleil sur un morceau de métal.

Elle s'agenouilla, plongea la main dans la fourrure du poitrail. Ses doigts touchèrent une chaîne, un petit disque d'acier. Elle saisit le tout, tira...

C'était une médaille bon marché, une médaille en métal doré comme on en accroche au cou des enfants. Un trèfle porte-

bonheur avait été gravé sur une face, au verso on pouvait lire cette inscription :

David Angstron, né le 6 juin de l'année de l'Etoile bleue, en la bonne ville de Nadhyna.

Que la lumière et l'intégrité l'accompagnent.

Peggy sursauta. C'était une médaille de baptême !

Elle tenait à la main une médaille de baptême appartenant à un lapin vert âgé d'une dizaine d'années, et portant un nom d'homme.

Elle se redressa, les jambes tremblantes.

— Hé ! s'écria le chien bleu, que t'arrive-t-il, tu es aussi verte que cette boule de poils !

— Ce « lapin », articula péniblement Peggy, *c'était un enfant...* Un enfant humain. Ses parents faisaient partie des fuyards qui se sont échappés de Nadhyna ! Tu comprends ce que j'essaie de t'expliquer ? La mutation les a changés en animaux – cela nous le savions déjà –, mais là où nous attendions des monstres nous trouvons de simples bêtes...

— Nom d'une saucisse atomique ! haleta le chien. Ainsi il n'y aurait pas de monstres ? Seulement des lapins, des chats... des chiens ?

— Attends, souffla Peggy, je dois réfléchir. Les monstres existent, il y en avait dans les souterrains, et aussi dans les rues de Nadhyna. Je ne les ai pas vus, mais j'ai entendu leurs griffes racler les murs.

— Alors quoi ?

Peggy grimaça.

— Il y a peut-être une explication, murmura-t-elle en caressant la fourrure verte du lièvre qui tremblait. Et si... et si, lors de la métamorphose, les gens gentils se changeaient en bêtes inoffensives, et les méchants en lions, en tigres... hein ? Qu'en penses-tu ?

— Ça tient debout, admit le chien bleu. L'état d'esprit des humains détermine peut-être la forme qui sera la leur au terme de la transformation.

— Peux-tu sonder l'esprit de ce lapin ?

— Non, il est trop effrayé. Sa peur fait obstacle. Elle forme une grosse boule de piquants qui m’empêche de pénétrer son esprit.

— Alors libérons-le. Il ne nous apprendra rien.

Le chien bleu ouvrit les mâchoires, aussitôt le lapin vert bondit dans les fourrés et disparut.

— Je suis certaine d’avoir raison, décréta Peggy. La métamorphose ne vous change pas obligatoirement en monstre.

— D’accord, philosopha le chien bleu, mais s’il y a des lions et des panthères, ça implique que les lapins, les chats, les moutons leur servent de déjeuner.

Alors qu’ils revenaient sur leurs pas, Peggy eut une illumination :

— Je viens de penser à quelque chose, souffla-t-elle. Tu es déjà un animal, la métamorphose ne peut donc pas t’affecter ! *Elle ne peut pas te changer en ce que tu es déjà.* Finalement, tu es le seul d’entre nous à ne pas avoir besoin d’antidote.

— Je suis déçu ! souffla le chien bleu. J’aurais bien aimé me couvrir d’écailles... devenir une espèce de petit dinosaure ! J’aurais craché le feu... Ça aurait été cool. Un dinosaure, oui... mais avec une cravate !

Les cris de Sébastien leur firent presser le pas.

— Vite ! hurlait le garçon, le morok a l’air de vouloir reprendre la route, si nous ne montons pas tout de suite sur son dos il va partir sans nous !

La petite troupe se hissa sur la bête alors qu’elle se relevait déjà.

Le cri des loups

Au moment où le dragon sortait de l'oasis, ils entendirent pour la première fois hurler les loups.

Une horde écarlate bondit en grondant hors des buissons. Les fauves dont elle était composée foncèrent sur le pachyderme pour l'encercler. C'étaient des bêtes de 80, voire 100 kilos, rouges du museau jusqu'à la queue. Des dents proéminentes saillaient de leurs babines.

— Hé ! haleta le chien bleu, on les dirait sortis d'un film d'horreur. Si ce sont des garous, mieux vaut éviter de se faire mordre !

La meute se scinda en deux pour encadrer le morok qui ne lui prêta aucune attention, car ces nouveaux venus étaient trop petits pour lui causer le moindre préjudice. Peggy se cramponna de toutes ses forces à la crête dorsale du saurien pour ne pas être éjectée par les cahots. Ses phalanges blanchirent sous l'effort.

La physionomie des loups n'annonçait rien de bon. Ainsi équipés, ils avaient l'air de redoutables carnassiers.

« Et dire que ce sont d'anciens êtres humains ! songea Peggy Sue. Des gens trop agressifs pour se changer en lapins ! Leur caractère a décidé du sens de leur métamorphose. »

Le morok finit par se rendre compte qu'on le talonnait, cela l'agaça ; dans un sursaut d'énergie, il prit son pas de charge.

La plaine trembla. Les loups bouillèrent, déséquilibrés par les secousses. Ils choisirent de se disperser, fuyant les redoutables martèlements du pachyderme.

Sébastien se tourna vers Peggy Sue.

— Qu'est-ce que c'était ? hurla-t-il pour dominer le vacarme. Des « transformés » ?

L'adolescente lui répondit par l'affirmative.

Vingt minutes après, le dragon épuisé se laissa choir dans un boqueteau dont il broya les arbres, projetant des éclats d'écorce à cent mètres à la ronde.

— Je crois avoir compris ce qui se passe, annonça Peggy. Nous avons mal interprété le processus de mutation. La planète ne fabrique pas des monstres, comme le racontent les seigneurs du poison, bien au contraire, *elle reconstitue sa faune !*

— Explique-toi, grogna Sébastien, je n'y comprends rien !

— Mais oui, insista l'adolescente. On nous a toujours raconté qu'il n'y avait jamais eu d'animaux sur cette planète à part les moroks. C'est faux. Il y en a bien eu, il y a très longtemps, mais ils sont tous morts à la suite d'un changement climatique. Seuls les dragons ont survécu parce qu'ils se nourrissaient de lave. Mais la planète ne s'est pas résignée pour autant. Elle a décidé de remédier à cette catastrophe. Ses animaux ayant péri, elle cherche à réparer cet accident. Vous comprenez ? Elle s'évertue à faire renaître la vie, mais ne connaissant pas l'HOMME, dont l'espèce lui est étrangère, elle se sert de lui comme d'une pâte à modeler qu'elle tasse dans des moules préexistants ! Nos atomes, nos molécules, elle les réorganise selon les seuls modèles qu'elle connaisse. Des modèles d'animaux.

— Oh ! balbutia Isi. Je vois, nous lui servons de matière première. Nous sommes la glaise et elle est le potier !

— Bon sang ! s'esclaffa Sébastien, je croyais que la mutation fabriquait des mutants monstrueux, en réalité elle crée des lapins !

— Des lapins et des loups ! corrigea le chien bleu. *N'oublions pas les loups.*

Ce fut un crissement de griffes sur la pierre qui fit se retourner Peggy. Les loups écarlates encerclaient l'oasis... Flanc contre flanc, ils avaient formé un anneau de fourrure autour du bouquet de végétation et avançaient au ralenti, resserrant progressivement le cercle. La jeune fille tira un épieu du paquetage qu'elle portait en bandoulière. Sébastien l'imita.

— Arrêtez ! protesta Isi. Vous ne pouvez pas vous battre contre eux ! Ce sont les gens de Nadhyna, des hommes, mais aussi des femmes et des enfants...

— Je ne vois que des prédateurs, siffla Sebastian, des carnassiers... Préparez-vous à les repousser, ils vont sans doute tenter d'escalader les flancs du dragon ; lorsqu'il est couché, c'est facile.

Isi ne bougeait pas, Sebastian la saisit par l'épaule et la secoua.

— Dépêche-toi ! ordonna-t-il. Ils s'approchent. Ils ont des griffes, cela va leur permettre de se hisser jusqu'à nous.

La jeune sorcière secoua la tête avec obstination.

— Non, fit-elle, je refuse de tuer d'anciens humains. Ce serait criminel.

— Tu préfères qu'ils te dévorent ? s'emporta Sebastian.

— Tu ne comprends pas, haleta la fille aux cheveux rouges, *nous serons bientôt comme eux...* Je le sens. Ces derniers jours nous n'avons pas absorbé assez d'antidote. La métamorphose a commencé. Elle travaille à modifier notre corps, nos pensées.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'inquiéta Peggy.

— Je sais ce que je dis, soupira Isi, c'est fini pour moi, je n'ai pas bu assez de larmes. Je suis déjà des leurs. Voilà pourquoi je ne peux pas leur faire de mal... *Ce sont mes frères.*

Peggy Sue devint blême. La prédiction du pauvre Romo lui revint en mémoire. Ainsi il avait vu juste !

Elle n'eut pas le temps d'y réfléchir car les loups se rapprochaient du morok assoupi. Ils claquaient des mâchoires, manifestant leur intention d'escalader la montagne de viande. Certains s'agrippaient déjà aux écailles du saurien, essayant de se hisser sur son flanc droit. Sébastian agita son épieu. L'un des fauves se propulsa à sa rencontre en une suite de bonds impressionnants ; parvenu à la hauteur de la crête dorsale, il tenta de mordre Sébastian. Le garçon lui assena un fameux coup de gourdin entre les oreilles.

— Ne leur fais pas de mal ! gémit Isi. Ce sont nos frères ! Bientôt nous serons comme eux ! Lâche immédiatement ce bâton !

— Écarte-toi, pauvre folle, gronda Sébastian, je ne vais pas me laisser dévorer pour te faire plaisir.

Et il repoussa la sorcière d'une bourrade. Isi, mécontente, poussa un grognement animal et montra les dents.

— Elle se transforme ! souffla le chien bleu. Nom d'une saucisse atomique, regardez ses crocs, ils sont presque aussi longs que les miens ! Flanquez-la par-dessus bord avant qu'elle vous arrache une jambe !

— Pas question, décida Peggy, je la forcerai à boire les larmes du morok à hautes doses, il n'est peut-être pas trop tard pour inverser le processus.

— Ils grimpent ! vociféra Sébastian. Ils grimpent tous ! Vite ! Mettez-vous en position de combat.

Le cœur de Peggy s'emballa. Les griffes des loups crissaient sur les écailles du dragon. La meute se rapprochait, les dents des grands mâles claquaient avec violence.

« C'est fini, pensa l'adolescente, d'ici deux minutes ils nous encercleront ! »

Et soudain, alors que la jeune fille s'apprêtait à être dévorée, le hurlement du vent courut sur la plaine, froissant l'herbe. Les loups tombèrent en arrêt, les oreilles couchées comme si cette simple bourrasque annonçait la venue d'un danger. Peggy leva les yeux, sonda les nuages. Elle y lut l'arrivée d'une tempête.

— Il se passe quelque chose, cria-t-elle à Sébastian, on dirait qu'ils ont peur du vent.

Brusquement, alors qu'ils touchaient au but, les loups firent demi-tour. Renonçant à escalader le morok, ils se dispersèrent. Peggy en vit même qui creusaient le sable pour s'y enfouir. Elle prit le chien bleu dans ses bras et se recroquevilla entre deux plaques dorsales.

— Mets-toi à l'abri ! lança-t-elle à Sébastian. Le vent forcit. Regarde les loups, ils savent ce qui va se passer.

Effectivement, la bourrasque enflait, faisant naître des tourbillons sablonneux qui griffaient la peau.

Autour du morok, les loups rouges achevaient de s'enfouir dans le sol telles des taupes effrayées par la lumière. Peggy

réalisa qu'Isi n'avait pas bougé. Dressée sur l'échine du dragon, elle paraissait en état de choc, incapable de la moindre réaction.

— Isi, cria Peggy, abrite-toi, une catastrophe va nous tomber dessus, je ne sais pas laquelle, mais tu ferais bien d'imiter les... les mutants.

La jeune sorcière ne répondit pas.

Alors que Peggy allait se redresser pour lui saisir la main, le vent se déchaîna, arrachant les feuilles puis les branches des arbres. Un cyclone terrifiant. Soudain, un étrange cliquetis emplit les oreilles de Peggy Sue, qui risqua un œil hors de sa cachette ; d'étranges objets blancs voltigeaient dans les airs avant de s'abattre en pluie. C'était comme un essaim de poignards brassés par la bourrasque.

Elle demeura une seconde perplexe, puis la lumière se fit dans son esprit : *les os !* Le cyclone aspirait les ossements entassés dans le cimetière des moroks ! Démantelant les squelettes, il faisait voler côtes, cornes, tibias et mâchoires. La tornade osseuse balayait la plaine, labourant le sable de sa mitraille. Les omoplates volaient dans le ciel noir comme des boomerangs, les tibias tournaient en vrombissant...

Une grêle de crânes s'abattit sur le flanc du morok endormi. Ils éclatèrent sur la carapace avec un bruit sec, levant un nuage de poussière blanche. Peggy Sue serra les dents. Des milliers de débris martelaient le sol : côtes, phalanges, dents, défenses, cornes... Certains s'y fichaient à angle droit telles des sagaies lancées du haut du ciel.

Recroquevillés entre les plaques dorsales du dragon, les jeunes gens échappèrent heureusement à cette lapidation.

Peggy saisit Isi par la main pour l'attirer à l'abri. La fille aux cheveux rouges se débattit avec une rage désespérée.

— Ça ne sert à rien, bégaya-t-elle. Laisse-moi... Tu ne comprends pas. Je suis ton ennemie... *Demain je te dévorerai peut-être !*

La sorcière se dégagea d'un coup de reins et se laissa glisser sur la pente écailleuse que constituait le flanc du dragon. Peggy voulut la retenir mais une grosse vertèbre volant dans la bourrasque frôla sa tête, la contraignant à se rejeter dans sa cachette tandis qu'Isi s'éloignait sous la mitraille.

La poussière sacrée

Quand Peggy rouvrit les yeux, la tourmente avait continué sa course vers le nord ; le soleil brillait de nouveau. Elle avait une migraine épouvantable et la peau marbrée d'hématomes. Autour du dragon le sable était criblé de débris osseux.

— Ça va ? s'inquiéta-t-elle en secouant ses amis. Vous n'avez pas été blessés ?

— Non, répondit le chien bleu, mais Isi a disparu. Elle s'est enfoncée dans la tempête. Je ne sais pas si elle a survécu.

Peggy se redressa pour examiner les alentours. L'oasis avait été dévastée, les arbres arrachés.

— Les loups ont sans doute pris la fuite, diagnostiqua Sébastien qui saignait d'une coupure au front. Je ne les vois nulle part.

Le dragon ne faisant pas mine de bouger, Peggy décida de se laisser glisser jusqu'au sol. Le chien bleu la suivit.

— Reviens ! protesta Sébastien. Le morok peut se réveiller d'une minute à l'autre et se mettre en marche !

— On ne peut pas abandonner Isi, s'entêta Peggy.

— Elle est folle ! cria encore le garçon. Folle et dangereuse. En plus, elle n'a pas arrêté de me tourner autour depuis qu'on l'a rencontrée. Dès que tu avais le dos tourné elle essayait de me draguer. Elle ne joue pas franc-jeu. Laisse-la...

— Il n'a pas entièrement tort, observa le chien. Les sorcières sont souvent à moitié zinzin, il faut bien l'admettre. La magie, c'est un truc qui finit par vous dérégler la cervelle. On n'en sort jamais indemne.

Mais Peggy avait décidé de ne pas les écouter. Elle s'engagea dans la palmeraie, entre les troncs déchiquetés, en appelant Isi à pleins poumons.

Un grognement animal s'éleva dans son dos. Cela provenait d'un buisson. L'adolescente s'immobilisa.

— Isi, murmura-t-elle, c'est toi ?

— Non, fit une voix rauque, à peine compréhensible. *Ce n'est plus moi.*

Alors, Isi sortit à quatre pattes des fourrés. Ses pupilles étaient jaunes et fendues, des crocs pointus dépassaient de ses lèvres, une affreuse fourrure rouge lui recouvrait les épaules et les avant-bras.

— Fiche le camp Peggy Chou, gronda-t-elle. C'est fini pour moi... Pars avant que je ne te saute dessus.

— Hé ! lança le chien bleu, pourquoi ne t'es-tu pas changée en brebis ou en biche ?

— Parce que je ne suis pas assez *gentille*, ricana Isi. Les brebis et les biches, d'ici quelque temps, je les mangerai... et les chiens aussi, même s'ils sont bleus.

— Tu vas venir avec nous, insista Peggy, tu boiras de l'antidote en grande quantité, je suis sûre que ça fera régresser²⁵ la métamorphose ; tu redeviendras comme avant.

— Je n'en ai pas envie, feula Isi. Je suis bien comme ça. Je sens que ça va me plaire. J'ai toujours eu envie d'être une louve.

Elle s'approcha en ondulant comme un fauve. De longues griffes avaient remplacé ses ongles.

— Fiche le camp, Peggy Chou, répéta-t-elle. Pars pendant que je suis encore capable de te reconnaître. Cela ne durera pas. Toi, tu te changeras en antilope, c'est sûr... Une jolie petite antilope. Et il se peut qu'un jour je te devore.

— Elle a raison, murmura le chien bleu. On ne peut plus rien pour elle. Allons-nous-en. Qu'elle se débrouille avec ses copains poilus.

Et il saisit entre ses dents le pantalon de son amie pour la forcer à reculer.

Peggy Sue se laissa entraîner à regret.

— Méfie-toi de Sébastien, grogna Isi en regagnant son fourré. Il a déjà commencé à se transformer lui aussi... Romo

²⁵ Diminuer.

avait raison. Tu seras la dernière à subir la métamorphose, seul le chien sera épargné. Mais je le mangerai tout de même.

La mort dans l'âme, Peggy revint sur ses pas. Le morok semblait mal en point. La fièvre avait soudé ses paupières... *et il ne pleurait plus.*

Quand Sebastian lui tendit la main pour l'aider à se hisser sur le dos du dragon, la jeune fille ne put s'empêcher de scruter ses yeux. Avaient-ils jauni ? Leur pupille était-elle fendue ?

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? s'étonna le garçon.

Peggy Sue jugea plus honnête de lui rapporter les propos d'Isi. Le jeune homme baissa la tête.

— Il se pourrait qu'elle dise la vérité, marmonna-t-il. Depuis trois nuits je fais des rêves bizarres. Je me vois en train de courir à quatre pattes et grogner. Je poursuis des antilopes ou des zèbres... *et je les dévore.*

— Ça me fait souvent ça, observa le chien bleu, mais avec des lapins ou des chats. Pas de quoi s'inquiéter.

— Oui, soupira Peggy, mais c'est normal, toi tu es un chien.

— Je vais devenir un danger pour vous deux, dit Sebastian. À cause de ma nature non humaine, je me transforme plus vite que toi. Et la réserve d'antidote diminue à vue d'œil. Pas question que j'en absorbe une double dose.

— Peut-être deviendras-tu un berger allemand ? hasarda le chien bleu. On sera copains... Du moins si tu n'essayes pas de me piquer mes os !

— Je ne crois pas, soupira Sebastian avec un triste sourire. Je suis trop agressif pour me contenter de devenir un brave toutou. C'est un défaut que la métamorphose va me faire chèrement payer. Je deviendrai un loup, sûr et certain. Je ferais mieux d'imiter Isi, et de m'en aller avant de vous faire du mal.

— Non ! hurla Peggy Sue en se jetant à son cou.

— Moi, je vote pour, fit le chien bleu. Je n'ai aucune envie de servir de sandwich à un loup écarlate.

— Non ! répéta Peggy. Tu vas rester, nous prendrons des précautions. Le morok va peut-être se remettre à pleurer, qui sait ? Tu boiras ses larmes, cela te guérira.

— Moi, je pense qu'il serait plus heureux sur la plaine, avec les autres loups, insista le chien bleu. Il gambadera, fera des

concours de morsures avec ses copains, le genre de trucs que font les loups entre eux, quoi... Il va s'ennuyer avec nous. Ce ne serait pas sympa de le forcer à rester. Non, non, je pense que c'est mieux qu'il parte.

— Cette nuit, je t'attacherai les mains et je te fabriquerai une muselière, souffla Peggy à l'oreille du garçon. De cette manière tu ne pourras pas me blesser.

— D'accord, capitula Sébastien, mais si je me libère et que je t'attaque, n'hésite pas à me tuer.

— Ça, tu peux compter sur moi ! grommela le chien bleu.

*

Maintenant que la tempête avait fui à l'horizon, les loups se rassemblaient. Peggy les vit émerger du sable un à un, s'ébrouant dans un nuage de poussière. Leurs forces réparées, les animaux mutants s'organisèrent en cercle autour du morok. Le museau levé, ils fixaient Peggy avec une insistance qui mettait les nerfs à vif. L'adolescente s'installa du mieux qu'elle put entre deux crêtes dorsales, mais sa situation restait précaire car la tornade avait emporté l'outre contenant la réserve d'eau potable. Ces considérations étaient d'ailleurs de peu d'importance puisqu'il devenait évident que le morok allait rendre l'âme. Or la fin du dragon provoquerait le tarissement de la source d'antidote.

— Avec toutes ces aventures, j'ai perdu la notion du temps, avoua la jeune fille. Je ne sais plus quel jour nous sommes. Je crois que la partie est perdue. Jamais nous ne ramènerons le dragon à Omakaïdo. Zarc va empoisonner Granny Katy.

Elle se mit à sangloter, et les larmes tracèrent de pâles sillons sur ses joues salies de poussière.

— Nous avons échoué, gémit-elle. Tout est fichu.

Le chien bleu s'approcha pour lui lécher la figure.

— Pas encore, affirma-t-il. Mon instinct me dit qu'il faut continuer. Je sens une présence devant nous, et ce n'est pas celle des loups.

Peggy savait qu'il mentait pour la réconforter.

Elle noua ses bras autour du petit animal et attendit, les yeux perdus dans le vague. Le plafond de nuages s'était déchiré, laissant filtrer le soleil. Brusquement il faisait chaud, très chaud.

Peu à peu, la peau écailleuse du morok devint aussi brûlante qu'un toit de tuile en plein midi. Peggy commença à en sentir la morsure à travers ses haillons. En bas les loups hésitaient à donner l'assaut.

Incommodé par la chaleur, le dragon se redressa. Il titubait. La corne inclinée à ras de terre, il s'engagea sur la plaine d'une démarche zigzagante. Par moments, ses genoux fléchissaient, mais il se ressaisissait d'un coup de reins et reprenait sa trajectoire hésitante.

Les loups lui emboîtèrent le pas.

Peggy savait que le saurien vivait ses dernières minutes, son énorme cœur battait si fort qu'on en percevait l'écho à travers la carapace d'écailles. C'était comme un tambour enfoui qui s'affolait, perdait le rythme, sautait les mesures.

Le morok peina pour franchir une crête, et soudain Peggy Sue distingua en contrebas un nouvel ossuaire, plus fantastique que le précédent. Une forêt de côtes dressées tels des sabres gigantesques, des squelettes qui auraient pu servir d'armatures à des montagnes, des cages thoraciques monstrueuses, échouées telles les carènes²⁶ d'une armada d'os blanchis.

Le cimetière millénaire des moroks !

Les dépouilles enchevêtrées occupaient un cratère éteint aux versants couverts de cendre. Le dragon agonisant s'engagea sur la pente intérieure, mais ses pattes dérapèrent sur le sol poudreux, et il tomba à genoux en barrissant. La couche de poussière n'offrait aucune prise, aussi continua-t-il à glisser, entraîné par son poids. Sa gesticulation n'aboutit qu'à le coucher sur le flanc. Le choc éjecta Peggy et ses compagnons.

Les jeunes gens et le chien décrivrent une courbe dans les airs avant de rouler sur le lit de cendres qui amortit le choc de l'atterrissage à la manière d'un tapis de caoutchouc.

26 Coque d'un bateau.

Le dragon, lui, poursuivit sa glissade, soulevant dans son sillage un nuage grisâtre. Au terme de sa course, il heurta l'ossuaire de plein fouet et se coucha pour mourir.

Le silence revint, seulement troublé par l'effondrement des squelettes qui se disloquaient tels des immeubles victimes d'un tremblement de terre.

Peggy se redressa, étourdie, la bouche et les yeux emplis de cendres. À quatre pattes, luttant contre la pente, elle se hissa vers le sommet du cratère. Elle étouffait, toussait, crachait. Lorsqu'elle émergea du gouffre, le nuage de poussière masquait si complètement l'ossuaire qu'on ne distinguait même plus la silhouette du morok.

L'adolescente dégringola le versant, sans voir où elle allait. Elle souffrait de l'épaule droite, Sébastien avait l'arcade sourcilière fendue, le chien était devenu gris du museau jusqu'à la pointe de la queue.

Les loups ne les avaient pas suivis à l'intérieur du volcan éteint. Ils s'étaient immobilisés au pied du cratère, comme s'il leur était interdit d'aller plus loin. Depuis, ils attendaient, assis sur leur derrière, en ordre de bataille.

— Maintenant ils vont nous attaquer ! gémit Peggy.

— Non, souffla le chien, je crois que nous sommes sur un territoire sacré où ils n'ont pas le droit de poser la patte. Tant que nous resterons cachés au milieu des squelettes ils n'essayeront pas de nous attraper.

— De toute façon ça n'a plus d'importance, murmura la jeune fille. À présent nous n'avons plus ni provisions ni eau, et notre réserve d'antidote est presque épuisée. C'est la fin. Je crois que nos aventures vont s'arrêter ici. Il n'y aura pas de tome 8²⁷, c'est certain.

— Les lecteurs et les lectrices ne seraient pas contents, fit remarquer le chien bleu, il faut trouver un moyen de s'en sortir. La série doit continuer !

— Je suis si fatiguée..., se plaignit Peggy Sue, et elle se blottit contre Sebastian.

27 Mais si, mais si... (Message de l'auteur.)

— C'est vrai que la situation est plutôt désespérée, fit le garçon. Je ne voudrais pas en rajouter, mais je crois que ma métamorphose a commencé ; regardez mes ongles... ils ont poussé de trois centimètres en deux heures, vous trouvez ça normal ?

— Waou ! aboya le chien bleu. On dirait des griffes. Peggy, il va falloir ligoter ton petit ami si tu ne veux pas qu'il nous transforme en gigot la nuit prochaine.

— Il a raison, fit le garçon. Je suis votre ennemi désormais. L'odeur de votre peau me donne faim... Je n'ai plus envie d'embrasser Peggy, mais de la mordre !

— Des cordes ! cria le chien. Il nous faut des cordes !

Ils durent redescendre dans le cratère pour récupérer leur paquetage. À l'aide d'un bon lien de chanvre, Peggy ficela Sebastian à l'un des squelettes de morok qui dépassait de la cendre.

— Serre bien les nœuds ! lui ordonna le garçon. N'oublie pas que je peux être très fort quand je m'y mets.

Pendant que les jeunes gens accomplissaient ces préparatifs, les loups écarlates ne bougèrent pas d'un pouce. Plantés sur leur arrière-train, ils se contentaient d'observer le manège des humains, les pupilles dilatées par l'attention.

« Pourquoi se donneraient-ils le mal d'attaquer ? songea Peggy. Il leur suffit d'attendre. D'ici deux jours Sebastian sera l'un des leurs. Quant à moi, dès que j'aurai avalé la dernière gorgée d'antidote, je me changerai en brebis, une proie de choix pour ces fauves. »

Cédant à un accès de colère, elle ramassa des morceaux d'os qu'elle lança en direction des loups. Ils grondèrent en découvrant les crocs.

D'où elle se tenait, elle pouvait voir des médailles au cou de certains d'entre eux. Elle se demanda s'il était envisageable d'entamer un dialogue avec de telles créatures ? Subsistait-il une étincelle d'humanité sous ces crânes velus ?

— Peux-tu établir un contact télépathique avec eux ? lança-t-elle au chien bleu.

— J’ai déjà essayé, soupira le petit animal, mais je ne capte que des mots du genre : « faim... nourriture... manger... ». Je ne crois pas qu’ils aient vraiment envie de bavarder avec nous.

Un loup s’avança, émergeant de la horde. Sa démarche était curieuse, sa silhouette bizarre. Brusquement, Peggy Sue réalisa qu’il avait un visage à demi humain. C’était... *c’était Isi aux trois quarts transformée*. Si son corps était maintenant celui d’un animal, sa tête, elle, conservait pour quelque temps encore les traits de la jeune sorcière aux cheveux rouges. Quand elle parla, ce fut avec une voix qui tenait le milieu entre la plainte et le grondement.

— Tu ne pourras pas te cacher éternellement au milieu du territoire sacré, siffla-t-elle avec méchanceté. Je sais que tu n’as presque plus d’antidote. Tu vas te changer en brebis bêlante... ce n’est qu’une question de jours à présent. Une belle petite brebis à poil blanc qui tremblera sur ses pattes... Peu à peu, tes souvenirs s’effaceront, tu oublieras que tu étais humaine. Tu ne penseras plus qu’à brouter l’herbe de la plaine, car tu auras faim, grand faim. Alors tu sortiras du cratère, tu franchiras les limites du territoire sacré pour venir à notre rencontre !

— Je ne suis pas étonnée que tu te sois transformée en prédateur, dit Peggy. Je ne m’en étais pas rendu compte, mais en fait tu es méchante.

— Bien plus que tu ne l’imagines, ricana la chose qui, jadis, s’était appelée Isi. Je vais te voler Sébastian.

— Quoi ?

— J’en suis tombée amoureuse au premier regard, mais ce benêt n’avait d’yeux que pour toi. Pas moyen de l’attirer dans mes filets... Aujourd’hui, la métamorphose va me l’offrir sur un plateau. Quand il sera devenu loup, lui aussi t’oubliera, alors j’en ferai mon compagnon, et je lui apporterai ta dépouille de brebis, toute sanglante, pour qu’il la dévore. Ce sera ma vengeance !

— Tu es mauvaise, haleta Peggy, et moi qui voulais devenir ton amie... comme j’ai été naïve !

— Oui, dit la louve. Je voulais profiter de mes derniers moments d’humanité pour te l’apprendre, car lorsque je serai

totalelement changée en bête, mes souvenirs s'effaceront et je n'éprouverai plus aucune pitié pour les humains. Ça m'aurait embêtée que tu meures idiote. Il est important que tu le saches : Sébastian sera heureux avec moi.

— Jette-lui donc un caillou ! souffla mentalement le chien bleu à Peggy. Elle m'énervé.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas pénétrer dans le cimetière ? s'enquit l'adolescente, plus pratique.

— Parce que les squelettes des moroks sont sacrés, gronda la demi-louve. Ce sont les grands survivants, les ancêtres qui ont survécu au cataclysme qui a détruit les autres formes de vie animale. On leur doit le respect ; si nous commettons le sacrilège de fouler la poussière de leurs ossements, notre fourrure s'enflammerait aussitôt et nous brûlerions comme des torches vivantes. Les humains ne risquent rien. Du moins tant qu'ils sont sous l'influence de l'antidote. Une fois devenus des monstres, ils doivent, eux aussi, se soumettre à cette loi.

— *Là !* répéta la voix du chien bleu dans l'esprit de Peggy. À tes pieds, il y a un gros caillou, flanque-le-lui sur le museau ! Si j'avais des mains je le ferais moi-même.

Mais Peggy se détourna sans rien faire de ce que lui suggérait son compagnon à quatre pattes. Isi rejoignit la meute à laquelle elle appartenait désormais.

— Ce qu'elle m'a raconté me donne une idée, fit l'adolescente en attirant le chien bleu à l'écart. Tu as entendu ce qu'elle disait au sujet de la poudre d'os ? S'ils la touchent, elle les brûle. Leur pelage s'enflamme.

— Oui, et alors ?

— Alors nous pourrions remplir des sacs avec de la poussière d'ossements et en asperger les loups qui se mettraient en travers de notre chemin. Qu'en penses-tu ?

— Ça pourrait marcher... à condition toutefois qu'il ne s'agisse pas d'une légende !

Peggy hocha la tête et prit le temps de réfléchir.

— Tu crois toujours qu'il faut aller vers le nord ? demanda-t-elle.

— Oui, assura le chien, mon instinct me l'ordonne. Je ne peux pas t'expliquer pourquoi, c'est ainsi que nous fonctionnons, nous les bêtes. Il me semble que les choses s'arrangeront si nous allons dans cette direction. Je capte des ondes bénéfiques émanant de cette zone. Il se pourrait que nous y trouvions un refuge... du secours... je ne sais pas exactement.

— D'accord, décida la jeune fille. De toute manière on ne peut pas rester ici. Ma gourde d'antidote est vide, ou presque. J'utiliserai les trois gorgées qui restent pour le voyage.

Les deux amis descendirent dans le cratère pour mettre leur plan à exécution. Il s'agissait avant tout de confectionner des besaces en récupérant le cuir desséché des moroks momifiés, puis d'emplir ces sacs improvisés avec autant de poussière d'os qu'ils pourraient en contenir.

Cela prit un certain temps.

Sébastien s'agitait dans ses liens. Ses oreilles s'étaient allongées et couvertes de poils roux. Il grognait en montrant les dents qu'il avait à présent fort longues.

Peggy essaya de lui faire absorber un peu d'antidote, mais il refusa énergiquement.

— Non ! garde-le pour toi, moi, je suis fichu... Je commence à penser comme un loup.

Peggy eut un geste pour lui caresser la joue, son mouvement provoqua un brusque recul chez le garçon.

— Ne me touche pas ! gronda-t-il. Tes mains sont couvertes de cendre, ça me brûlerait. Je ne vais pas pouvoir rester ici. Il va falloir que tu me libères.

— Pourquoi ? gémit l'adolescente.

— Parce que le vent saupoudre mon corps de poussière d'os, haleta Sébastien, et que ça me fait mal. Pour l'instant ça démange horriblement, mais quand la métamorphose sera plus avancée, ça me dévorera la peau... et mes cheveux s'enflammeront. Si tu ne veux pas que je me transforme en torche vivante tu dois me relâcher pour que je sorte du cratère.

— Tu iras rejoindre les loups... et Isi ?

— Oui, je ne peux pas faire autrement, c'est plus fort que moi. Je n'ai pas le choix.

Peggy essuya ses larmes d'un revers de main. Couverte de cendre, elle avait l'air d'un fantôme surgi de l'ossuaire. Elle ne pouvait se résoudre à laisser son ami se joindre au clan des loups écarlates.

— Détache-le, lui conseilla le chien bleu, on ne peut rien pour lui. Si tu le gardes ficelé, ce sera comme si tu le condamnaï au bûcher.

Au fil des heures il devint évident que Sébastian souffrait de plus en plus ; chaque fois que le vent déposait de la poussière d'os sur sa peau il gémissait à fendre l'âme. Quand une odeur de poils roussis s'éleva de ses cheveux, Peggy décida qu'il était temps de lui rendre la liberté. Elle saisit son couteau et trancha la corde retenant le garçon prisonnier. Celui-ci tomba aussitôt à quatre pattes, comme si c'était là sa position ordinaire.

— Merci, haleta-t-il, le visage déformé par la souffrance. Ne reste pas ici... Sers-toi de la poussière d'os contre nous... je veux dire : contre les loups. Elle te permettra de les tenir à distance. Va vers le nord... Il y a quelqu'un là-bas qui pourra t'aider.

— Qui ?

— Je ne sais pas... je lis cela dans les pensées des loups. Elles m'envahissent. Le savoir de la horde est en train de passer en moi.

— Mais toi ? sanglota Peggy. Que vas-tu devenir ?

— Je ne sais pas... Je ne suis plus capable de penser à ce genre de chose... J'ai juste envie de manger... *de te manger*. Pardon, il faut que je les rejoigne, la poudre d'os me fait trop mal. Ne cherche pas à me sauver, ça ne servirait à rien. Oublie-moi...

Et il s'élança vers le sommet du cratère pour sortir au plus vite du cimetière des moroks. Chaque fois que la paume de ses mains entraït en contact avec le sol sa chair grésillait comme s'il touchait des braises ardentes.

— Le voilà dans de sales draps, commenta le chien bleu. Je ne sais pas si nous le reverrons un jour.

— Tais-toi ! cria Peggy. C'est trop triste !

— Bof, fit l'animal avec philosophie, tu n'auras aucun mal à dénicher un autre garçon, ça ne manque pas. Cette fois, essaye d'en trouver un qui soit normal.

Peggy pleura un long moment puis se ressaisit. Chaque minute comptait. Elle devait marcher vers le nord sans tarder.

— Rassemblons les sacs, décida-t-elle. On va tenter une sortie.

Elle installa deux besaces sur le dos du chien bleu et prit autant de musettes qu'elle pouvait en soulever. C'est dans cet équipage qu'ils gravirent le flanc intérieur du cratère afin de quitter le cimetière des dragons.

Parvenus au sommet du volcan éteint, ils furent aussitôt encerclés par les loups.

— Écartez-vous ! leur ordonna Peggy en plongeant la main dans la poussière des anciens moroks, laissez-nous passer ou je vous asperge de poudre sacrée.

Les loups grondèrent et montrèrent les crocs. De toute évidence ils n'avaient pas la moindre envie de laisser leur déjeuner prendre le large.

Certains s'avancèrent à la rencontre de la jeune fille, les yeux brillants de gourmandise.

Peggy mit sa menace à exécution. D'un geste large, elle projeta la cendre en direction des fauves. À peine la poudre d'os se fut-elle déposée sur le pelage des prédateurs qu'elle prit feu, transformant les bêtes en torches vivantes.

« Par tous les dieux du Cosmos, songea Peggy alarmée, j'espère que Sebastian n'était pas parmi ceux-là. »

— Sois maudite ! hurla la voix déformée d'Isi. Tu ne t'en tireras pas aussi facilement ! Nous allons te poursuivre jour et nuit. Tes sacs ne sont pas inépuisables. Arrivera le moment où tu ne pourras plus nous repousser, *et alors...*

Sans prêter attention à ces paroles haineuses, Peggy et le chien s'ouvrirent un passage au milieu de la horde. La peur de l'embrasement avait dispersé les prédateurs affamés, et c'est sans encombre que les deux amis purent gagner la plaine.

— Ils nous suivent, annonça le chien bleu lorsqu'ils foulèrent enfin l'herbe de la prairie.

— Je sais, fit Peggy Sue, ils ne nous lâcheront pas. Espérons qu'un miracle se produira avant que les besaces se vident.

L'incroyable secret du Nord

Alors commença un étrange périple. Peggy et le chien bleu avançaient aussi vite que possible en tournant fréquemment la tête afin de voir si la meute se rapprochait. Quand un loup, cédant à la gourmandise, se détachait de la horde pour monter à l'assaut, l'adolescente lui jetait une poignée de poussière sur le museau, ce qui ôtait au prédateur toute envie d'insister.

Lorsque la nuit tomba, la jeune fille et son compagnon à quatre pattes se hissèrent au sommet d'un rocher afin de se mettre hors de portée des loups. Ils décidèrent que l'un d'entre eux monterait la garde pendant que l'autre dormirait. C'était le seul moyen de prendre un peu de repos. Par mesure de sécurité, ils se frictionnèrent de la tête aux pieds avec la poudre d'os. De cette façon, si l'un des garous essayait de les mordre, il se brûlerait affreusement la gueule et lâcherait prise aussitôt.

Peggy Sue s'allongea, fourbue ; elle sombra dans le sommeil et rêva qu'elle broutait l'herbe d'une prairie délicieusement verte. La luzerne avait bon goût, quant au trèfle, c'était un pur enchantement !

Le chien bleu la réveilla en lui mordillant le mollet.

— Hé ! dit-il, tes cheveux ont changé pendant que tu dormais. D'un seul coup. À présent ils sont blancs, on dirait de la laine.

Peggy saisit l'une de ses mèches et l'éleva devant ses yeux.

— C'est bien de la laine, balbutia-t-elle. De la laine de mouton, ou plutôt de brebis. Je suis en train de me transformer.

— J'en ai bien l'impression, confirma l'animal. En plus, tu bêlais dans ton sommeil.

Peggy saisit la gourde contenant l'antidote et la secoua.

— Encore deux gorgées et ce sera fini, gémit-elle. Je crois que la poudre d'os commence à me démanger. C'est le signe que

la métamorphose a commencé. Bientôt je ne supporterai plus de la toucher. Il me deviendra impossible de la lancer au museau des loups. Dès que j'y plongerai les doigts, la peau me brûlera.

Ils se remirent en marche. À plusieurs reprises, Peggy se retourna pour scruter la meute, dans l'espoir d'y voir Sébastien.

— Arrête, lui lança le chien bleu. Tu te fais du mal. C'est un loup à présent. Si tu t'approchais de lui il te sauterait à la gorge.

— Je sais, fit tristement la jeune fille.

*

Il devait être midi quand le petit animal repéra un étrange scintillement à travers le voile de brouillard masquant l'horizon.

— Regarde, fit-il, on dirait qu'on nous fait des signaux en interceptant la lumière du soleil avec un miroir.

— Allons dans cette direction, décida Peggy Sue. Ça ressemble au clignotement d'un phare.

Ils pressèrent le pas. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, la clarté se faisait plus aveuglante. Elle était si intense qu'ils eurent même du mal à comprendre de quoi il s'agissait. C'est en filtrant l'éblouissement à travers ses doigts que Peggy put enfin identifier la source lumineuse.

Elle provenait d'une épée gigantesque plantée droit dans le sol, et dont la lame reflétait les rayons du soleil.

— L'épée du Matador..., balbutia le chien bleu.

Un peu plus loin, gisant en travers du paysage, reposait le corps du géant inanimé.

— Tu crois qu'il dort ou bien qu'il est mort ? bredouilla Peggy Sue.

Sans répondre le chien partit en éclaireur. Le poil hérissé, la cravate en chiffon, il avait l'air d'un démon surgi des Enfers. La truffe frémissante, il s'approcha du géant pour le flairer.

D'où elle se tenait, Peggy voyait parfaitement les différentes blessures parsemant le corps du Matador : le trou creusé par la corne du morok, le harpon fiché dans sa gorge.

« Il s'est traîné ici pour mourir, se dit-elle. Le coup que lui a infligé Sébastien était terrible. »

— Nom d'une saucisse atomique ! s'exclama le chien bleu. Ce n'est pas une créature vivante ! *C'est un robot.*

— Quoi ? bredouilla Peggy.

— De l'huile coule de ses plaies. Sa peau est en caoutchouc très dur, comme les pneus des camions. Il est tombé en panne et s'est effondré. Il allait vers le nord, lui aussi.

Rassurée, l'adolescente consentit à s'approcher du Matador. Quand elle posa sa main sur la poitrine du géant, elle comprit que le chien bleu disait vrai.

— Voilà pourquoi il n'avait ni pensées ni odeur, fit le petit animal. Il ne s'agissait pas d'un mort vivant mais d'une machine. Je ne me suis pas trompé de beaucoup.

— Ne restons pas là, lança la jeune fille, enfonçons-nous dans le brouillard avant que les loups ne nous rattrapent.

Rassemblant ce qu'il leur restait d'énergie, les deux compagnons marchèrent résolument vers le rideau de brume, devinant qu'un formidable secret les attendait de l'autre côté.

— La meute a renoncé à nous suivre, constata le chien bleu, la vue du Matador l'a effrayée.

Au bout d'un quart d'heure, Peggy s'immobilisa. Trois autres géants venaient d'apparaître à travers les volutes du brouillard. Ils se dressaient telles les tours d'un château fort planté au pays de nulle part.

— Ils ne nous regardent pas, constata le chien bleu. Je crois qu'ils sont hors service. Viens, avançons, ils ne nous feront pas de mal.

Ils arrivèrent en vue d'une muraille rocheuse percée de grottes inégales devant laquelle les robots géants montaient la garde. C'était impressionnant.

Une voix retentit.

— Hé ! toi ! la fille au chien...

Peggy Sue leva la tête.

Un vieil homme à barbe blanche se tenait dans l'ouverture béante de l'une des cavernes.

— Salut ! cria l'inconnu en agitant la main. Je suis Benazar, chef des libres survivants de Nadhyna. Bienvenue à toi ! Es-tu monstrueuse ou en voie de l'être ? Ton chien était-il un enfant avant de se transformer ?

— Je suis Peggy Sue, cria l'adolescente. Je commence à me changer en brebis, et mon chien est un vrai chien. Avez-vous un peu d'antidote à nous donner ?

— Ici, pas besoin d'antidote, déclara le vieillard. Avance jusqu'au pied de la falaise, je descends t'ouvrir.

Peggy discerna une porte d'acier dans l'épaisseur des roches. Elle se dirigea vers elle. Le battant grinça en pivotant ; le vieil homme barbu apparut sur le seuil.

— Les loups nous poursuivent, l'avertit l'adolescente.

— Ne crains rien, dit Benazar, ils ne se hasardent jamais jusqu'ici.

Il tendit la main et toucha la laine blanche sur la tête de la jeune fille.

— C'est bien de la laine de brebis, constata-t-il. Tu arrives juste à temps. Tu es bien certaine que ce chien est un vrai chien ? Il est bleu... C'est sûrement un monstre.

Il s'effaça pour laisser entrer les deux compagnons, puis referma soigneusement la porte.

— N'ayez pas peur, murmura-t-il, il n'y a pas de bêtes maudites ici, seulement les rescapés de Nadhyna. Des « rebelles » qui ont refusé de boire le poison et se sont enfuis sur la plaine. Vous allez les rencontrer. Venez, suivez-moi.

Peggy se laissa conduire. Il faisait frais dans la caverne. Beaucoup de gens se pressaient dans la pénombre, des femmes, des hommes, des gosses... Aucun d'entre eux ne présentait de signe de monstruosité. Les enfants et les jeunes filles pouffaient en regardant le chien bleu.

— Écartez-vous ! lança Benazar. Laissez-les respirer. Apportez-leur plutôt à boire et à manger, ils n'ont que la peau sur les os !

La tribu se dispersa. Peggy se laissa tomber sur une couverture de fibre végétale. Benazar l'imita.

— Je croyais..., commença l'adolescente.

Le vieux leva la main en signe d'apaisement.

— Je sais ce que tu croyais, fit-il en hochant la tête. Qu'une fois privés d'antidote on était fichus. Eh bien, on t'a menti.

On apporta à manger. Peggy Sue puisa mécaniquement dans l'écuelle qu'on lui tendait. Le chien bleu mangea encore plus salement que d'habitude.

Le vieil homme sourit.

— Tu te demandes comment nous faisons pour rester humains alors même que nous ne disposons d'aucun morok pour nous fournir ses larmes, dit-il. C'est fort simple. Il existe au cœur de cette falaise un lac souterrain dont l'eau est magique. Il suffit de s'y baigner pour annuler aussitôt la métamorphose. Tout à l'heure je t'y mènerai, et la laine de mouton qui couvre ta tête redeviendra ce qu'elle était auparavant, c'est-à-dire des cheveux.

— C'est formidable ! s'exclama Peggy. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit aux seigneurs du poison ? Cela éviterait que des centaines de gens se retrouvent changés en pierre !

Benazar grimaça.

— Détrompe-toi, fit-il avec tristesse, dès la découverte de cette prodigieuse oasis, nous avons informé Mécanicus. Nous lui avons même proposé de livrer des jarres d'eau magique pour soigner les monstres d'Omakaido...

— Et alors ?

— Alors il a refusé, tout net. Ce miracle ne faisait pas son affaire. Réfléchis ! S'il devenait tout à coup facile de guérir les métamorphoses, le pouvoir de Mécanicus s'écroulerait du jour au lendemain ! Tu comprends ? Mécanicus a assis sa puissance sur la peur de la monstruosité. Les gens le vénèrent, le supplient. Si, demain, les citadins ne craignaient plus de se changer en animal, Mécanicus se retrouverait au chômage, et cela il ne le veut à aucun prix. Je suis persuadé qu'il n'a jamais informé Maître Zarc de nos démarches.

— C'est criminel ! haleta l'adolescente. Alors il a transformé des centaines d'humains en statues pour le seul plaisir de conserver ses privilèges ?

— Hélas, oui, admit Benazar. Quand nous lui avons dépêché d'autres ambassadeurs, il les a fait jeter en prison. Nous avons fini par renoncer car nous ne sommes pas nombreux.

Maintenant que tu t'es restaurée, viens, je vais te conduire au lac.

Peggy et le chien bleu emboîtèrent le pas au vieillard qui les guida à travers le dédale des grottes. De temps à autre, il s'arrêtait pour leur présenter des hommes, des femmes dont les deux amis ne parvenaient pas à retenir les noms. Les gosses se bousculaient derrière eux pour caresser le chien bleu car ils étaient persuadés qu'il s'agissait d'un enfant transformé.

— Beaucoup, parmi ces gens, étaient des chiens, des moutons, des brebis, des vaches ou des taureaux quand ils sont arrivés ici, expliqua Benazar. Ils fuyaient les loups écarlates qui hantent la plaine et regroupent les méchantes personnes ayant succombé à la métamorphose.

— Je sais, soupira Peggy, mon petit ami est parmi eux. Il n'est pas vraiment méchant, mais lorsqu'il se met en colère il peut devenir très agressif envers ses ennemis.

— Cela suffit pour orienter la métamorphose, dit Benazar. Le problème avec les loups, c'est qu'ils refusent de redevenir humains. Ils sont très contents d'être devenus ce qu'ils sont. Nous avons essayé de disposer des baquets d'eau magique à leur intention, en leur expliquant qu'il leur suffirait de s'y tremper pour reprendre leur apparence première, mais ils ont toujours refusé de le faire. Être des monstres les excite. Cela flatte leurs mauvais instincts.

Le vieil homme se tut car ils venaient de déboucher dans une caverne aux proportions gigantesques. Un lac aux eaux limpides s'y cachait. La lumière du jour, s'infiltrant par les fissures de la voûte, installait en ce lieu secret une pénombre agréable.

— Voilà, déclara Benazar, c'est ici qu'on soigne les métamorphoses. Tout ce qu'on y plonge retrouve sa forme première.

— Même les statues des gens empoisonnés par l'élixir pétrifiant ? hasarda Peggy, le cœur gonflé d'espoir.

— Oui, même les statues, confirma le vieux sage. L'eau magique annule tous les maléfices. À présent, va t'y tremper, car

ta métamorphose se poursuit ; tu ne t'en rends pas compte, mais tu bêles en parlant.

— D'accord, fit l'adolescente en ôtant ses vêtements, mais l'effet durera combien de temps ? Une semaine, deux ?

— La guérison est définitive, déclara Benazar. Tu n'auras plus besoin de boire les larmes des moroks, *jamais*. C'est ainsi. Tu comprends pourquoi Mécanicus ne voulait pas en entendre parler ?

Peggy hocha la tête et marcha vers l'eau bleue. Elle était si glacée que la jeune fille faillit pousser un cri lorsqu'elle y plongea. Elle fit quelques brasses puis revint vers la rive. Le chien bleu se débattait entre les mains de trois garçons qui s'étaient mis dans la tête de l'immerger pour lui rendre sa forme originelle.

— Je suis un chien ! hurlait-il. Un vrai chien ! Nom d'une saucisse atomique ! allez-vous me lâcher ?

Peggy dut intervenir auprès des gamins pour qu'ils libèrent le petit animal.

— Mais..., protesta l'un des gosses, c'est que nous l'avons entendu parler ! Les chiens ne parlent pas !

Peggy leur expliqua qu'ils avaient entendu résonner la voix « mentale » de l'animal dans leur tête, car le chien bleu était capable de projeter ses pensées dans le cerveau de n'importe qui.

— Vous comprenez, insista-t-elle, il est télépathe.

Confus, ils lui tendirent une serviette pour qu'elle se sèche. Elle constata avec joie que ses cheveux étaient redevenus blonds et qu'ils ne ressemblaient plus du tout à de la laine.

— Je suis heureuse ! s'exclama-t-elle en se rhabillant. J'étais désespérée à l'idée que ma grand-mère avait été changée en pierre par le poison des fontaines, mais s'il suffit de l'asperger avec l'eau du lac pour la faire redevenir humaine, tout est pour le mieux ! Je pourrai faire la même chose avec Sébastian si j'arrive à le reconnaître sous son déguisement de loup...

— Ça, c'est une mauvaise idée, grommela le chien bleu. Pourquoi s'encombrer de ce garçon ? Il a beau être mignon, il pue des pieds, surtout du gauche... Moi qui me déplace au ras

du sol, je le sens bien. Non, tu devrais te trouver un autre petit ami. Je propose qu'on fasse voter les lectrices²⁸. Je suis certain qu'elles seront d'accord avec moi. Il est temps que tu te trouves un autre garçon, plus amusant, qui aimerait ronger les os et courir après les chats, par exemple...

Mais Peggy, absorbée par ses projets, ne l'écoutait pas.

— Le Matador... ou plutôt les Matadors, demanda-t-elle, à quoi servent-ils ?

— Ces robots ont été construits par les premiers occupants de Zantora. Des colons dont nous ignorons tout. Sans doute des êtres venus du fin fond des étoiles. Ils ont tenté de coloniser Zantora, mais, découragés par l'ampleur de la tâche, ils ont renoncé. Ils sont repartis, abandonnant derrière eux ces géants mécaniques. Je suppose que, à l'origine, ces bonshommes servaient de bergers aux moroks. Ils les rassemblaient en troupeaux, les surveillaient. À l'époque, ils n'étaient pas équipés d'épées mais de houlettes, de bâtons de berger si tu préfères. Ils étaient pacifiques. Le problème, c'est que les dragons n'entendaient pas se laisser mener comme des moutons, ils se sont révoltés. Ils ont attaqué les pâtres robotisés.

— Je comprends, fit Peggy. La révolte des dragons a transformé les robots en Matadors !

— Oui, les géants ont compris qu'il leur fallait se défendre s'ils ne voulaient pas être détruits les uns après les autres. Ils ont aplati leur houlette pour en faire une épée. Avec leurs vêtements, ils ont improvisé des capes. Quelque chose s'est détraqué dans leurs circuits ; il est probable que les attaques répétées des moroks ont activé un système de défense dans les circuits des androïdes. Ils se sont mis à traquer les dragons pour les exterminer.

— On ne peut rien faire pour empêcher cela ?

— Je ne sais pas. Ces créatures cybernétiques ont été produites par une science extraterrestre qui dépasse ma pauvre intelligence. Toutefois, il n'en reste plus beaucoup. Ils tombent progressivement en panne, et, comme nous sommes incapables de les réparer, ils restent là, plantés comme des statues. Je

²⁸ Pourquoi pas ? Et toi, qu'en penses-tu ?

pense que cette falaise était un centre de réparation, une sorte de garage. Voilà pourquoi ils reviennent toujours ici quand ils sont abîmés.

Benazar entraîna Peggy et le chien bleu au pied d'une paroi sur laquelle étaient sculptés d'étranges idéogrammes ressemblant à des caractères chinois.

— Je n'ai aucune idée de ce que cela signifie, avoua-t-il. Ça paraît très mystérieux, mais ça dit peut-être tout simplement : *Défense de se baigner dans le lac tout habillé...*

— Alors, lança Peggy Sue, vous pensez que le lac a été également installé par les extraterrestres ?

— Oui, il n'y a pas d'autre explication. Ils avaient trouvé la solution au problème des métamorphoses, mais quelque chose les a contraints à partir. On ne saura jamais quoi.

— À mon avis, grommela le chien bleu, ils en ont eu marre des moroks. Ce ne sont pas des bêtes qu'on a envie d'inviter chez soi pour regarder la télé en partageant une pizza.

Peggy Sue était songeuse. Les révélations de Benazar lui redonnaient espoir.

— Je sais à quoi tu penses, dit le vieillard. Tu voudrais retourner à Omakaïdo en emportant l'eau des étoiles.

— Oui, avoua l'adolescente. Il faut faire savoir aux gens qu'il est inutile de boire le poison des fontaines, qu'il existe désormais une autre solution. Le lac est assez grand pour soigner tous les habitants de Zantora. Il suffirait que chacun vienne ici, en pèlerinage, et nage une minute dans ce liquide pour être préservé à jamais de la menace de la monstruosité.

— Rien n'est plus vrai, admit Benazar, mais Mécanicus et ses semblables ne l'entendent pas de cette oreille. Ils ne te laisseront pas faire. Ce que tu veux entreprendre est terriblement dangereux.

— Et voilà, soupira le chien bleu. Je flaire qu'on va encore se mettre dans une galère pas possible !

— Comment vous êtes-vous retrouvés ici ? interrogea Peggy en se tournant vers le vieillard.

— En ces temps-là, il y avait beaucoup de rebelles à Nadhyna, expliqua Benazar. J'étais leur chef. Nous en avons assez de la tyrannie des seigneurs du poison. Pendant des mois nous avons pris l'habitude de mettre de côté un peu d'antidote, de manière à nous constituer une réserve en cas de fuite. Un jour, notre morok a brisé ses entraves et s'est échappé. Au lieu de boire l'eau des fontaines empoisonnées, nous l'avons imité, et cela avant même que les seigneurs de Nadhyna soient mis au courant de la disparition du dragon.

— Vous vous êtes lancés dans le désert ?

— Oui. Une dure traversée. Environ cinq cents d'entre nous, qui n'avaient pas emporté assez d'antidote, se sont métamorphosés pendant le trajet. Certains en lapins, en moutons, en biches... d'autres en loups ou en crocodiles d'oasis. C'est selon.

— Comment vous est venue l'idée de remonter vers le nord ?

— J'ai décidé de suivre les empreintes de pas qu'un géant avait laissées dans la boue, comme ça, pour voir où elles nous mèneraient. Nous n'avions plus rien à perdre, vois-tu... Nos réserves de larmes s'épuisaient. C'est ainsi que nous avons découvert ces cavernes et le lac magique. Nous étions sauvés. Depuis, nous n'en avons pas bougé.

L'âme du loup

— J'ai une idée, expliqua Peggy. Je ne sais pas encore si elle est réalisable, mais j'aimerais bien tenter le coup.

— Ouais ? fit le chien bleu, se préparant au pire.

— Le truc, murmura l'adolescente tout excitée, ce serait d'utiliser l'un des géants pour rentrer à Omakaïdo. Nous voyagerions installés sur sa tête, de cette manière ni les loups ni les soldats de Mécanicus ne pourraient s'opposer à notre avance.

Benazar caressa sa barbe blanche.

— On peut pénétrer dans la tête des géants, dit-il. Il y a une porte au niveau de la nuque. Elle donne accès à un poste de pilotage, mais jamais personne n'a essayé de prendre les commandes d'un robot. Manifestement, les êtres qui ont construit les Matadors avaient prévu de les utiliser comme des véhicules, toutefois ils n'ont laissé aucun mode d'emploi. Si tu veux tenter l'aventure, il te faudra découvrir par toi-même la façon dont on pilote ces curieuses mécaniques. Ce ne sera pas sans danger.

— J'ai tout de même envie de tenter l'aventure, décida l'adolescente. À l'heure qu'il est, l'ultimatum de Maître Zarc a expiré ; ma grand-mère a bu l'eau des fontaines empoisonnées, comme tout le monde à Omakaïdo. On l'y a forcée. Elle s'est changée en statue ; pendant ce temps mon petit ami est devenu un loup. La seule chance que j'ai de leur rendre leur apparence humaine est d'apporter l'eau des étoiles à Omakaïdo, et de mettre fin à la tyrannie des seigneurs du poison.

— C'est courageux de ta part, dit le vieux sage, mais ce sera comme si tu leur déclarais la guerre.

— Je sais, opina Peggy Sue, mais je n'ai plus le choix. Je n'abandonnerai ni Granny Katy ni Sébastien.

— Je respecte ta décision, fit Benazar. Suis-moi, je vais te montrer comment grimper sur les derniers géants encore en état de marche.

S'appuyant sur sa canne, il conduisit Peggy et le chien bleu à travers un dédale de galeries jusqu'au sommet de la falaise. De là, on pouvait accéder aux robots immobiles par un système de passerelles. La jeune fille s'avança au bord du vide pour contempler les Matadors au repos.

— Pourquoi ne bougent-ils pas ? s'enquit-elle. On dirait qu'ils dorment debout.

— C'est à peu près ça, confirma Benazar. Je suppose qu'ils rechargent leurs batteries au moyen des capteurs solaires installés dans leurs yeux. Quand ils ont fait le plein d'énergie, ils repartent sur la plaine traquer les moroks. Nous n'avons jamais osé essayer de les débrancher. Ils sont trop effrayants.

— Je vais jeter un coup d'œil à l'intérieur, lança Peggy Sue. Je ne toucherai à rien, promis.

Suivie du chien bleu, elle s'engagea sur la passerelle brinquebalante menant à la tête du gigantesque robot. Une écrouille s'ouvrait à hauteur de la nuque comme l'avait indiqué Benazar. L'adolescente tourna la poignée. Dix secondes plus tard elle pénétrait dans le crâne du Matador.

— On se croirait dans le poste de pilotage d'un avion, grommela le chien bleu. Trois mille boutons de toutes les couleurs et autant de manettes ! Comment savoir où appuyer ?

Peggy s'approcha du pupitre de commandes. Les yeux du géant formaient deux hublots par lesquels on pouvait contempler la plaine jusqu'à la ligne d'horizon.

— Le pare-brise est équipé d'un filtre qui permet de voir au travers du brouillard, constata-t-elle. C'est bien pratique.

Ainsi suspendue à cinquante mètres au-dessus du sol elle avait un peu le vertige.

— Quel choc on prendra dans les dents si ce pantin se casse la figure ! marmonna le chien bleu.

Mais la jeune fille avait décidé de ne pas se laisser décourager. S'installant sur le siège du pilote, elle entreprit d'étudier les mille boutons du pupitre.

Avec Sébastian elle avait souvent joué avec des simulateurs de vol sur ordinateur, cela allait se révéler fort utile.

*

Il lui fallut plusieurs jours pour pénétrer le secret des commandes. Si les premiers essais firent se contorsionner le géant à la manière d'une marionnette prise de folie, Peggy parvint progressivement à acquérir la maîtrise des mouvements élémentaires : *marche tout droit, tourne à droite, prends à gauche, baisse-toi, relève-toi*.

Elle estima que c'était suffisant pour entreprendre la traversée du désert et décida de s'en tenir là.

— Quand le colosse se mettra à bouger, conclut-elle, on aura intérêt à s'accrocher à nos fauteuils si on ne veut pas partir en vol plané à travers les coursives !

— Ce n'est pas vraiment de la danse classique, grommela le chien bleu, mais au moins tu le fais remuer à ta guise. Avec un peu de chance, tu pourras le conduire jusqu'à Omakaïdo. Car c'est toujours ton intention, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma Peggy. Nous allons emporter assez d'eau magique pour ramener à la vie ceux que le poison a changés en statues. Nous leur expliquerons que Mécanicus les a dupés et qu'il est possible de vaincre la malédiction des métamorphoses en venant ici se baigner dans le lac mystérieux. Ce qui se passera ensuite ne nous regarde pas. Les fantômes m'avaient demandé de trouver une solution au problème de la monstruosité, c'est fait. Aux habitants de Zantora de gérer la possibilité qui leur est offerte, s'ils en sont capables.

Le chien bleu remarqua que Peggy ne cessait de fixer la plaine à travers les hublots jumeaux formés par les yeux du géant.

— Tu cherches Sébastian..., murmura-t-il.

— Oui, admit l'adolescente. Je ne partirai pas sans lui.

— Comment feras-tu ? Il faudrait d'abord l'identifier, puis l'isoler des autres loups, et enfin l'asperger d'eau magique.

— C'est exactement de cette manière que je compte procéder, déclara Peggy en se rapprochant des écrans de contrôle.

Elle tourna le bouton qui permettait de transformer les yeux du géant en télescope. De cette manière on pouvait grossir à volonté telle ou telle partie du paysage. Manipulant les manettes, elle fit pivoter la tête du Matador vers la plaine craquelée où s'embusquaient les prédateurs.

Son cœur s'affola lorsque l'image des loups s'inscrivit sur la rétine des yeux de cristal, terriblement grossie. Elle eut soudain l'impression de se tenir à trois pas des fauves rassemblés.

— Te voilà bien avancée, grogna le chien bleu. Lequel est Sébastian ? Pour moi, ils sont tous pareils.

— Nous nous approcherons d'eux et tu sonderas leurs pensées, dit Peggy d'une voix qui tremblait. Peut-être Sébastian conserve-t-il dans sa mémoire une image de moi, un souvenir de ce que nous avons vécu ensemble... La métamorphose n'a pas pu tout effacer. Je n'y crois pas. Même s'il est devenu loup, il doit par instants penser à moi comme je pense à lui. Lorsqu'il dort, dans ses rêves, mon visage doit lui apparaître, tu ne crois pas ?

La sentant au bord des larmes, le chien n'eut pas le courage de la contrarier. Personnellement, il n'était pas fâché d'être débarrassé de Sébastian avec qui il avait toujours entretenu des relations tumultueuses. Il pensait sincèrement que Peggy aurait dû se dénicher un autre petit ami plus amusant, moins torturé.

— On fera comme tu voudras, lâcha-t-il, mais ce sera dangereux. Isi est avec lui à présent, elle fera tout pour t'empêcher de le récupérer.

— Je sais, fit l'adolescente, mais j'essayerai tout de même.

Et elle s'abîma dans la contemplation de la meute écarlate qui sommeillait à l'ombre d'un rocher, en se demandant laquelle parmi ces bêtes était Sébastian. Il était inutile d'espérer déceler une quelconque ressemblance physique : une gueule de loup entretient peu de rapports avec un visage humain !

— D'ici je ne verrai rien, soupira-t-elle. Il faut s'approcher d'eux. Il n'y a que toi qui puisses sonder leur esprit. Je compte sur tes pouvoirs télépathiques, tu es mon seul espoir.

— D'accord, d'accord, capitula le chien bleu, on va leur rendre visite, mais c'est bien parce que tu es la fille que j'aime le plus au monde. Je ne ferais ça pour personne d'autre.

— Merci, merci..., bredouilla Peggy en serrant le petit animal sur son cœur.

*

Une fois sortie du géant, Peggy Sue mit Benazar au courant de son projet. Le vieil homme essaya de l'en dissuader.

— Je comprends ta douleur, fit-il gravement, mais ton entreprise relève de la chimère. Ce garçon est un loup aujourd'hui, avec des pensées de loup, des appétits de loup. Il t'a oubliée. Ses souvenirs humains se sont évaporés. Tu vas risquer ta vie en vain. La meute va vite repérer ton odeur et t'encercler. Et tu ne pourras pas emporter assez d'eau magique avec toi pour les asperger tous.

— Je sais, déclara l'adolescente, mais je vais me barbouiller avec la poussière des moroks. Cela devrait les tenir à distance.

— Peut-être, murmura Benazar avec un haussement d'épaules. J'espère de tout mon cœur que tu réussiras. Cependant je tiens à te mettre en garde. Quand on a été loup, on le reste toujours un peu. Je crois que les gens qui ont été transformés en monstres ne redeviennent jamais complètement humains. Par la suite il subsiste toujours en eux quelque chose d'inquiétant dont il convient de se méfier. J'espère que tu ne seras pas déçue.

— Sébastien ne sera pas comme ça, s'entêta Peggy. Et puis, si j'agis dès maintenant, il ne sera pas resté loup bien longtemps.

Forte de cette conviction, la jeune fille récupéra les sacs de cendre qu'elle avait abandonnés à l'entrée des cavernes lors de son arrivée et se frotta avec la poussière des anciens moroks. Elle fit subir le même traitement au chien bleu. Armée en tout et pour tout d'une besace de poudre d'os et d'un bidon d'eau magique, elle s'engagea dans le désert en prenant soin de marcher face au vent. De cette manière les loups ne pouvaient percevoir son odeur.

Grâce à ce subterfuge, elle arriva sans encombre au sommet d'un piton rocheux d'où elle put observer la meute à loisir. Le

chien bleu s'aplatit contre elle, les oreilles dressées, la truffe palpitante.

— Alors ? lui demanda-t-elle, impatiente.

— Laisse-moi le temps, rétorqua l'animal. Je dois me glisser comme un voleur dans la cervelle de chacun des monstres. Si j'y vais trop franchement, ils me repéreront aussitôt. Ce sont de fort méchantes bestioles, ne l'oublie pas.

Peggy Sue décida de prendre son mal en patience, même si en réalité elle bouillait de nervosité.

Le chien bleu procéda avec méthode. Sa technique consistait à s'insinuer dans l'esprit des loups quand ceux-ci somnolaient. Le sommeil abaissant leurs défenses, il lui était alors facile de se promener au milieu de leurs pensées tel un cambrioleur se glissant dans un musée.

Il restait prudent car l'instinct des fauves était puissant, toujours en éveil. Pour donner le change, il se déguisa en rêve agréable et prit l'apparence d'un mouton dodu.

Usant de ce stratagème, il visita les pensées de cinq loups sans rien découvrir d'utilisable.

Épuisé par cette manœuvre, il se retira.

— Alors ? répéta Peggy.

— Laisse-moi le temps de souffler, haleta-t-il, j'ai la migraine... Pour l'instant je n'ai rien trouvé d'intéressant. Benazar avait raison, il n'y a plus rien d'humain chez ces bestiaux-là. Ils pensent vraiment comme des loups. Leurs rêves racontent des histoires de loups. L'homme s'est éteint en eux.

— Tu dois insister, fit Peggy Sue. Ceux-là ont dû se transformer il y a longtemps. Il n'en va pas de même pour Sébastien. Il est loup depuis quatre jours à peine, il a forcément conservé des souvenirs de nos aventures !

— Patience ! lui intima le chien bleu. J'y retournerai dès que j'aurai moins mal au crâne.

Hélas, les efforts du petit animal se révélèrent vains.

— Nous perdons notre temps et nous prenons des risques inutiles, souffla-t-il, épuisé. Il faut renoncer.

— Non ! s'entêta Peggy. Attends ! J'ai une autre idée. Je vais me montrer ; si une louve se jette sur moi pour me dévorer, ce

sera Isi, j'en suis certaine. Elle me déteste tellement ! Sébastien devrait se trouver à ses côtés. Essaie alors de le localiser.

— Tu es folle ! protesta le chien bleu. Ne va...

Mais l'adolescente s'était déjà levée. La meute sursauta, alléchée par cette apparition. Comme prévu, le premier fauve qui se précipita vers le piton rocheux fut une louve de belle taille, grognant avec fureur. D'un bond puissant, elle se jeta à l'assaut du bloc de pierre, les crocs découverts, la bave dégoulinant des babines, comme si elle était enragée.

Peggy se dépêcha de disperser un peu de poudre sacrée pour la tenir en respect. En même temps, elle s'appliquait à « photographier » mentalement la bête, s'attachant aux détails qui permettaient de l'identifier. Certes, elle aurait pu l'asperger d'eau magique pour la neutraliser, mais elle ne disposait pas d'assez de liquide pour deux personnes, aussi n'entendait-elle pas gâcher ses réserves pour une fille qui la détestait. Seul Sébastien l'intéressait.

Indifférente à la poussière sacrée qui allumait des grésillements d'incendie sur son pelage, la louve se rapprochait, avide d'en découdre. Ses yeux flamboyaient. Elle ne voulait pas seulement manger, elle désirait détruire Peggy Sue, la mettre en pièces pour ne plus jamais la voir se dresser en travers de son chemin.

— Pas de doute, souffla le chien bleu, c'est bien Isi.

Peggy recula, effrayée, car elle commençait à comprendre que la louve se moquait des brûlures. Poussée par la haine, elle continuait à marcher sur son ennemie, même si cela devait la transformer en torche vivante. La jeune fille se sentit brusquement désarmée. Si la poussière sacrée ne suffisait pas à tenir le fauve éloigné, tout était perdu !

D'une main tremblante, elle projeta une pincée de cendre sur le museau d'Isi. La bête grogna, le poil parcouru d'étincelles, mais ne recula point. Les muscles de ses cuisses tremblaient, indiquant qu'elle allait bondir d'une seconde à l'autre. Peggy voulut reculer et trébucha. Perdant l'équilibre, elle tomba sur le dos.

La voyant condamnée, le chien bleu s'avança en grognant, prêt à se sacrifier pour sauver son amie. C'était faire preuve d'un courage bien inutile car il était trop petit pour tenir tête à ce monstre écarlate qui le couperait en deux au premier coup de mâchoires.

Alors que Peggy et le petit animal se préparaient à mourir, un éclair rouge zébra l'air. Un autre loup venait de sauter sur le rocher, bousculant Isi qui roula sur le flanc en jappant.

— *Sébastien !* cria Peggy Sue.

Car elle ne doutait pas une seconde que ce second fauve fût son petit ami, même s'il présentait l'aspect peu engageant d'un garou à la gueule hérissée de crocs.

Voyant Peggy en danger d'être déchiquetée, le grand mâle écarlate avait obéi à un obscur instinct dicté par des souvenirs qu'il croyait avoir totalement oubliés. Quelque chose l'avait poussé à se porter au secours de l'adolescente. Quelque chose qu'il ne comprenait pas et qui le mettait mal à l'aise. Était-il en train de devenir fou ? Pourquoi défendait-il cette proie fort alléchante dont la meute aurait eu plaisir à faire son ordinaire ? Allons ! Il devait se ressaisir...

Déjà, Isi s'était redressée, furieuse. Grondant, elle marcha vers le mâle, mais celui-ci grogna d'une manière menaçante en claquant des mâchoires pour lui faire entendre qu'il comptait rester maître du terrain.

Les larmes aux yeux, Peggy comprit que « Sébastian » essayait de résister à ses instincts de prédateur mais que ceux-ci n'allaient pas tarder à reprendre le dessus. Elle devait tenter quelque chose avant qu'il ne soit trop tard !

D'une main tremblante, elle dévissa le bouchon de la gourde emplie d'eau magique et en projeta le contenu sur la bête fauve. Un affreux grésillement retentit, suivi d'un nuage de fumée, et, l'espace d'un moment, Peggy crut que le loup brûlait vif. Quand la vapeur se dissipa, elle fut soulagée de constater que Sébastian avait récupéré sa forme humaine. Nu, il se tenait à quatre pattes, le visage hagard, ne comprenant rien à ce dernier prodige.

Derrière lui, Isi se roulait sur le sol en gémissant. Comme elle avait été inégalement aspergée, elle ne s'était qu'en partie transformée ; le résultat obtenu était plutôt déplaisant. Si son visage était redevenu celui d'une jeune fille, elle avait conservé ses oreilles de louve. Sur son torse, humain, s'articulaient des bras couverts de poils rouges aux mains griffues. Il en allait de même pour ses jambes.

Elle grognait en roulant des yeux fous.

— Fichons le camp ! lança le chien bleu. Replions-nous en direction de la caverne avant que le reste de la meute ne monte à l'assaut.

Peggy aida Sébastian à se mettre debout. Il se laissa faire mais ne semblait pas la reconnaître.

— Il va falloir courir ! lui cria l'adolescente. Tu comprends ? *Courir aussi vite que possible.* Suis-moi, et ne te retourne pas.

Le chien bleu sur les talons, elle dévala le piton rocheux car les loups – mécontents de ces diableries qui amputaient la horde de deux bons éléments – s'approchaient en grognant de rage.

Les mains remplies de poussière d'os, Peggy Sue filait ventre à terre. De temps à autre elle faisait volte-face pour lancer des poignées de cendre sacrée au museau des garous qui galopaient sur ses traces. Les prédateurs reculaient alors, le poil parcouru de flammèches grésillantes et une détestable odeur de laine brûlée montait dans l'air.

Peggy tremblait à l'idée d'épuiser le contenu de la besace avant d'avoir atteint la caverne.

Sébastien clopinait à ses côtés, suivi par Isi qui n'avait pu se résoudre à se séparer de lui. À demi monstrueuse, la jeune sorcière se cramponnait au garçon dont elle était amoureuse. Il était évident qu'elle l'aurait accompagné au fond des Enfers plutôt que de lui lâcher la main !

Peggy la comprenait mais s'en inquiétait déjà, car cela signifiait que le « problème Isi » était loin d'être réglé.

Au fur et à mesure que la réserve de poudre diminuait, les loups gagnaient du terrain. Peggy Sue enrageait à l'idée d'être

rattrapée si près du but, car l'entrée de la grande caverne n'était plus qu'à cinquante mètres !

Devinant qu'elle avait dispersé ses dernières poignées de cendre, les garous manœuvrèrent pour encercler les fuyards. Cela leur fut facile car la course ne les avait pas même essoufflés.

« Cette fois c'est la fin ! » songea Peggy en voyant les fauves lui couper la retraite. Ses ongles raclèrent désespérément le fond de la musette sans rien ramener. Elle réalisa qu'elle n'était même plus protégée par la poudre d'os dont elle s'était barbouillée en quittant la caverne car la sueur avait délayé cette pellicule protectrice.

Instinctivement, elle se serra contre Sébastien mais le garçon demeura inerte, les bras ballants, comme s'il ne comprenait toujours pas ce qu'il faisait là, ni avec qui il se trouvait.

Le chien bleu grogna et montra les crocs, prêt à vendre chèrement sa vie. Il avait peur, mais la colère l'emportait chez lui sur le raisonnement et il ne se rendait même plus compte qu'il allait s'attaquer à des monstres cent fois plus forts que lui.

Alors qu'elle se baissait pour ramasser une pierre, Peggy vit s'ouvrir les portes de fer de la caverne. Des dizaines d'enfants en sortirent, portant des seaux emplis d'eau magique. Benazar les commandait, vaillamment cramponné à son bâton. Les loups, tout occupés du « repas » qu'ils n'allaient plus tarder à prendre, ne les virent pas s'approcher. Quand ils prirent conscience de la menace, il était déjà trop tard, l'eau magique pleuvait sur eux, lancée à pleins baquets ! Les fauves se tordirent sur la terre craquelée en poussant des cris de fureur tandis que leur corps se transformait, reprenant de manière définitive son aspect humain.

— Merci ! souffla Peggy en se jetant dans les bras de Benazar. Sans votre intervention, nous étions fichus.

— Je suis bien content d'avoir réussi à jouer ce bon tour aux garous, ricana le vieillard. Ils me narguaient depuis trop longtemps. À présent que l'eau des étoiles les a baignés, ils ne

pourront plus jamais redevenir des monstres, mais je ne suis pas certain qu'ils apprécient ce bienfait à sa juste valeur.

Les enfants abandonnèrent les seaux vides, et, s'armant de bâtons, rassemblèrent les anciens loups en troupeau. Hommes et femmes présentaient la même figure hagarde que Sebastian. La troupe ainsi constituée fut poussée à l'intérieur de la caverne.

*

Plus tard, Isi fut conduite au lac où on la baigna afin de faire disparaître les dernières traces de monstruosité qui déformaient son anatomie. Elle se laissa faire sans protester, telle une somnambule. Benazar la fit parquer avec les membres de la horde écarlate dans un enclos surveillé par deux bergers armés de gourdins.

— Pourquoi ne parlent-ils pas ? demanda Peggy Sue. Sebastian a l'air à moitié endormi. Il n'a pas prononcé un mot depuis sa transformation.

— Ils sont en pleine confusion, expliqua le vieillard. Inutile de farder la vérité, certains ne s'en remettront jamais. Il en va toujours ainsi avec les monstres. Ils oublient plus facilement leurs souvenirs humains que les malheureux transformés en moutons ou en lapins. Ceux-là reprennent sans trop de mal leur place dans la société ; pour les anciens monstres, c'est plus compliqué.

Benazar ordonna à Sebastian de s'agenouiller devant lui et scruta son regard. Le jeune homme ne manifesta aucune réaction.

— Il est encore trop tôt pour émettre un diagnostic, soupira le vieux sage. Impossible de savoir s'il va redevenir humain ou si l'âme du loup va rester enracinée en lui, à jamais.

Grognements

Au bout de trois jours, Sébastian recommença à parler, toutefois il n'acceptait pas qu'on l'éloigne de ses compagnons. Quand Peggy Sue le pria de sortir de l'enclos, il refusait d'un air buté, et reculait pour se cacher derrière les bottes de paille servant de litière aux ex-monstres.

— On dirait qu'il a peur de nous, observa le chien bleu. Son regard est bizarre. Il ne cesse de jeter des coups d'œil aux alentours comme s'il ne comprenait plus rien au monde des humains.

— C'est vrai, soupira Peggy, et Isi est toujours à côté de lui... Ça m'agace.

Finalement, après plusieurs essais infructueux, l'adolescente parvint à attirer le garçon hors de l'enclos. Sébastian se dandinait, mal à l'aise dans les vêtements qu'on lui avait donnés. Peggy nota qu'il avait mis son pantalon à l'envers et n'avait pas été capable de boutonner correctement sa chemise. Elle l'entraîna auprès du lac magique. Ils s'assirent sur un banc sans se regarder ni se toucher. Peggy n'osait lui prendre la main. Jamais elle ne s'était sentie aussi malheureuse. Sébastian la toisait comme une étrangère. Elle se demanda s'il avait perdu la mémoire. Elle lui posa la question.

— Non, répondit le jeune homme d'une voix lointaine. Je me rappelle chaque détail, mais j'ai l'impression que toutes ces choses sont arrivées à quelqu'un d'autre... *pas à moi*. En revanche, je me souviens fort bien de ce que j'ai fait quand j'étais loup.

— On dirait que tu regrettes presque d'être redevenu humain, murmura Peggy Sue qui hésitait entre la colère et le chagrin.

— C'est vrai, admit sans scrupule Sébastien. Quand j'étais un monstre la vie me semblait bien plus passionnante... Tout était si... si excitant ! Courir, bondir, poursuivre des proies...

— *Les dévorer*, siffla Peggy d'un ton pincé.

— Oui, s'enthousiasma Sébastien sans même se rendre compte de l'énormité de ses propos. Les dévorer... C'était bon ! Je n'ai jamais rien mangé d'aussi délicieux.

— Excuse-moi d'avoir pris tant de risques pour te ramener parmi les hommes, bredouilla l'adolescente en se redressant. Je constate que tu étais plus heureux avec ta petite copine la louve.

— Oui, c'est vrai, répondit le garçon, les yeux dans le vague. Tu ne peux pas comprendre, tu n'as jamais été un animal. Impossible pour toi d'imaginer ce que ça fait de sentir bouillonner en soi toute cette puissance. C'est inexplicable. Aujourd'hui tout me semble affreusement lent. J'ai l'impression de vivre dans du coton, au ralenti. Plus rien n'a de goût, la nourriture est insipide, le corps dans lequel je suis enfermé est horriblement fragile. Il ne bouge pas assez vite, j'ai perdu mon flair et ma faculté de voir la nuit. Je suis devenu infirme.

Se tournant enfin vers Peggy, il dit, sur un ton d'excuse :

— Je ne voudrais pas te faire de la peine, mais je n'éprouve plus rien pour toi. Je n'arrive même pas à comprendre comment nous avons pu être aussi liés l'un à l'autre. Les relations entre humains sont tellement ennuyeuses ! Avec la louve... je veux dire avec Isi, tout était tellement passionné... Le pire, c'est que je ne pourrai plus jamais redevenir un garou. L'eau magique m'a privé pour toujours de cette possibilité. Cette pensée me rend fou. Tu m'as « sauvé » contre ma volonté, sans me demander mon avis. Je ne te le pardonnerai jamais.

Incapable d'en supporter davantage, Peggy s'enfuit. Aveuglée par les larmes, elle faillit tomber dans le lac ; le chien bleu, se cramponnant à sa manche, la retint de justesse au bord du vide.

— Arrête de courir, lui lança-t-il, ça ne sert à rien. Dis-toi que Sébastien a perdu la boule. Ça va peut-être se tasser. Il suffit d'attendre.

— Je ne crois pas, sanglota Peggy en se laissant tomber sur le sol. Je l'ai lu dans ses yeux. Il a changé. Il n'est plus le même.

Benazar avait raison, il a retrouvé son corps d'humain mais l'âme du loup, elle, est restée prisonnière de son cerveau.

— Patience ! insista le petit animal. Il va se désintoxiquer. Et si ça ne se fait pas naturellement, nous demanderons à Granny Katy d'y remédier.

Peggy sécha ses larmes d'un revers de main. Elle était si anéantie qu'elle avait dépassé le stade des pleurs. Elle se sentait engourdie, comme si on venait de lui administrer une piqûre anesthésiante. Quelque chose lui soufflait qu'elle avait perdu Sébastien.

« J'ai été idiote, se dit-elle. J'aurais dû cesser d'absorber l'antidote et me changer en louve, moi aussi. Quelle bêtise d'avoir voulu rester humaine ! »

*

Dans les jours qui suivirent, les choses ne s'arrangèrent point. On vit les anciens loups arracher leurs vêtements et se déplacer à quatre pattes comme si la station verticale leur était intolérable. Ils cessèrent bientôt de parler pour échanger des grognements.

On dut renforcer la garde autour de l'enclos. Prévenu, Benazar vint les examiner.

— Je ne suis pas surpris, expliqua-t-il à Peggy Sue. Cela correspond tout à fait à ce que j'ai pu observer dans le passé. L'expérience de la monstruosité laisse une empreinte ineffaçable sur ceux qui l'ont subie.

— Alors, Sébastien va toujours rester comme ça ? s'enquit l'adolescente.

— Possible, admit le vieillard. De toute manière il faudra soumettre ces malheureux à une longue rééducation. On ne peut les relâcher dans cet état ; ils se croient encore des loups, ils attaqueraient n'importe qui.

Le cœur brisé, Peggy resta longtemps accoudée à la barrière, observant l'étrange manège de ces humains qui s'obstinaient à se comporter comme des bêtes. Isi, à la façon des chats, se léchait la main avant de se la passer sur l'oreille. Sébastien se

déplaçait à quatre pattes en claquant des mâchoires lorsque l'un de ses congénères s'avisait d'empiéter sur son territoire.

Au bout d'un moment, agacé par la présence de Peggy, il s'approcha de la clôture d'un mouvement souple.

— Va-t'en ! lui ordonna-t-il d'une voix rauque. Ne reste pas là à me surveiller. Nous n'avons plus rien à faire ensemble. Tu m'ennuies. Je ne veux plus être un humain. Votre monde est dépourvu d'intérêt, vos corps sont faibles, chétifs, tout juste bons à être dévorés. Si tu restes là, à me couvrir avec tes yeux de chien battu, je vais finir par te faire du mal... par te mordre. Il me semble qu'à une époque nous avons été plus ou moins amis, n'est-ce pas ? Ma mémoire n'est plus très nette, mais en souvenir de ce temps-là, je te conseille de m'oublier. Nous sommes trop différents aujourd'hui. Je suis un loup et tu n'es qu'une proie.

— Tu ne pourras pas redevenir un loup ! cria Peggy tiraillée entre la souffrance et la colère. Cesse de te raconter des histoires et applique-toi à penser comme un homme si tu veux sortir un jour de cette prison !

À ces mots, Isi bondit pour tenter de lui mordre la main. Si l'une des sentinelles ne l'avait repoussée d'un coup de bâton, Peggy aurait été sérieusement blessée.

— Inutile d'insister, soupira le chien bleu. Seule Granny Katy pourra nous tirer d'affaire. Le moment est venu de retourner à Omakaïdo pour récupérer la statue qu'elle est devenue.

Peggy hocha la tête. Le chien avait raison, elle devait se reprendre et voler au secours de sa grand-mère.

Dans son dos, les prisonniers se mirent à hurler en chœur, comme les loups lorsque la lune se lève.

En mauvaise compagnie

Pour oublier sa peine, Peggy Sue se consacra d'arrache-pied aux préparatifs du voyage. Dans ce but, elle se livra à une exploration méthodique du géant d'acier. Une trappe qui s'ouvrait dans le sol du poste de pilotage donnait accès aux étages inférieurs. Peggy l'emprunta et découvrit que le corps du colosse ressemblait à l'intérieur d'un navire avec ses différents ponts. La machinerie occupait les deux tiers de l'espace, bien sûr, mais il y avait encore assez de place pour les cabines et les soutes. Au niveau du ventre, l'adolescente dénicha deux immenses cuves où, à l'origine, on stockait l'eau douce réservée à l'équipage lors des traversées du désert. Aujourd'hui elles étaient vides et poussiéreuses.

— Nous les remplirons avec l'eau du lac, décida-t-elle. De cette manière nous disposerons d'assez de liquide pour ramener à la vie des centaines de statues. J'ai hâte de retrouver Granny Katy.

Benazar approuva ce projet et ordonna au peuple de la caverne de faire la chaîne pour remplir les cuves du géant. Des milliers de seaux passèrent ainsi de main en main depuis la caverne du lac jusqu'au sommet de la falaise.

— J'espère que tu réussiras, soupira le vieil homme. Il est temps d'en finir avec la dictature des maîtres du poison. Je serais heureux si les gens venaient ici, en pèlerinage, se baigner dans le lac magique.

Les cuves remplies, Peggy prit congé de Benazar. Elle ne descendit pas voir Sébastien car elle voulait rester forte. Une nouvelle entrevue n'aurait fait que lui ruiner le moral ; elle n'y tenait point.

Elle prit place dans le poste de pilotage, débrancha le système d'avance automatique qui permettait au géant de se promener tout seul, et passa en commandes manuelles. Désormais, le colosse obéirait à ses injonctions comme n'importe quel véhicule.

— C'est parti, murmura-t-elle. Espérons que ce tas de ferraille acceptera de collaborer bien gentiment !

Elle ne put toutefois s'empêcher de pousser un cri de frayeur quand le Matador fit son premier pas.

— Nom d'une saucisse atomique ! hoqueta le chien bleu. On se croirait sur le dos d'un chameau, ça bouge tout autant ! Si ça continue, d'ici dix minutes j'aurai vomi mon quatre-heures !

Heureusement, les deux amis finirent par s'habituer au tangage et au roulis qui agitaient la tête du géant. Le mal de mer se dissipa peu à peu. Il est vrai que le pilotage du robot s'avérait une expérience formidable qui ne laissait guère le temps de penser à autre chose.

— Es-tu certaine qu'il ne va pas se lancer sur la piste d'un nouveau morok ? s'enquit le chien bleu.

— Je l'espère, répondit l'adolescente. J'ai débranché le pilote automatique qui cafouillait depuis des années. Normalement le géant ne peut plus prendre d'initiative. Il devrait faire ce qu'on lui ordonne, rien de plus, rien de moins.

Durant les heures qui suivirent, Peggy ne pensa guère à Sébastien car la conduite du Matador requérait toute son attention. La douleur palpait en elle, lointaine, assourdie, et elle s'efforçait de lui prêter le moins d'attention possible. Le géant avançait d'un pas saccadé, enjambant collines et précipices. À cette allure il atteindrait Omakaïdo d'ici trois jours. L'eau du lac magique clapotait dans son ventre.

Peggy avait grand hâte de retrouver Granny Katy.

« Sa statue doit se trouver à l'intérieur de la ziggourat, songea-t-elle, à côté de celle de Maître Zarc. Au moins je n'aurai pas à la chercher au milieu de toutes celles qui encombrent les rues. Ce sera facile. »

Le chien bleu, qui s'ennuyait, emprunta l'escalier pour explorer les étages inférieurs. À chaque cahot il avait tendance à glisser au long des coursives comme sur un toboggan, et cela l'agaçait car il lui arrivait de s'écraser la truffe sur la porte d'une cabine.

Il se redressait en maugréant, pour la sixième fois, quand il entendit chuchoter à l'angle d'un couloir.

« *Il y a du monde...*, songea-t-il. Nous ne sommes pas seuls à bord, quelqu'un s'est embarqué en cachette. Des passagers clandestins ! »

S'appliquant à faire le moins de bruit possible, il risqua un œil au croisement des coursives. Il faillit aboyer de surprise : Sebastian et ses compagnons de captivité se tenaient là, à quatre pattes, comme s'ils étaient encore des loups.

« Ils se sont échappés ! constata le petit animal. Ils ont dû s'introduire dans le robot à la dernière minute. Je dois prévenir Peggy Sue ! »

Et il s'empessa de lancer un message télépathique à son amie.

« Qu'allons-nous faire ? lui répondit celle-ci. Si je lâche les commandes le géant s'immobilisera, si je passe en pilotage automatique il reprendra ses vieilles habitudes et se lancera à la poursuite d'un morok. »

Le chien n'eut pas le temps de lui répondre car, au même moment, Sebastian découvrit sa présence.

— Te voilà donc, sale cabot ! s'exclama le garçon qui avançait toujours à quatre pattes. Ça tombe bien, j'avais justement un petit creux. Tu vas constituer un excellent casse-croûte.

Derrière lui, Isi ricana méchamment. Bien que redevenue humaine, son regard était resté celui d'une louve et elle dardait sur le chien des yeux remplis d'une effrayante gourmandise.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? lança ce dernier sans se démonter.

— Nous allons saboter le robot, répondit Sébastien. Pour vous empêcher de gâcher la vie des autres monstres. Vous croyez nous rendre service en nous rendant notre apparence

humaine, mais vous vous trompez. Il est bien plus excitant d'être un garou ! Je ne vous laisserai pas continuer. Je me bats pour mes frères de monstruosité, pour que des petits crétins dans votre genre ne les privent pas de leurs privilèges.

— J'ai toujours pensé que tu étais débile, fit le chien bleu en amorçant un mouvement de retraite. Aujourd'hui j'en ai la preuve.

Sébastien bondit pour l'attraper, mais il avait oublié qu'il n'était plus un loup ; le chien bleu, plus rapide, avait déjà sauté en haut de l'escalier.

— Vite ! ferme la trappe ! ordonna-t-il à Peggy Sue. Ils sont après moi.

L'adolescente lâcha les commandes et obéit. En deux tours de manivelle elle verrouilla l'écoutille. Des poings ébranlèrent le métal.

— Ils continuent à se prendre pour des garous, expliqua le chien. Ils veulent saboter le géant.

— Je sais, soupira Peggy, j'ai entendu Sébastien. Isi est avec lui ?

— Bien sûr. Elle ne le quitte pas d'une semelle.

— Qu'allons-nous faire ? s'inquiéta la jeune fille. S'ils parviennent à crever les réservoirs d'eau magique, tout est fichu.

— Je ne sais pas s'ils y penseront, fit le chien. Ils parlent surtout de casser le géant. Je crois qu'ils n'ont pas récupéré toutes leurs facultés mentales. À mon avis, Sebastian est moitié moins intelligent qu'avant, c'est-à-dire qu'il doit avoir aujourd'hui le QI²⁹ d'une boîte en carton !

Peggy décida d'ignorer l'insulte et se concentra sur la recherche d'une solution.

Elle n'eut guère le temps de réfléchir car des coups sourds en provenance du ventre du Matador ébranlèrent soudain les parois.

— Ça y est ! s'exclama le chien bleu. Ils essayent de briser les machines !

²⁹ Estimation du niveau d'intelligence chez un individu.

— On ne peut pas les laisser faire, lança Peggy Sue. Je vais descendre pour essayer de parlementer.

— Ça ne servira à rien, décréta le petit animal, ils sont barjos. Sebastian n'est plus le garçon que tu as connu.

Sans prêter attention aux propos de son ami, l'adolescente déverrouilla l'écoutille et dévala l'escalier de fer. Le vacarme provenait du pont inférieur. Sebastian et ses amis, armés de haches d'incendie, essayaient de fracasser les machines animant le géant. Par bonheur, l'acier extraterrestre était résistant et les apprentis saboteurs n'avaient encore occasionné aucune avarie sérieuse.

— Arrêtez ! leur cria Peggy. Sébastian, laisse cette hache ! Si le géant n'arrive pas à Omakaïdo, Granny Katy restera statufiée pour l'éternité...

— Va-t'en ! gronda le garçon, la hache brandie. Je me fiche de ta grand-mère, je suis là pour défendre mes frères monstres que tu vas obliger à redevenir humains. Je ne veux pas qu'ils connaissent à leur tour le calvaire auquel tu m'as condamné ! Je t'empêcherai de leur faire du mal !

Peggy recula. Elle ne le reconnaissait plus. Les yeux de Sébastian luisaient d'un éclat rougeâtre, effrayant. Isi s'avança, un mauvais sourire aux lèvres. Pendant ce temps, le reste de la horde frappait sur les machines à coups redoublés.

Brusquement, une sirène d'alarme se déclencha, emplissant la salle d'un mugissement assourdissant. Une voix enregistrée sortit des haut-parleurs pour proférer un avertissement dans une langue extraterrestre que Peggy ne comprenait pas.

« Ça y est, se dit-elle, ils ont cassé un moteur. Le géant va exploser... Ce que nous entendons correspond sans doute à un signal d'évacuation. Quel gâchis. »

Mais elle se trompait. Avec un claquement sec, des niches métalliques s'ouvrirent dans la paroi, démasquant de curieux petits robots montés sur train chenillé, tels de minuscules chars d'assaut. Ces androïdes, qui brandissaient des fusils laser, se mirent à tirer sur tous les saboteurs armés d'une hache.

— Des gardiens ! cria le chien bleu. Ils sont là pour empêcher les tentatives de sabotage. Mettons-nous à l'abri ou nous serons bientôt carbonisés !

Déjà, deux membres de la horde s'étaient effondrés, transformés par les rayons laser en fumantes statues de cendre. Peggy Sue se précipita sur Sébastien pour arracher la hache qu'il brandissait bêtement.

— Lâche ça ! lui ordonna-t-elle. Ils vont te tuer. Tu ne peux rien contre eux !

Sébastien refusa d'abandonner son outil. Isi voulut se porter à son secours, mais Peggy, se retournant, lui expédia de toutes ses forces un coup de poing dans le nez. La fille aux cheveux rouges s'effondra sans connaissance.

— Bon sang, haleta Peggy Sue, ça soulage.

Revenant vers Sébastien, elle lui confisqua la hache qu'elle jeta le plus loin possible. Cette fois le garçon se laissa faire, ébahi.

— Ramasse ta copine et cache-toi dans cette cabine ! lança Peggy en ouvrant la porte de l'un des réduits jalonnant la coursive. Les robots ne viendront pas vous y chercher.

Après avoir hésité, le garçon obéit. Soulevant Isi dans ses bras, il se rua dans la cabine dont Peggy s'empressa de verrouiller la porte à double tour.

Dans la salle des machines, l'affrontement continuait, haches d'incendie contre fusils laser.

— Remontons dans le poste de pilotage, décida le chien bleu, on ne peut rien pour eux, ils sont enragés. Voilà maintenant qu'ils attaquent les robots, comme s'ils avaient la moindre chance de les vaincre.

Peggy admit qu'il avait raison. Rester là devenait trop dangereux. À deux reprises, déjà, un rayon laser était passé à trois centimètres de son nez !

L'adolescente et le chien se hissèrent dans la tête du géant dont ils verrouillèrent l'accès.

Assis au bord de la trappe, ils écoutèrent les bruits de la bataille. Quand le silence se réinstalla, ils comprirent que les saboteurs avaient été vaincus. Une série de claquements

métalliques leur apprit que les petits robots de surveillance réintégraient leurs niches.

— C'est fini, soupira Peggy, j'espère qu'ils n'ont pas trouvé Sébastian... Je devrais peut-être aller voir ?

— Laisse tomber ! grogna le chien. Cette peste d'Isi pourrait te sauter dessus. Le mieux c'est de récupérer Granny Katy le plus vite possible et de lui demander conseil. Il n'y a qu'elle qui puisse rendre son humanité à ton petit copain.

Peggy capitula et reprit les commandes. Le géant semblait n'avoir pas trop souffert de l'intervention des saboteurs, et c'est en boitant qu'il poursuivit son chemin vers Omakaïdo.

La cité pétrifiée

Ils arrivèrent enfin en vue d'Omakaido. Le cœur de Peggy se mit à battre très fort lorsqu'elle vit les rues de la ville encombrées de statues granitiques. Elle avait beau s'être préparée à ce spectacle, elle eut le souffle coupé.

— Zarc a tenu parole, soupira le chien bleu. Il a versé le poison dans les fontaines et tout le monde s'est précipité pour le boire.

Peggy manœuvra afin que le géant enjambe le mur d'enceinte et s'immobilise sur la grand-place sans écraser personne.

— Et maintenant, demanda le chien, quel est le programme ?

— On prélève vingt litres d'eau magique et on se met à la recherche de Granny Katy, énonça Peggy Sue.

Une fois les outres remplies, les deux amis s'arrêtèrent un instant devant la cabine où Sebastian et Isi étaient enfermés.

— Je vous supplie d'avoir un peu de patience, leur cria Peggy à travers la porte, je vais chercher ma grand-mère. Je lui expliquerai votre cas chemin faisant. Lorsque nous serons de retour, elle aura sûrement trouvé le moyen de guérir votre bestialité. Vous redeviendrez comme avant. Attendez tranquillement, c'est l'affaire d'une heure.

N'obtenant aucune réponse, elle dut se résoudre à emprunter l'interminable escalier qui – après avoir tournicoté à l'intérieur de la jambe gauche du géant – permettait de sortir par une petite porte découpée dans son talon.

Lorsqu'elle émergea du colosse au niveau de la rue, elle fut accueillie par une armée de statues grises, figées par les convulsions de l'empoisonnement. Ce spectacle n'avait rien d'attrayant, aussi prit-elle sans tarder la direction de la grande ziggourat. Le chien bleu trottnait derrière elle, impressionné

par ces personnages de granit au visage finement sculpté. Jamais il ne lui avait été donné de contempler des statues aussi réalistes, et pour cause !

Le silence qui régnait sur la cité fantôme était angoissant. Les semelles de Peggy levaient d'interminables échos au long des rues.

Les deux compagnons arrivèrent enfin au pied de la pyramide de brique rouge. Les soldats qui, jadis, montaient la garde au sommet de l'escalier d'honneur s'étaient changés en pierre, eux aussi. Ils offraient aujourd'hui l'apparence de statues qu'habillait le métal des armures.

Peggy ne leur accorda qu'un bref regard et entra dans le bâtiment. Au fur et à mesure qu'elle s'élevait d'un étage à l'autre, elle rencontrait de nouvelles silhouettes de granit.

— Hé ! cria soudain le chien bleu. Tu as vu ? *C'est Mécanicus !* Il s'est empoisonné lui aussi. Bouh ! il est aussi laid en statue qu'en chair et en os.

— J'espère qu'il se plaît sous cette forme, siffla Peggy, parce que je ne dépenserai pas un centilitre d'eau magique pour le ramener à la vie !

Sur la plus haute terrasse se tenaient Maître Zarc et Granny Katy, tous deux changés en pierre. Après avoir forcé la vieille dame à boire le poison pétrifiant, le seigneur d'Omakaido avait pris soin de s'installer sur son trône dans une pose avantageuse ; puis il avait avalé le reste de la coupe.

— Quel prétentieux ! s'exclama le chien bleu. Regarde un peu l'air qu'il se donne !

Mais Peggy n'écoutait pas. Elle avait déjà débouché la première outre et en aspergeait la statue de sa grand-mère en prenant soin d'en mouiller toute la surface. Elle tremblait à l'idée que Benazar se soit trompé. Que ferait-elle si l'eau magique restait sans effet sur les figures de pierre ? Ce serait vraiment horrible !

Retenant sa respiration, elle attendit, les yeux fixés sur la statue grise. Une minute s'écoula puis la pierre se mit à frissonner et changea de couleur. Le visage de la vieille dame

perdit sa coloration grisâtre pour devenir rose. Tout à coup, elle plia les genoux et s'effondra sur les dalles en poussant un gémissement. Peggy lui saisit le poignet, cherchant son pouls. Le cœur s'était remis à battre ! Enfin, Katy Erin Flanagan ouvrit les yeux et balbutia quelque chose d'incompréhensible.

— Elle te remercie, traduisit le chien bleu. Elle avait confiance. Elle n'a pas eu peur lorsqu'elle a bu le poison parce qu'elle savait que tu reviendrais la sauver.

*

Il fallut patienter une heure avant que Granny Katy soit en mesure de tenir sur ses jambes et recouvre l'usage de la parole.

— C'est comme si je n'arrivais pas à me réveiller, expliqua-t-elle. J'ai affreusement sommeil. Mes yeux se ferment tout seuls. Apportez-moi ma trousse à malice, je vais prendre quelque chose qui me redonnera un peu de nerf.

— Qu'as-tu éprouvé lorsque tu étais statue s'enquit Peggy Sue. Est-ce que ça faisait mal ?

— Non, bâilla la vieille dame, c'était même plutôt agréable. J'ai rêvé... je ne sais plus de quoi, mais c'était bien.

Elle ouvrit sa trousse, en tira un flacon dont elle but le contenu d'un trait en faisant la grimace. Un grand frisson l'agita de la tête aux pieds, la seconde d'après, elle était en pleine forme.

— À toi, maintenant, lança-t-elle. Raconte-moi ce qui s'est passé après le départ du morok.

Peggy s'assit en tailleur, poussa un long soupir, et entreprit le récit de ses aventures.

*

— Grand-mère, tu dois guérir Sébastien, conclut-elle lorsqu'elle eut achevé sa narration. On ne peut pas le laisser dans cet état. Il n'est plus vraiment humain. Il se comporte comme s'il était encore un loup.

— Hum ! grogna Katy. Voilà qui ne m'emballa guère. Je dois l'ausculter avant d'entreprendre quoi que ce soit. Conduis-moi

jusqu'à lui. Toutefois je ne te promets rien. Il est fort possible que Benazar ait raison, et que la monstruosité ait définitivement changé son âme. Dans ce cas, tu devras te résoudre à le laisser vivre sa vie.

— Allons le voir ! gémit Peggy d'un ton suppliant, je suis sûre que tu vas trouver le moyen de le guérir. Tu as plus d'un tour dans ton sac, n'est-ce pas ?

Le chien bleu ouvrant la marche, la vieille dame et sa petite fille sortirent de la pyramide de brique rouge. Il leur fallut longtemps pour regagner l'endroit où Peggy avait laissé le géant, et encore plus longtemps pour grimper l'interminable escalier tournicotant à l'intérieur de la jambe gauche, car Granny Katy souffrait encore des séquelles de son immobilité prolongée et marchait à petits pas.

Quand Peggy Sue s'avança vers la cabine où Sebastian et Isi se trouvaient enfermés elle ne put retenir un cri de surprise. *La porte avait été forcée...*

— Ils se sont enfuis, constata le chien bleu. Ils ont profité de notre absence pour ficher le camp. À mon avis, nous ne les reverrons pas de sitôt.

Les mécontents

Peggy et le chien bleu fouillèrent la ville morte pendant deux jours sans retrouver la trace des fuyards.

— J'ai peur qu'ils ne cherchent à se joindre aux monstres qui grouillent dans les souterrains, gémit l'adolescente. Ils ont beau se croire encore des loups, ils n'en sont pas moins redevenus humains, et les créatures des catacombes n'hésiteront pas à les dévorer.

— On n'y peut rien, soupira le petit animal. Manifestement Sébastien s'est entiché de cette Isi ; c'est la vie. Je crois qu'il va falloir te résoudre à continuer sans lui. Peut-être, un jour, guérira-t-il de sa bestialité ? Nous attendrons le plus possible, mais il nous faudra tôt ou tard quitter Zantora pour regagner la Terre, tu en as conscience ? Notre place n'est pas ici.

Afin de ne pas céder au désespoir, Peggy Sue décida de mener sa mission à terme. Après avoir installé une pompe rudimentaire dans la citerne d'eau magique, elle entreprit d'asperger les statues entassées au long des rues.

Il n'était bien sûr pas question de ranimer tout le monde – le contenu des cuves ne le permettait point –, mais Peggy avait néanmoins l'obligation de transmettre à quelqu'un le secret dont elle était dépositaire.

Elle essaya donc de composer, à partir des figures de granit ramassées ici et là, un échantillon représentatif des habitants de la cité : ouvriers, notables, commerçants, femmes, enfants, et les ramena à la vie. Elle prit soin d'exclure Maître Zarc, Mécanicus et les soldats auxquels elle ne faisait pas confiance.

Grâce à ses bons soins, plus de trois cents citadins s'éveillèrent du terrible sommeil de la pierre. Peggy les rassembla sur la grand-place et leur expliqua ce qui s'était passé pendant le laps de temps où ils étaient restés inconscients. Puis

elle leur parla de Benazar, de l'eau des étoiles, et de la possibilité qui leur était offerte d'échapper au danger de la monstruosité.

— Il vous suffira d'aller vers le nord, insista-t-elle. Avec le géant, ce sera facile. En quelques voyages vous pourrez ramener assez d'eau pour soigner tout le monde. Il faudra également libérer les pauvres moroks et les laisser libres de vivre leur vie comme ils l'entendent. Vous avez compris ?

Les citadins hochèrent la tête mais ne se laissèrent aller à aucune démonstration de joie. Pour dire la vérité, ils semblaient mécontents d'avoir été réveillés. Ils se retirèrent en bougonnant sans même remercier Peggy et le chien bleu de ce qu'ils avaient fait pour Omakaïdo.

— Nous allons tenir conseil, se contentèrent-ils de déclarer en tournant les talons.

— Bizarres, ces pèlerins ! grommela le petit animal. On ne pourra pas dire que leurs applaudissements nous ont cassé les oreilles, pas vrai ?

Peggy se gratta la tête, perplexe. Certes, elle n'exigeait pas d'être portée en triomphe, mais elle eût aimé davantage de reconnaissance. Après tout, elle avait couru de grands risques (et perdu un petit ami) dans cette histoire !

Deux heures plus tard, la troupe des mécontents vint se masser au pied du géant. Dès que Peggy sortit du robot par la petite porte découpée dans le talon, elle fut assaillie de reproches.

— Pourquoi nous avoir réveillés ? lui cria une matrone. Nous dormions si bien ! De quoi te mêles-tu ? Tu es terrienne et les affaires de Zantora ne te regardent pas ! Retourne donc sur ta planète au lieu de mettre le chaos chez nous !

— Elle a raison ! renchérit un homme. C'était agréable d'être une statue ! Jamais je n'avais fait de rêves aussi enchanteurs ! Quelle idée saugrenue de nous ramener à la vie ! À présent il va falloir se remettre à travailler, à payer des impôts, à craindre que les monstres nous dévorent ! Quelle idiote, cette Peggy Sue ! Je réclame pour elle une punition exemplaire, qu'on la pende !

qu'on la brûle ! qu'on lui coupe la tête ! C'est le moins qu'on puisse faire !

— Oui ! Oui ! tonna la foule déchaînée. Qu'on nous débarrasse d'elle et de ses amis ! Elle a gâché notre sommeil ! Nous voulons redevenir des statues ! Nous voulons dormir et rêver ! Oui, rêver, rêver pour l'éternité !

— C'est impossible, protesta Peggy, l'eau des étoiles vous a guéris pour toujours. Le poison pétrifiant est désormais sans effet sur vous.

— Ah ! la nigaude ! hurlèrent les citoyens d'Omaïdo en s'arrachant les cheveux, elle a détruit notre rêve ! Il faut la châtier sur-le-champ ! Jamais plus nous ne connaissons le bonheur de la pétrification...

Des pierres commencèrent à pleuvoir. L'une d'elles frappa Peggy au front. Étourdie, elle se laissa entraîner par Granny Katy qui la tira à l'abri. Le chien bleu aboya pour tenir les assaillants en respect. Katy Flanagan s'empressa de refermer la porte blindée car les projectiles pleuvaient de plus belle.

— Quelle bande d'abrutis ! s'exclama le petit animal hors de lui. Après tout ce que nous avons fait pour eux !

— Il faut quitter la ville sans tarder, décida la vieille dame, ces fous sont bien capables d'entasser des fagots au pied du robot et d'y mettre le feu. Si le Matador s'embrase, nous sommes perdus.

Peggy essuya le sang qui lui coulait dans les yeux et gravit l'interminable escalier aussi vite que possible. Sa grand-mère avait raison. La foule en délire pouvait à tout moment décider de détruire le Matador. Le robot n'avait pas été conçu pour résister à ce type d'agression.

Elle se rua dans le poste de pilotage et saisit les commandes au moment même où les citadins essayaient d'enflammer les orteils du géant. Peggy fit faire un demi-tour au colosse qui enjamba la muraille d'enceinte et s'élança vers le désert. Des cris de haine saluèrent son départ. Quelques flèches enflammées se fichèrent dans ses fesses de caoutchouc.

Deux minutes plus tard, il galopait sur la plaine, s'éloignant d'Omaïdo pour ne plus y revenir.

Le pacte des fantômes

Hélas, au bout de deux kilomètres, le Matador donna des signes de fatigue. Les articulations de sa jambe gauche se mirent à grincer tandis que le klaxon d'alerte retentissait de nouveau. Après avoir claudiqué sur une centaine de mètres, le robot s'immobilisa de guingois et demeura là, à osciller dans le vent, comme s'il allait perdre l'équilibre et s'abattre de tout son long en travers de la lande.

— Voilà le résultat des sabotages auxquels se sont livrés les copains de Sebastian ! grogna le chien bleu. Ça a pris du temps, mais leur travail a fini par porter ses fruits. Nous sommes dans de beaux draps.

— S'il y a des androïdes surveillants, objecta Peggy, il y a sûrement des androïdes mécaniciens. À mon avis, ils ne vont pas tarder à sortir de leurs niches pour réparer le Matador.

— Ils n'en auront pas le temps, intervint Granny Katy qui scrutait la plaine à travers les yeux du géant. Regardez ce qui vient vers nous...

— Les gens d'Omaïdo ! s'exclama Peggy. Ils se sont lancés à notre poursuite !

— Ils brandissent des torches enflammées, compléta le chien bleu. Ils ont l'air sacrément en colère. Je crois qu'ils persistent dans l'intention d'incendier le géant. Nous ferions bien d'évacuer avant de nous retrouver pris au piège. Dès qu'il commencera à brûler, le robot se changera en une gigantesque marmite.

— Mais où irons-nous ? se lamenta la veille dame. On ne pourra courir indéfiniment sur la lande. Dès que la nuit sera tombée, les monstres sortiront de leurs cachettes pour se mettre en quête de nourriture. Nous allons leur servir de sandwiches.

Peggy fronça les sourcils ; elle essayait de réfléchir à toute vitesse.

— Nous n'avons pas le choix, décida-t-elle. Une seule solution s'offre à nous : il faut retourner sur la Terre en utilisant le miroir magique du temple en ruine. Si nous partons tout de suite, nous avons une chance de pouvoir l'atteindre avant que les gens d'Omakaido n'encerclent le géant. Venez, il n'y a pas une seconde à perdre.

Comprenant qu'il n'y avait rien d'autre à faire, Granny Katy et le chien bleu s'élancèrent dans l'escalier, à la suite de Peggy Sue. Dès qu'ils furent sortis du Matador, ils prirent la direction du vieux temple, là où se dressait le miroir merveilleux qui servait de porte entre les mondes, et grâce auquel ils avaient débarqué sur Zantora.

Ils avançaient aussi vite que possible au milieu des buissons d'épines.

Il leur fallut néanmoins vingt minutes pour atteindre la bâtisse à demi écroulée où le miroir avait été caché.

— Je ne connais pas les invocations qui permettent d'établir le contact avec les spectres qui nous ont expédiés ici, avoua Katy Flanagan. Comment allons-nous faire ?

Peggy s'approcha de la glace ternie et la frappa du poing.

— Écoutez-moi, vous, les fantômes ! cria-t-elle d'une voix pleine de colère. J'ai rempli ma mission. J'ai trouvé la solution parfaite au problème de la métamorphose... Elle aurait dû remplir vos amis de joie, au lieu de ça, ils m'ont reproché de les avoir ramenés à la vie. Ce n'est pas ma faute s'ils se comportent comme des imbéciles. Tout ce que je veux, à présent, c'est que vous nous rameniez chez nous. *Compris ?*

Pendant une minute il ne se passa rien, puis, venant de l'autre côté de l'univers, un brouillard surnaturel remplit le miroir. Sa nuée blanche déborda bientôt du cadre de bronze pour couler dans la salle. Elle enveloppa Peggy Sue, Granny Katy et le chien bleu. Avant d'avoir eu le temps de compter jusqu'à trois, nos amis se sentirent aspirés dans les airs.

Ils rentraient chez eux.

*

Au terme du voyage ils furent projetés sur le tapis du salon, devant la cheminée. L'aventure se terminait là où elle avait commencé, dans la maisonnette louée par la grand-mère de Peggy Sue. Ils se redressèrent, désorientés. L'absence de Sébastien creusait un vide terrible dans leurs rangs mais personne n'osait prononcer son nom.

Peggy monta prendre une douche, puis elle changea de vêtements et se recoiffa. Granny Katy fit de même.

La fin d'une aventure constitue toujours un moment pénible pendant lequel on se sent déboussolé, certes, mais aujourd'hui ce sentiment de désarroi se trouvait décuplé par la défection de Sébastien.

Pour se donner une contenance, la vieille dame prépara le goûter. Après les formidables événements de Zantora, la petite maison, avec son décor vieillot, leur paraissait soudain terriblement étriquée. Peggy grignota une tranche de cake aux fruits confits du bout des dents. Elle restait silencieuse, réfléchissant à ce qui venait de se passer.

— Je n'aurais pas dû accepter cette mission, lâcha-t-elle enfin. Quel échec !

— Benazar est un type bien, tempéra le chien bleu. Avec le temps, il trouvera le moyen d'en finir avec la tyrannie des maîtres du poison. Nous avons fait notre possible pour l'aider. Ce n'est pas notre faute si les gens d'Omakaido sont des crétins.

— On ne peut pas toujours gagner, soupira Granny Katy. Il n'y a que dans les romans que les héros sortent chaque fois vainqueurs de leurs aventures et que tout se termine dans un grand éclat de rire.

Mais Peggy ne pouvait se résoudre à s'avouer vaincue. La nuit même, elle descendit dans le salon pour se poster devant le miroir. Là, elle ordonna aux fantômes de se manifester.

— J'ai fait ce que vous vouliez, lança-t-elle. Mes amis et moi avons couru de grands dangers pour percer le secret du Nord. Aujourd'hui, vous me devez un service.

Le brouillard magique avait envahi le miroir. D'un seul coup, tracés par un doigt invisible, des mots se dessinèrent dans la buée recouvrant la glace :

D'accord. Que veux-tu ?

— Montrez-moi Sebastian, une dernière fois..., murmura l'adolescente.

La brume qui bouillonnait au centre du cadre doré s'écarta ; Peggy vit apparaître le paysage de Zantora. Deux silhouettes se tenaient serrées l'une contre l'autre au sommet d'une colline. Isi et Sebastian. La tête renversée, ils hurlaient à la lune, comme des loups.

— Au moins ils sont vivants, soupira l'adolescente. Ni les monstres ni les gens d'Omakaido ne les ont encore attrapés.

La gorge nouée, elle ajouta :

— Et ils ont l'air heureux, c'est tout ce qui compte.

Fin du tome VII

Peggy Sue retrouvera-t-elle Sébastian ?

Commencera-t-elle une nouvelle vie ?

Pour le savoir, ne manque pas le tome 8 de la série !

INFO

En juin 2004, la Société des Gens de Lettres fondée au XIX^e siècle par Alexandre Dumas, Émile Zola et George Sand, a décerné le prix Paul Féval³⁰ à Peggy Sue pour le tome VI de ses aventures, sympa, non ?

Pour écrire

peggy.fantomes@wanadoo.fr

ou

Serge Brussolo
Éditions Plon
76, rue Bonaparte 75284 Paris Cedex 06

³⁰ Paul Féval a écrit de grandes séries d'aventures mystérieuses.